



GEO

#EvadezvousavecGEO



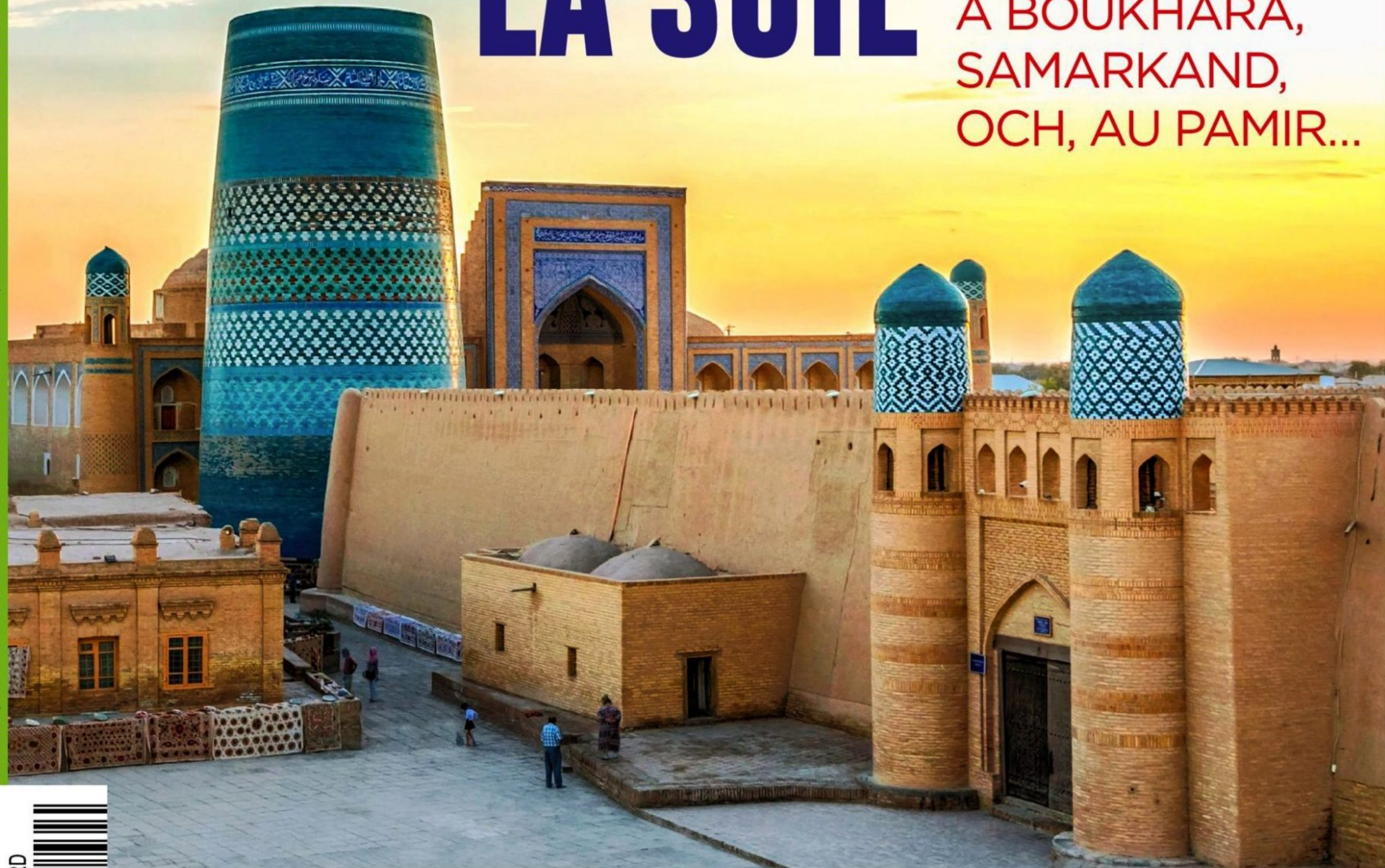
SUISSE
TRADITIONS
DES COLS
ET DES VALLÉES

N° 499. SEPTEMBRE 2020

ELLES FASCINENT LES VOYAGEURS ET FAÇONNENT LE MONDE...

LES ROUTES DE LA SOIE

VOYAGE
À BOUKHARA,
SAMARKAND,
OCH, AU PAMIR...



Eswatini

LA DERNIÈRE MONARCHIE
ABSOLUE D'AFRIQUE



AUSTRALIE
DANS LE
VIVIER DE LA
CULTURE
ABORIGÈNE



Moyen-Orient
LES SAMARITAINS,
ENTRE DEUX MONDES

www.geo.fr

BEL : 6,70 € - CH : 11 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 8 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,70 € - PORT-CONT. : 6,90 € - DOM : Avion : 6,50 € ;
Surface : 6,50 € - Maroc : 70 DH - Tunisie : 13 TND Zone CFA Avion : 7 800 XAF ; Bateau : 5 500 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

PM PRISMA MEDIA

CPPAP

L 16987 - 499 - F : 6,50 € - RD



Nouvelle Renault ZOE

La voiture électrique qui
ne change rien à votre quotidien
et ça change tout !



Jusqu'à
395 km
d'autonomie*

Gamme Nouvelle Renault ZOE : consommations min/max (Wh/km) : 172/177. Émissions de CO₂ : 0 à l'usage, hors pièces d'usure.

* Jusqu'à 395 kilomètres d'autonomie WLTP (Worldwide harmonized Light vehicles Test Procedures), selon version et équipements. Depuis le 1^{er} septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.



RENAULT

La vie, avec passion



© J. Steinhilber.

ZE

Rendez-vous dans le réseau Renault
ou sur renault.fr

   renault.fr



MONTBLANC

WHAT MOVES YOU, MAKES YOU*

Spike Lee et son stylo Meisterstück.
Incite à la réflexion depuis 1986.

* Vous êtes ce qui vous inspire.

De la rive d'Europe à la rive d'Asie...



Derek Hudson

Souvent je pense à ce voyageur que j'ai vu arriver, avec ses enfants et son épouse, et arrêter sa voiture face la masse sombre du caravansérail. S'ouvrait ici, à Tash Rabat au Kirghizistan, le royaume des cavaliers, et – plus haut – celui des léopards des neiges et des aigles qui chipent les marmottes imprudentes sur les pâturages. Le gars qui débarquait de sa voiture, la plaque d'immatriculation en témoignait, venait... d'Amsterdam, 9 000 kilomètres au nord-ouest. Dans son coffre, il avait empilé les conserves, et dans la boîte à gants, caché un pistolet. Mais le plus étonnant fut le coup d'œil que nous partageâmes sur la carte routière qu'il déplia sur le capot. Par où était-il passé, ce Hollandais, pour arriver ici, au pied des yourtes de Tash Rabat, où, au XV^e siècle, les caravanes faisaient halte ? Parti d'Amsterdam donc, il avait traversé les Alpes, plongé dans la *puszta* hongroise, rejoint Istanbul, longé la côte sud de la mer Noire. Puis filé plein est vers Bakou. Là, il avait attendu le ferry qui franchit la Caspienne et débarque sa cargaison à Turkmenbashi. Ensuite, direction

Achgabat, capitale du Turkménistan, puis Boukhara et Samarkand, et en avant vers le Pamir à travers les vertigineux lacets de montagnes qui touchent le ciel. J'égrenais les noms de ces lieux, perles mystérieuses d'un long collier reliant les rives d'Europe aux rives d'Asie. J'avais devant moi un Marco Polo en 4 x 4, à mi-chemin vers la Chine, faisant voler sur les routes de la soie la poussière des siècles.

Aujourd'hui, ces voyages entre mer Noire et mer Jaune sont semés d'embûches. Les contraintes sanitaires sont légion, la Turquie d'Erdoğan fait peur, et le virus ralentit les projets pharaoniques qu'ont les Chinois de construire les «nouvelles routes de la soie», des ponts, des ports et des voies de chemin de fer destinés à relier Pékin à Hambourg ou Athènes. Mais qu'importe. Les routes de la soie ont vu passer tant de guerriers, d'envahisseurs, de maladies... Les témoins splendides que lui ont légués les civilisations sont encore là, les dômes turquoise, les forteresses de pierre, les portes sculptées... Pensons à Marco Polo qui, en 1298, fut emprisonné par les Génois. «Confiné» dans un cachot, il écrivit (avec son compère Rustichello de Pise) le fameux *Livre des merveilles du monde* qui révéla à l'Occident les mystères de l'Orient. Pour nous, les Marco Polo d'aujourd'hui, qui ne pouvons en ce moment aisément arpenter les routes de la soie, le reportage sur ces terres-là que nous vous offrons ce mois-ci est une chance qui nous est donnée de toucher, nous aussi, à ces merveilles qui ont traversé l'Histoire. ■



UN ROYAUME ÉTRANGEMENT SILENCIEUX

De son séjour en Eswatini (ex-Swaziland), **Gwenaëlle Lenoir** garde une impression étrange. «Quand on voit débarquer le roi et sa cour en costumes d'apparat, c'est irréel et anachronique : on se croirait dans un album d'Hergé», se souvient-elle. Pourtant habituée des contrées africaines, notre journaliste a également été frappée par les inégalités, criantes : «Comme le pays est tout petit, c'est encore plus choquant qu'ailleurs : on passe des townships aux casinos ou palaces en un rien de temps !» La reporter a peiné à recueillir des témoignages sincères : «Les proches du régime font une description idyllique du royaume, tandis que les autres refusent de parler. Ou alors exigent l'anonymat complet. Pour eux, c'est une question de sécurité.»

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

SOMMAIRE



Des nomades kirghiz sont installés sur leur *jailoo* au bord de l'immense lac Son-Koul.

EN COUVERTURE **LES ROUTES DE LA SOIE**

54

Embarquement pour le plus mythique des voyages entre l'Europe et l'Asie ! Les routes qui serpentent dans des paysages inouïs relient l'Ouzbékistan, où resplendissent Samarkand et l'incroyable musée de Noukous, le Tadjikistan, fief des ismaéliens, et le Kirghizistan où persiste le pastoralisme nomade.

ASSURANCE DE PERSONNES

ON NE PEUT PAS PRÉDIRE L'AVENIR




MAIS, ENSEMBLE, ON PEUT S'Y PRÉPARER.

Un accident du quotidien, un décès soudain... Découvrez nos solutions d'assurance pour vous accompagner vous et vos proches face aux aléas de la vie.

**AGIR CHAQUE JOUR DANS VOTRE INTÉRÊT
ET CELUI DE LA SOCIÉTÉ**



Le contrat d'assurance Assurance des Accidents de la Vie est assuré par PACIFICA, filiale d'assurances dommages de Crédit Agricole Assurances. PACIFICA, S.A. au capital entièrement libéré de 398.609.760 €, entreprise régie par le Code des Assurances. Siège social : 8-10, boulevard de Vaugirard - 75724 Paris Cedex 15. 352 358 865 RCS Paris. Les contrats d'assurance prévoyance décès sont assurés par PREDICA, filiale d'assurances de personnes de Crédit Agricole Assurances. PREDICA S.A. au capital de 1029934935 € entièrement libéré, entreprise régie par le Code des Assurances - 334 028 123 RCS Paris. Siège social : 16-18, boulevard de Vaugirard - 75015 Paris. Les événements garantis et les conditions figurent au contrat. Ces contrats sont distribués par votre Caisse régionale de Crédit Agricole, immatriculée auprès de l'ORIAS en qualité de courtier d'assurance. Les mentions de courtier en assurances de votre Caisse sont disponibles sur www.mentionscourtiers.credit-agricole.fr ou dans votre agence Crédit Agricole. Sous réserve de la disponibilité de ces offres dans votre Caisse régionale.

08/2020 - Édité par Crédit Agricole S.A., agréé en tant qu'établissement de crédit - Siège social : 12, place des États-Unis, 92127 Montrouge Cedex - Capital social : 8654066136 € - 784 608 416 RCS Nanterre. Photographe : Yann Stofer.  BETC

DÉCOUVERTE

26

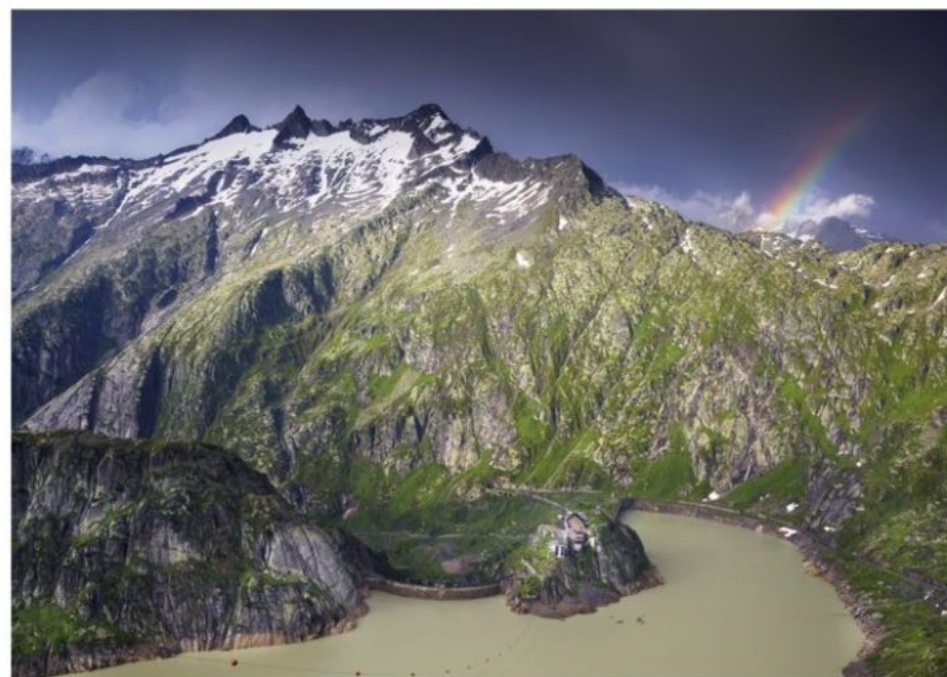


Frédéric Mouchet

Dans le vivier de la culture aborigène En Terre d'Arnhem, les premiers habitants d'Australie font vivre leurs traditions.

REGARD

42



Alessandra Meniconzi

Cœur de Suisse Coutumes, paysages grandioses... Hommage de la photographe Alessandra Meniconzi à son pays natal.

GRAND REPORTAGE

94



James Oatway / Panos-Rea

La dernière monarchie absolue d'Afrique Doté d'un Parlement de façade, l'Eswatini, ex-Swaziland, vit selon des règles féodales.

GRAND REPORTAGE

106



Gaël Turine / MAPS

Voyage au pays des Samaritains Cette petite communauté ni juive ni musulmane établie en Cisjordanie lutte pour survivre.

5 ÉDITORIAL

10 VOUS@GEO

14 PHOTOREPORTER
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

20 LE MONDE QUI CHANGE
Bientôt, des étés sans plages ?

22 LE GOÛT DE GEO
Les sushis : mariage à la japonaise.

24 L'ŒIL DE GEO
A lire, à voir : le Chili.

122 LA CAVE DU VOYAGEUR
Notre sélection pour partager un verre aux quatre coins du monde.

128 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

134 LE MONDE DE...
Alice Zeniter

Couverture : Ana Flaker / hemis.fr. Alessandra Meniconzi. **En bas et de g. à d.** : James Oatway / Panos-Rea ; Frédéric Mouchet ; Gaël Turine / MAPS. **Encarts marketing** : Au sein du magazine figurent un encart Post-it réabonnement 2020 collé sur une sélection d'abonnés ; un encart Abo - welcome pack adi 2020 jeté sur une sélection d'abonnés ; un encart Abo - lettre hausse tarifs adi 2020 jeté sur une sélection d'abonnés ; un encart Welcome pack - extension hs 2020 jeté sur une sélection d'abonnés ; un encart Conversion adi sept 2020 jeté sur une sélection d'abonnés ; un encart Abo - welcome pack add 2^e semestre 2020 jeté sur une sélection d'abonnés.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur geomag.club

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En septembre, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 128.

arte

SUR INTERNET

GEO
www.geo.fr

Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30000 membres.

**BOSCH**

Des technologies pour la vie

Des Technologies pour la vie

www.bosch.fr

Depuis de nombreuses années le groupe Bosch travaille à la protection du climat et la qualité de l'air.
D'ici fin 2020, Bosch sera neutre en carbone sur ses 400 sites dans le monde et Bosch France sera au rendez-vous !



twitter.com/BoschFrance

INSTAGRAM

Chaque mois, GEO met à l'honneur un compte Instagram. Pour tenter d'être sélectionné, taguez vos photos avec #magazinegeo

 @explorewithantoine



Antoine Perche

// Grâce au voyage, je me suis découvert une nouvelle passion : la photographie. Après deux mois passés en Egypte, je suis parti à la découverte du reste du monde et de ses merveilles. Depuis plus d'un an, mon compte Instagram raconte l'histoire de paysages naturels ou urbains, de leurs habitants. Mes photos sont organisées par voyage, par pays, et légèrement retouchées afin de correspondre à un code couleur compatible avec l'ambiance recherchée. //



COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

LA FÉERIE D'UN SANCTUAIRE DE HAUTE-ÉGYPTÉ



A Dendérah (Egypte), ce temple richement orné est dédié à Hathor, déesse de la musique, de la danse, de la maternité et de la joie. (Claude Rougerie, communauté photo GEO)



Samir Doghri

LE SUD MAROCAIN EN TECHNICOLOR

J'ai lu et relu avec passion GEO n° 493 sur le Maroc. C'était mon guide de voyage pour le sud marocain la première quinzaine de mars 2020. J'ai constaté qu'à Ouarzazate, tout le monde parle, discute, respire cinéma... et rêve d'un rôle aussi petit soit-il dans une superproduction américaine et ce, grâce aux studios Atlas implantés dans la région !



@BenjaminFève

[GEO Histoire, avril-mai 2020, Syrie, des royaumes oubliés aux conflits d'aujourd'hui] @GEOfr Entre histoire, politique et patrimoine, un super document pour ceux qui souhaitent découvrir la Syrie.



@PierreCourade

Retrouver ce reportage [Tokyo, l'honorable fourmière, GEO, janvier 1981] et se dire que 40 ans plus tard, rien n'a véritablement changé dans la capitale japonaise.



Jota Efe Bay

[Editorial du Hors-série GEO, Vive l'été en France !, juillet-août 2020]. Touchante et vibrante ode à une France insoupçonnée, méconnue, rare et pourtant bien réelle. Bravo et merci Eric Meyer !

casden



La banque coopérative
de la Fonction publique

« COMME NOUS,
REJOIGNEZ LA CASDEN,
LA BANQUE DE LA FONCTION
PUBLIQUE ! »

Carmen, Élise et Matthieu, Professeurs des écoles



PARTENAIRE PREMIUM

casden.fr



Retrouvez-nous chez

BANQUE POPULAIRE

CASDEN Banque Populaire – Société Anonyme Coopérative de Banque Populaire à capital variable – Siège social : 1 bis rue Jean Wiener 77420 Champs-sur-Marne – Siren n° 784 275 778 – RCS Meaux – Immatriculation ORIAS n° 07 027 138 • BPCE – Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 170384630 euros – Siège social: 50, avenue Pierre Mendès France – 75201 Paris Cedex 13 – Siren n° 493 455 042 – RCS Paris – Immatriculation ORIAS n° 08 045 100 • Crédit photo : © Roman Jehanno • Conception : Insign 2020 • Ref : AP GEO JEUNES 2020 • Merci à Carmen, Élise et Matthieu, professeurs des écoles d'avoir prêté leur visage à notre campagne de communication.



www.ponant.com | Contactez votre agent de voyage ou appelez le 09 77 41 48 01. Plus d'informations sur www.ponant.com/navigatez-en-toute-serenite. (1) Tarif par personne sur base occupation double, taxes portuaires incluses.
Présence d'Éric Meyer sous réserve de désistement en cas de force majeure. Document non contractuel. Droits réservés. ©PONANT - Philip Plisson - Nicolas Matheus / Studio PONANT - Margot Sib / Thierry Suzan. IM013120040.





Glénan, îles du Ponant par Philip Plisson

La France est belle vue de la mer

Cet été, embarquez avec GEO à la découverte des trésors des côtes sauvages de la Bretagne.

Île de Bréhat, archipel des Glénan, Golfe du Morbihan... En compagnie d'Éric Meyer, rédacteur en chef du magazine, vivez l'occasion unique de découvrir un monde d'émotions et de savoirs lors d'échanges ou de conférences.

« Avouons-le. Rares sont les voyageurs – y compris les grands, nombreux parmi nous ! – qui connaissent tous les secrets que recèle la côte bretonne. Voilà bien une destination qui illustre à merveille le lien qui unit GEO à PONANT : la volonté et le plaisir de vous faire (re)découvrir des terres incontournables, aux franges des continents et des mers. Pour moi, qui aime voyager au bout du monde, ce tour de Bretagne est l'occasion d'explorer avec vous ces bouts de France, ces terres émiettées qui ouvrent notre pays sur le lointain ailleurs et qui, j'en suis certain, sauront nous révéler aussi leurs charmes de bouts du monde. »



Éric Meyer
Rédacteur en chef de GEO

Croisière Saint-Malo - Saint-Malo

du 12 au 19 septembre 2020

À partir de 3 440 € ⁽¹⁾

ÎLE DE LEWIS ET HARRIS, ÉCOSSE
**UNE APPARITION
CELTIQUE**

Soudain, le silence des dunes a été brisé par le bruit d'une cavalcade lointaine. Alors que Jean-Michel Lenoir photographiait ce paysage de Lewis, la partie nord de l'île de Lewis et Harris, deux poneys blancs ont fait irruption au sommet d'une colline. Les Eriskay sont des poneys endémiques des Hébrides extérieures, un archipel au large de la côte ouest de l'Ecosse dont fait partie l'île et que Jean-Michel arpente depuis cinq ans pour en photographier le littoral. Menacée, cette race très ancienne descend directement des poneys celtiques. «Je me suis demandé si ce n'était pas un rêve, tellement cette apparition m'a semblé incroyable», raconte Jean-Michel. Pris par surprise, le Français a dû réagir vite. Par chance, les deux équidés ont ralenti leur pas, lui laissant le temps de changer son objectif.



Jean-Michel LENOIR

A 49 ans, ce photographe français spécialiste de nature a été plusieurs fois finaliste du prix Wildlife Photographer of the Year.





THE NAPPING
HOUSE
by AUDREY WOOD
Illustrated by DON WOOD



BIG NASH, ÉTATS-UNIS
**SUR L'ÎLE
AUX MOUTONS**

On peut dire que les résidents permanents de l'île de Big Nash sont des moutons, et ce n'est pas péjoratif ! La majeure partie du temps, en effet, des ovins sauvages vivent seuls sur cette terre située au large du Maine. L'élevage est apparu ici il y a une centaine d'années, lorsque la jeune Jenny Cirone a demandé un troupeau à son père, alors gardien du phare de l'île. Après s'en être occupée toute sa vie, elle l'a légué aux Wakeman. Depuis, deux fois par an, au printemps et à l'automne, Alfie Wakeman et ses filles quittent le continent pour venir tondre les bêtes ou veiller sur les agneaux. Greta Rybus, photographe, a souhaité raconter leur histoire. «Je voulais montrer que l'héritage de Jenny et son amour pour les moutons perduraient grâce à des personnes comme la fille d'Alfie, Evie, qu'on voit sur la photo.»



Greta RYBUS
Photojournaliste basée à Portland, dans le Maine, cette Américaine de 33 ans se concentre sur les histoires où se rencontrent les hommes et la nature.





PARC NATIONAL
DE DUDHWA, INDE

LE SAUT DE L'ANGE

Deux mètres au-dessus du sol, le paon bondit sur son rival. Cette scène, qui montre deux mâles défendant leur territoire, semble avoir été peinte par un artiste délicat. Elle s'est déroulée dans le parc national de Dudhwa, dans le nord de l'Inde. Un écrin de biodiversité à 400 kilomètres de Delhi, qui abrite 400 espèces d'oiseaux, 90 de poissons, et 38 de mammifères. Dont des tigres, vedettes des lieux, que Nilesh Patel espérait bien photographier. En vain. «J'étais en train de quitter les lieux bredouille quand mon guide a attiré mon attention sur ces paons», raconte-t-il. Nileshe s'est alors positionné pour saisir le moment, malgré le manque de lumière de ce matin brumeux. Il ne revient toujours pas de la beauté de ce spectacle : «Cela fait trois ans que j'écume parcs et forêts et je n'avais jamais vu ça...»



Nilesh PATEL

Amateur de 47 ans, il photographie les animaux sauvages, en particulier les grands félins de son pays natal, l'Inde.



Les plages de sable sont les bords de mer les plus prisés par l'homme mais aussi les plus fragiles. Menacées d'érosion en raison du réchauffement climatique, elles risquent de ne plus pouvoir jouer leur rôle protecteur.

Bientôt des étés sans plages?

En 2100, les châteaux de sable pourraient être réservés à quelques privilégiés. D'après une étude récemment publiée dans la revue *Nature Climate Change*, environ la moitié des plages du monde seraient vouées à disparaître avant la fin du siècle, reculant d'après les prévisions de 35 à 245 mètres. «C'est le pire scénario envisagé, mais il n'est pas impossible», alerte Michalis Voutsoukas, océanographe au Centre commun de recherche de la Commission européenne et auteur principal de l'étude.

Certains pays, comme l'Australie, pourraient perdre la majorité de leurs plages, et ce même en cas de diminution des émissions mondiales de gaz à effet de serre qui favorisent le réchauffement climatique et la hausse du niveau de la mer. Avec 11000 km d'étendues sableuses en danger, cet Etat sera le plus touché, avec de graves conséquences sur les habitants de ces territoires et leur environnement. Mais ce phénomène est

global, car les zones côtières attirent partout la densité de population la plus élevée. L'Union internationale pour la conservation de la nature estime ainsi que plus de 60 % de la population mondiale vit sur un littoral, autrement dit que 3,8 milliards de personnes sont installées à moins de 150 kilomètres d'un rivage. Les habitants de ces zones très développées tirent avantage de leur «haute valeur socio-économique» (comprendre, notamment du tourisme), rapporte l'étude. Or c'est précisément cette concentration humaine qui frappe les plages de plein fouet.

En France, la commune de Lacanau (Gironde) réfléchit à la relocalisation et à la renaturalisation de sa dune, menacée par l'activité de la station balnéaire. «L'urbanisation est probablement le plus grand danger, car les infrastructures des villes réduisent la capacité des plages à s'adapter à la montée des eaux, aux tempêtes ou aux cyclones», estime Michalis Voutsoukas. Les plages de sable servent pourtant de rempart contre ces catastrophes naturelles et leur disparition nuirait non seulement au tourisme mais aussi à la sécurité de ces régions. Un réchauffement climatique contenu en dessous de deux degrés d'ici à 2100, comme les signataires de l'accord de Paris s'y sont engagés en 2015, éviterait, on le sait, bien des désastres. Entre autres, 40 % de l'érosion des plages... et l'effondrement de nombreux châteaux de sable. ■

JULIETTE DE GUYENRO



« Surveiller le prix de mes
consommations, j'ai mieux
à faire, pas vous ? »

J'agis
avec
ENGIE

Avec l'offre "Elec Energie
Garantie 2 ans⁽¹⁾", le kWh
d'électricité est à prix fixe
pendant 2 ans. Et en plus,
c'est de l'Elec'Verte⁽²⁾ !

Plus d'infos au

3993

Service gratuit
+ prix appel

ou sur **particuliers.engie.fr**



Prix fixe du kWh HTT – Abonnement soumis à variation.⁽¹⁾

(1) Offre Elec Energie Garantie 2 ans : le prix par kWh HTT* ne peut pas augmenter pendant la durée du contrat. En ce qui concerne l'abonnement HTT, il est indexé sur la part fixe du tarif d'utilisation du réseau public d'électricité qui évolue une fois par an à la hausse ou à la baisse. Il sera également révisé pour tenir compte des évolutions économiques ou réglementaires liées au mécanisme d'obligation de capacité. En souscrivant à une offre à prix de marché, vous restez libre de revenir à tout moment et sans frais au tarif réglementé en électricité, pour votre lieu de consommation, si vous en faites la demande.

*Prix hors évolution des impôts, taxes et contributions de toute nature. Disponible pour tout lieu de consommation situé en France métropolitaine, hors Corse, sur les zones géographiques où ENGIE commercialise des contrats de vente d'électricité auprès des clients particuliers.

(2) Elec Verte : pour tout nouveau contrat d'électricité souscrit par un client particulier, à l'exclusion de l'offre Elec Classique 1 an et de l'offre d'électricité Happ-e, ENGIE achète l'équivalent de la quantité d'électricité consommée par le client en Garantie(s) d'Origine émise(s) par des producteurs d'énergie renouvelable. Une Garantie d'Origine certifie que de l'électricité a été produite à partir d'une source d'énergie renouvelable et injectée sur le réseau électrique.

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

ENGIE : SA AU CAPITAL DE 2 435 285 011 € - RCS NANTERRE 542 107 651. © Getty Images, Shutterstock.



Les sushis



Poisson et riz : mariage à la japonaise

Les amateurs le savent : ce sont des grains de riz nacrés comme une perle et un poisson brillant, découpé comme il se doit, qui font de bons sushis. Mais ce plat emblématique du Japon a connu bien des aléas au cours de sa longue histoire. On trouve ses origines en Chine, aux alentours du IV^e siècle av. JC. Une méthode de conservation du poisson consistait alors à le saler, le vider puis le farcir de riz fermenté. On consommait le poisson et on jetait le riz. La pratique fut importée au Moyen Âge par les Japonais qui y apportèrent leur touche, ajoutant du vinaigre dans le riz afin de pouvoir le conserver et le consommer plus longtemps.

Mais les sushis proprement dits ne sont apparus qu'au XIX^e siècle, à Edo, la future Tokyo. Les historiens attribuent la paternité de ce plat, et surtout des *nigirizushi* (pressés à la main surmontés de lamelles de poisson) que nous connaissons, au marchand Hanaya Yohei (1799-1858). Il les concoctait dans son *yatai*, une de ces petites échoppes ambulantes alors très populaires dans les

rues de la capitale impériale. Son succès fut tel que les plus grands peintres d'estampes, comme Hiroshige, immortalisèrent ses délicates bouchées. Depuis, les sushis ont conquis la planète, déclinés en rouleaux, *temaki* (cônes) ou *chirashi* (bol de riz avec du poisson cru) ; emballés en maki (rouleaux) dans des feuilles d'algue *nori*, ou façon *California roll*, invention américaine à base – sacrilège ! – d'avocat, de mayonnaise, de crabe, voire de fromage. Cette passion du sushi, partagée par des centaines de millions de gourmands, a eu pour corollaire la surpêche de thon rouge, l'un des poissons les plus prisés, surtout pour sa partie grasse, la ventrèche (*toro*), préparée avec de la ciboule. Le sushi au saumon est quant à lui une invention... norvégienne remontant aux années 1980. Les amateurs nippons, eux, ne jurent que par la sérieuse du Japon, un poisson élevé là-bas en aquaculture. En France (pays qui compte 1 600 restaurants de sushis, un record en Europe), il existe quelques *sushiya*, les restaurants traditionnels, aux côtés d'une multitude d'enseignes de « faux sushis » où l'on sert aussi des brochettes de viande (une faute de goût au Japon). A Tokyo, où s'illustrent les meilleurs *itamae* (chefs) – certains sont étoilés au Michelin –, on peut encore déguster des sushis chez Hanaya Yohei... mais le nom désigne désormais une chaîne de restaurants. ■

CAROLE SATURNO

À DÉGUSTER DANS LES RÈGLES DE L'ART

Si on mange ces bouchées dans un *sushiya* traditionnel, au Japon, voici quelques notions à connaître pour éviter de commettre un impair.

MANGER ses sushis à la main plutôt qu'avec des baguettes.

COMMENCER par le poisson moins fort en goût, comme la daurade, puis enchaîner par le thon, avant de finir avec l'omelette sucrée.

TREMPER le sushi côté poisson, sinon il se délite.

Dans le *shōyu* (sauce soja), ne pas mélanger le wasabi et le gingembre.

ACCOMPAGNER d'un thé vert (notamment le *hōjicha*, grillé), conseillent les puristes, plutôt que de saké ou d'une bière.



VOUS ÊTRE **UTILE**

Mettez votre famille à **l'abri** pour moins de 6€/mois*.

SECUR'FAMILLE 2

Pour vous aider à sécuriser financièrement l'avenir de votre famille.

Document à caractère publicitaire.

*Cotisations pour un assuré de 35 ans et un capital garanti de 30 000 € en formule Optimal (tarif en vigueur au 15/06/2020). Selon limites, conditions et exclusions prévues dans les engagements contractuels en vigueur. Retrouvez le document d'information sur le produit (DIP) concernant le contrat d'assurance décès SECUR' Famille 2 : <http://dda.assurances.natixis.com>

SECUR' Famille 2 est un contrat d'assurance en cas de décès de BPCE Vie et de BPCE Prévoyance.

Les prestations d'assistance sont assurées par Inter Mutuelles Assistance. Entreprises régies par le Code des assurances.

BPCE - Société anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 170 384 630 euros. Siège social : 50, avenue Pierre Mendès France 75201 Paris Cedex 13 - RCS Paris n° 493 455 042, intermédiaire d'assurance immatriculé à l'Orias sous le N° 08 045 100. ALTMANN + PACREAU - Crédit Photo : Getty Images.



CAISSE D'ÉPARGNE

LE CHILI



Le Temps des humbles, de Désirée et Alain Frappier, éd. Steinkis, 25 €.

ROMAN GRAPHIQUE

LES 1 000 JOURS DE SALVADOR ALLENDE

Eté 1970, Soledad, 15 ans, rejoint à Santiago un terrain squatté par des familles des bidonvilles, espérant obtenir une maison. Conquise par Alejandro, le jeune révolutionnaire qui dirige cette organisation, elle le suit dans ses actions en faveur des plus démunis. Le 4 septembre, ils fêtent l'élection à la présidence de Salvador Allende, le candidat de l'Unité populaire, qui fédère les partis de gauche. Le couple, qui attend son premier enfant, voit la société de ses rêves se réaliser : toit pour les sans-logis, augmentation des salaires, éducation gratuite... Mais ces bouleversements ulcèrent la droite chilienne et le président américain Richard Nixon, déterminé à «faire hurler

l'économie» du pays. Boycott de la production agricole par les propriétaires terriens, exil des capitaux, grève des conducteurs de camions... la population se retrouve confrontée à la pénurie. Le 11 septembre 1973, le général Pinochet instaure la dictature après un coup d'Etat. C'est la fin annoncée du bonheur de Soledad : Alejandro fera partie des 3 200 victimes du régime. Dans ce roman graphique, Désirée et Alain Frappier partent du témoignage intime pour évoquer l'espoir qu'ont représenté les 1 000 jours au pouvoir d'Allende, référence encore revendiquée lors des manifestations d'octobre dernier contre le gouvernement chilien. ■

FAUSTINE PRÉVOT

FESTIVAL

Des signaux qui passent au vert

Pollution du barrage de Rancagua par l'industrie du cuivre, disparition du lac Acuelo due à la surexploitation de l'eau douce, fonte du glacier San Rafael liée au réchauffement climatique... Le photographe péruvien Martin Bernetti, directeur du bureau de l'AFP au Chili, a documenté le désastre environnemental qui frappe le pays. Et son virage vert avec une centrale solaire thermodynamique en plein désert d'Atacama ou le recyclage des emballages et des appareils électriques. Une vingtaine d'images, plans aériens ou frontaux sans concession, à retrouver au festival de La Gacilly.



Urgence, de Martin Bernetti, au festival de La Gacilly, jusqu'au 31 octobre. Contact : festivalphoto-lagacilly.com

CINÉMA

Fille du feu



A Valparaíso, Ema, une jeune danseuse, brûle la vie par les deux bouts.

Le port, les rues, les toits sont la scène de ses improvisations de reggaeton. Et entre deux virées, elle tente de renouer avec le fils qu'elle a adopté puis rendu aux services sociaux. Un film de Pablo Larraín (le réalisateur de No), avec Gael García Bernal et Mariana Di Girolamo.

Ema, de Pablo Larraín, en salles le 2 septembre.

MUSIQUE WEB

Voix discordante

Pilar Castro



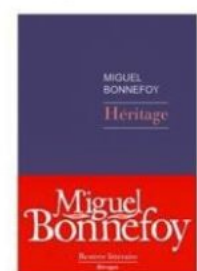
On la surnomme la Lauryn Hill latina. La rappeuse Ana Merino Tijoux, 43 ans, née

à Lille de parents chiliens en exil, s'est installée à Santiago à l'âge de 16 ans. Elle enchaîne les albums engagés. Son dernier single, inspiré par la pandémie et la crise économique, appelle à boycotter la consommation de masse.

Antifa Dance, d'Ana Tijoux. Sur YouTube, rechercher «Ana Tijoux Antifa»

ROMAN

Dynastie en exil



A la fin du XIX^e siècle, un viticulteur du Jura, ruiné par le phylloxéra, pose ses valises à

Santiago. Il est le premier d'une lignée d'exilés : son fils de retour de l'enfer des tranchées de la Somme, sa petite-fille, pionnière de l'aviation, puis le fils de celle-ci, révolutionnaire parti à Paris pour fuir la torture... Une saga teintée de réalisme magique.

Héritage, de Miguel Bonnefoy, éd. Rivages, 19,50 €.

Au fil du Mékong

D'Angkor à Hô Chi Minh-Ville

DU 11 AU 23 FEVRIER 2021 AU DÉPART DE PARIS

GEO

CIRCUIT FLUVIAL

En présence d'Eric Meyer
Rédacteur en chef de GEO



Du 11 au 23 février 2021



Le RV Indochine II
Un navire 5 ancres, 31 cabines

À partir de
~~5 490 €~~ 5 190 €/pers.*

**OFFRE SPÉCIALE -500 €/PERS.
AVANT LE 30 SEPTEMBRE 2020**

*Vols depuis Paris, excursions, pension complète, boissons (sélection), conférences et taxes inclus. Remise applicable pour toute réservation avant le 30 septembre 2020.

AU FIL DU MÉKONG

Croisières d'exception et GEO vous proposent une magnifique croisière sur le **Mékong**, à bord du **RV Indochine II** (31 cabines seulement). En compagnie d'**Eric Meyer**, rédacteur en chef de **GEO** et de **Chantal Forest**, historienne, naviguez sur l'un des fleuves les plus majestueux du monde à travers le **Cambodge** et le **Vietnam**.

EXTENSIONS POSSIBLES : Hanoï et la baie d'Along / Découverte du Laos.

Demandez la brochure au **01 75 77 87 48**, par mail à contact@croisieres-exception.fr ou sur www.croisieres-exception.fr/geo.

Renvoyez ce coupon à Croisières d'exception - 77 rue de Charonne - 75011 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Tél. : Email :

Conformément à la loi "Informatique et Liberté" du 6 janvier 1978, nous vous informons que les renseignements ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande et que vous disposez d'un droit d'accès, de modification et de rectification des données vous concernant. *Se référer à la brochure pour le détail des prestations et les conditions générales de vente **Pour toute nouvelle réservation. Les conférenciers seront présents sauf cas de force majeure. Licence n° IM075150063. Création graphique : OceanoGrafik.fr - Crédits photos : © Shutterstock.

GEO-MEKONG

 **Croisières
d'exception**
S'enrichir de la beauté du monde

A U S T R A L I E

DANS LE VIVIER DE LA

En Terre d'Arnhem, les premiers habitants de l'île-continent, installés ici

PAR JESSICA DE LARGY HEALY, AVEC ANNE CANTIN (TEXTE) ET FRÉDÉRIC MOUCHET (PHOTOS)



Imiter les gestes
des grands... Ces
enfants du bourg
de Ngukurr jouent à
pêcher à la sagaie,
comme le font leurs
parents dans le
billabong (bras de
rivière saumâtre)
de Yellow Water.

CULTURE ABORIGÈNE

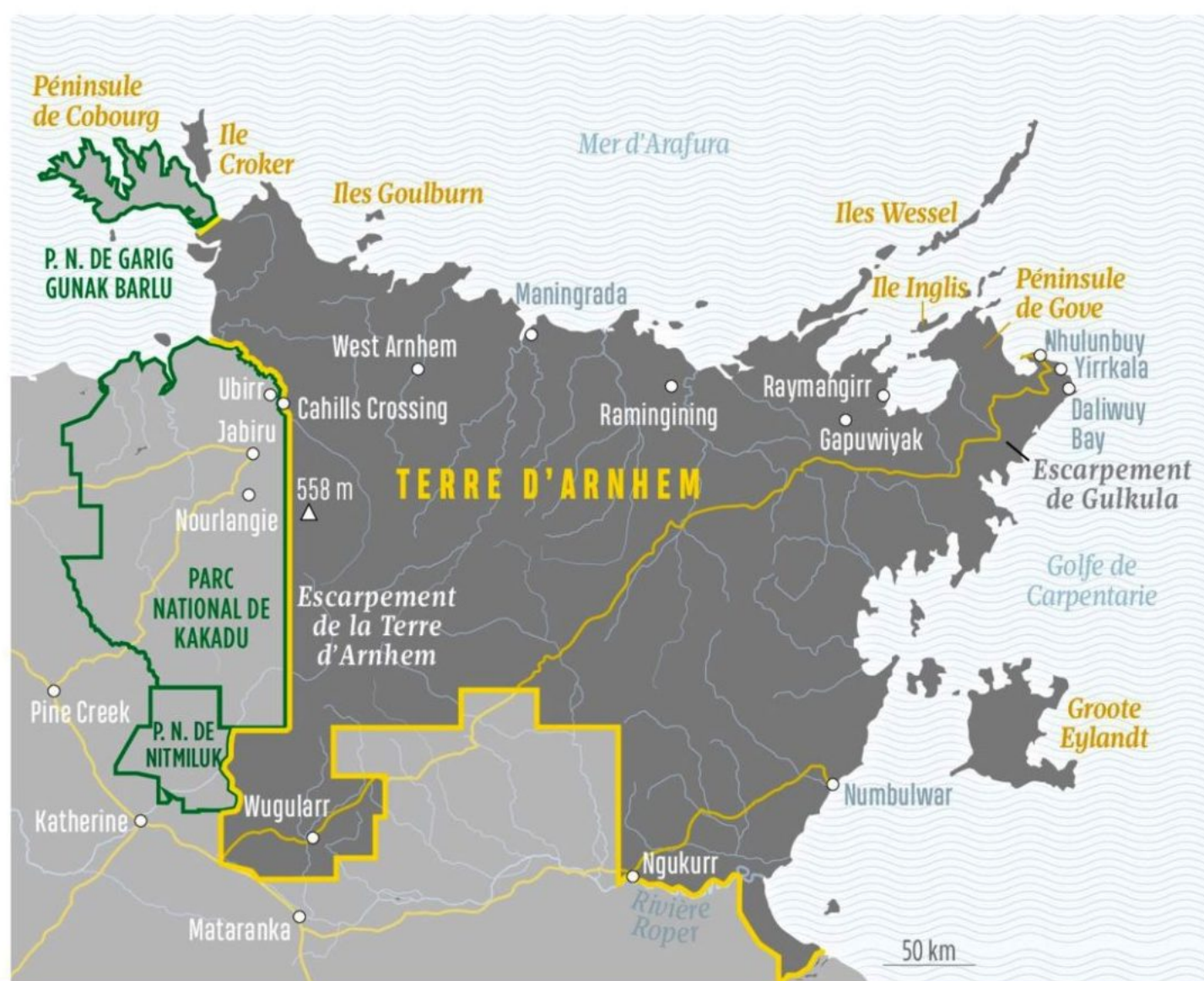
depuis environ 60 000 ans, font vivre leurs traditions. Et innovent !



Les écosystèmes sont riches. Ici, on ne connaît pas la faim

La rivière East Alligator est l'un des milliers de cours d'eau qui abreuvent la région et font fonction de garde-manger. Les Aborigènes y pêchent poissons, tortues et coquillages, qu'ils trouvent aussi dans la zone côtière





La Terre d'Arnhem, région aussi grande que le Portugal, est traversée d'une unique piste de 700 km (ici en jaune) qui permet de rejoindre, en un jour et demi de route, Nhulunbuy, l'une de ses communautés de plus de 1 000 habitants et seule vraie ville de la région.



Bordant la région par l'ouest, l'escarpement d'Arnhem est une barrière naturelle. Cette falaise de grès sert aussi de refuge lorsque, à la saison des pluies, les rivières infestées de crocodiles débordent.

Le territoire

De France, on imagine les Aborigènes vivre dans un désert inhospitalier. Ce n'est pas le cas en Terre d'Arnhem. Nous sommes ici tout au nord de l'Australie. Dans un Grand Nord tropical. Ourlé de côtes, strié d'estuaires, soumis à la mousson qui rythme le temps : une bonne partie de l'année, cette zone de 9 000 kilomètres carrés, plus vaste que le Portugal, est gorgée d'eau. Les rivières débordent, de gigantesques marécages se forment, les oiseaux viennent nicher, la mangrove se régénère. Parce qu'il offre d'innombrables ressources naturelles et qu'il a découragé les colons tant il était impropre à l'élevage de bovins, ce milieu changeant, chaud et humide, a protégé ses habitants originels. La géographie aussi a servi de rempart. A l'est et au nord, la mer. A l'ouest, un escarpement, une forteresse de grès rose, percée d'étroits canyons dans lesquels un troupeau de vaches ne peut se faufiler. Enfin,

Une géographie
revêche a protégé
ces Aborigènes,
gardant les
intrus à distance

au sud, la région est délimitée par la rivière Roper, infestée de crocodiles. Si bien que la colonisation s'est durablement implantée ici avec 150 ans de retard sur l'Etat de la Nouvelle-Galles du Sud où elle avait débuté en 1788. Et non pas via des élevages, mais de missions méthodistes. L'esprit de ces «missionnaires du nord» était plus éclairé que ceux du sud. Pas question pour eux de séparer les familles, d'installer les enfants dans des dortoirs et d'envoyer les métis dans des institutions pour favoriser leur assimilation parce que l'on pensait que les Aborigènes, avec leur histoire vieille de quelques millénaires (estimée aujourd'hui à plus de 60 000 ans), étaient voués à disparaître car ils seraient incapables de s'adapter à la modernité. Les missionnaires «nouvelle génération» étaient relativement respectueux de la culture locale. C'est pourquoi ici, en Terre d'Arnhem, les Aborigènes se sont toujours sentis chez eux. Même lorsque le territoire a été transformé en réserve sous tutelle de l'Etat en 1931 et que leur liberté de mouvement dans le bush a été restreinte (pour les sédentariser dans de gros villages). Logiquement, les Yolngu, l'un des principaux groupes linguistiques de la région, ont été les précurseurs de la lutte pour les droits fonciers aborigènes. Pour protester contre un complexe d'exploitation minière à Nhulunbuy (sur la côte est), ils ont adressé au Parlement de Canberra, en 1963, une pétition collée sur écorce

et ornée de motifs sacrés. Un échec : la raffinerie d'aluminium a ouvert. Mais cet acte officiel de revendication, le premier du pays, a fait date. Il a abouti, en 1976, à l'Aboriginal Land Rights Act, loi reconnaissant le système traditionnel de propriété des Aborigènes dans le Territoire du Nord (zone administrative dont dépend la Terre d'Arnhem). La réserve a été démantelée. Les Aborigènes ont repris le contrôle de la

région et la gèrent depuis par le biais d'un Land Council qui contrôle l'aménagement du territoire (routes, mines...) et les allées et venues (ils délivrent de rares permis de passage). Ailleurs dans le pays, les Aborigènes ont attendu 1993 pour qu'une loi nationale leur permette de revendiquer leurs terres. Et encore, ils ne les récupèrent qu'à condition de prouver que leur clan les occupait en continu. Chose souvent impossible, puisqu'ils ont été déplacés lors de la période coloniale. Maîtres chez eux depuis toujours, les Aborigènes de la Terre d'Arnhem sont donc un cas à part. ■



Dans sa maison de Nhulunbuy, Sally Dhawundayil Gurruwiwi (à gauche) peint sous le regard de sa fille. Thème du tableau : le rêve de l'opossum.



Pas de peinture à pois en Terre d'Arnhem (ce style connu du grand public est pratiqué dans le centre du pays). La technique des Aborigènes d'ici s'appuie sur de fins traits géométriques.

Sur les fresques rupestres apparaissent des êtres mythiques tel Namarrgon, «l'homme-éclair» (à droite), photographié ici à Nourlangie, à 10 km à l'est de la Terre d'Arnhem.



L'art

Assis sur une natte posée sur la plage ou à même le sol de béton d'un centre d'art, ils se courbent vers la plaque d'écorce d'eucalyptus. Sous leurs pinceaux faits de quelques cheveux naissent des peintures abstraites, des poissons, des tortues d'eau, des kangourous. Les artistes sont nombreux en Terre d'Arnhem. Et ce sont les missionnaires qui ont contribué à leur renommée internationale. Avant eux, les Aborigènes ne peignaient sur écorce que pour s'entraîner à composer des motifs qu'ils reportaient ensuite sur des parois ou des corps en vue de rituels. Fascinés par ces «esquisses», missionnaires et anthropologues ont incité leurs auteurs à les commercialiser. L'idée était de transmettre une éthique du travail, et compléter les revenus des missions. Le succès fut immédiat. Les musées du monde entier ont passé commande dès les années 1930. Aujourd'hui, d'anciennes missions sont devenues des centres

d'art très actifs, comme celui d'Yirrkala, où l'on croise de riches collectionneurs, à 1 000 kilomètres par la route de Darwin, la capitale régionale. Mais pour la majorité des Aborigènes, peindre est plus qu'une activité commerciale. Les peintures figuratives sont destinées aux touristes, mais les compositions abstraites, aux motifs codifiés, sont sacrées. Ces peintures racontent la géographie d'un lieu ou l'histoire de sa création selon les mythes aborigènes. Et sont parfois utilisées dans le cadre de revendications territoriales. En 1998, après avoir constaté une activité de pêche au crocodile illégale sur la côte, les artistes de quinze clans ont

peint des tableaux relatant leur lien à cette zone côtière. Sur la foi de ces œuvres présentées en tant que titres fonciers, une loi a été votée. Désormais, sur 80 % du littoral du Territoire du Nord, les Aborigènes sont reconnus comme propriétaires des bords de mer, zone de marnage comprise, et peuvent y réglementer la pêche. ■

La renommée internationale de la peinture aborigène remonte au temps des missionnaires



Une scène banale : les Aborigènes déclenchent régulièrement de petits feux de broussaille contrôlés. L'un des objectifs est de prévenir les incendies spontanés, ravageurs.



Un salty (crocodile marin), se laisse dériver dans les eaux de la rivière East Alligator qui longe la Terre d'Arnhem par l'est. Ici, on se méfie de ces dangereux sauriens, mais on se baigne avec les crocodiles d'eau douce.

La nature

Ce qui frappe en Terre d'Arnhem, au début de la saison sèche, c'est-à-dire avant la fin du mois d'avril, c'est l'omniprésence de l'odeur de fumée. Pendant cette période où le sol garde encore un peu d'humidité, ce qui amoindrit les risques d'incendies accidentels, les Aborigènes du Territoire du Nord pratiquent le brûlis, faisant perdurer une tradition qui a été bien souvent délaissée ailleurs. Tout en marchant, tout en chassant, ils mettent le feu aux herbes basses qui s'embrasent d'un coup. Quoique impressionnante, la technique est très maîtrisée. Elle peut servir à rabattre le gibier. Mais elle a d'autres bienfaits. On brûle pour signifier sa présence aux autres clans et réaffirmer par voie de fumée interposée que le territoire est à soi. On brûle pour créer des couloirs de végétation rase et éviter ainsi les *bushfires*, ces incendies incontrôlables qui ont ravagé 186 000 kilomètres carrés (l'équivalent de la moitié de l'Allemagne), dans le sud du pays entre novembre 2019 et mars 2020, provoquant la mort de trente-quatre personnes et, estime-t-on, d'un milliard d'animaux. Enfin, on brûle pour indiquer aux ancêtres mythiques que l'on est venu prendre soin du «pays».

La mythologie des Aborigènes de la Terre d'Arnhem relate en effet que, dans un passé lointain – qui n'est pas le fameux Temps du Rêve auquel font référence les Aborigènes des autres régions –, des êtres ancestraux (wallabys, cacatoès, requins, humains...) ont déambulé sur cet immense territoire. Et leurs actions (rencontres, batailles, amours) ont façonné les reliefs et la végétation. Chacun des trente clans de la région possède ses propres ancêtres fondateurs. Les récits yolngu évoquent, par exemple, l'épopée des sœurs Djang'kawu, qui, débarquées sur la côte en canoë, traversèrent la région d'est en ouest à pied, modelant le paysage sur leur passage. Là où elles auraient planté des bâtons se trouvent des sources aujourd'hui. Cuvettes et autres dépressions naturelles sont considérées comme des endroits où elles se sont assises. En fait, pour les Aborigènes, tous les éléments marquants du paysage sont liés à l'un des êtres mythiques ancestraux. L'un a saigné ? Il en résulte maintenant un filon d'ocre rouge. L'autre a uriné ? De l'ocre jaune. Et ces ancêtres sont encore présents dans les lieux qu'ils ont créés.

Arpenter le bush
permet de signifier
aux ancêtres
mythiques que l'on
prend soin du «pays»

ter le bush est à la fois une obligation sacrée et une source de plaisirs. Le plus grand, pour ce peuple côtier, étant d'aller pêcher sur les plages et le long des *billabongs* (bras d'eau saumâtre) qui sont des garde-manger inépuisables. Les Aborigènes en tirent poissons et crustacés d'eau douce et salée, tortues, sauriens, coquillages. De même dans la mangrove, dont ils extirpent, en plus, des tarets, des vers blancs, dix fois gros comme nos lombrics, qu'ils avalent tout cru après leur avoir arraché la tête. «Un délice», disent-ils. Les habitants de la Terre d'Arnhem n'ont pas peur d'avoir faim car grâce à ces riches écosystèmes, tirer subsistance de la nature n'a rien de difficile. C'est notre supermarché, plaisantent-ils. ■



Zelda Gurruwiwwi et ses parents ont débusqué un échidné. Aussitôt, le mammifère (du même groupe que les ornithorynques) est embroché et rôti. Les Aborigènes d'ici mangent dès que l'occasion se présente.



Immense, le littoral assure une précieuse ouverture sur le monde

Aujourd'hui, 80 % des côtes du Territoire du Nord (ici la plage de Gikal) restent la propriété des Aborigènes. Pendant des siècles, des pêcheurs venant des Célèbes y ont introduit outils et denrées diverses (couteau, voile, tabac, riz...)







Zelda Gurruwiwi se rafraîchit avec l'eau sacrée de la rivière Rainbow Serpent. Son fils est mort très jeune de septicémie après une blessure au pied. L'espérance de vie des Aborigènes d'ici n'est que de 68 ans pour les femmes, 65 pour les hommes.

La mort

La vie est courte,
les décès nombreux
et les familles
sur liste d'attente
pour les obsèques

Processions accompagnées par les vibrations du didjeridoo (appelé ici *yidaki*), danseurs submergés par la douleur ou un désir de vengeance, femmes se jetant à terre et se frappant la tête avec des pierres au passage d'un cercueil... dans les gros bourgs de la Terre d'Arnhem, il n'est pas un jour sans que l'on assiste à des rituels funéraires. Dans le Territoire du Nord, la vie des Aborigènes est courte : 68 ans pour les femmes (contre 85 ans pour la moyenne nationale, toutes populations confondues) et 65 ans pour les hommes (contre 81). Diabète et obésité sont apparus avec l'arrivée des supérettes qui pratiquent des prix élevés en raison de l'éloignement (Nhulunbuy, par exemple, est à un jour et demi de piste de Katherine, la ville la plus proche). Les Aborigènes y achètent donc en priorité de la *junk food* (nour-

riture industrielle abordable). Et, pour ne rien arranger, ils conservent cette habitude de chasseurs-cueilleurs de manger dès qu'ils en ont envie. Leur mauvaise condition physique n'explique pas entièrement la forte mortalité. Presque non-existant il y a trente ans, le suicide est devenu la deuxième cause de décès chez les hommes aborigènes du Territoire du Nord (après les maladies cardio-vasculaires). Les raisons sont multiples : chômage, abus de substances... mais surtout un sentiment d'impuissance. Depuis une quinzaine d'années, les Aborigènes ont en effet l'impression de vivre à nouveau sous tutelle, pointant des actions des gouvernements conservateurs successifs : arrêt des financements des programmes scolaires biculturels (grâce auxquels certains concepts étaient expliqués à partir des traditions aborigènes) ou introduction d'une carte de paiement obligatoire par laquelle l'Etat contrôle la façon dont les peuples indigènes dépensent les minima sociaux.

Cette litanie de décès crée des problèmes sans fin. Les tensions entre clans adverses sont exacerbées par le fait qu'ils sont perpétuellement en deuil. En effet, en vertu d'un système de parenté complexe, les Aborigènes sont presque tous parents, même s'ils n'ont pas de liens biologiques.

Dans des bourgs où résident 2 000 habitants, les funérailles peuvent mobiliser une centaine de personnes pendant plusieurs semaines. Les obsèques sont si nombreuses qu'il existe des listes d'attente. Il faut patienter pour que les experts des rituels (chanteurs, danseurs, joueurs de *yidaki*...) soient disponibles. Les corps restent parfois six mois à la morgue avant que leurs familles puissent procéder aux inhumations.

Une fois les funérailles terminées, l'atmosphère s'apaise. En effet, même si beaucoup d'Aborigènes se déclarent chrétiens, ils pensent que l'esprit du mort retourne sur le territoire de ses ancêtres. Par ailleurs, les traditionnelles urnes funéraires confectionnées dans des troncs creux d'eucalyptus polis et peints de motifs sacrés ne sont plus utilisées. On y entreposait les os des défunts récupérés après avoir laissé les dépouilles exposées au soleil. Interdites par les missionnaires elles sont devenues des objets d'art. En 1988, pour le bicentenaire de la colonisation, les Aborigènes de la Terre d'Arnhem ont exposé au Musée national d'Australie une installation faite de 200 urnes pour symboliser leurs morts pendant la période coloniale. ■



Une procession funéraire devancée par des musiciens traverse la communauté de Gapuwiyak, dans l'est. Le défunt était un jeune homme, poignardé à Darwin, la capitale régionale.



A Gapuwiyak, Alison Wunungmurra trace des motifs sacrés sur une bûche creuse. Aujourd'hui œuvres d'art, ces objets servaient autrefois d'urnes funéraires où l'on conservait les ossements après les avoir laissés blanchir au soleil.

L'été, le festival de Wugularr (sud-ouest) est un moment de fierté. Ouvert aux non-Aborigènes, il célèbre la culture des clans de la Terre d'Arnhem à travers danses, concerts, histoires...



Le partage des savoirs

Fin juillet, sauf cette année pour cause de Covid-19, l'escarpement de Gulkula se transforme en camping géant. Quelque 3 500 festivaliers viennent de toute l'Australie pour y planter leur tente et assister au Garma, le plus grand festival aborigène du pays. Pendant quatre jours, performances artistiques et conférences se succèdent. Médias, stars et Premiers ministres successifs s'y bousculent. Aux manettes, en maîtres de cérémonie incontestés, les Yolngu. Ce peuple fait preuve d'une formidable volonté de transmission. Aussi bien vis-à-vis de sa jeunesse, du grand public que des anthropologues (une quarantaine a la Terre d'Arnhem pour sujet d'étude). Malgré une forme de désarroi chez les jeunes et des fins de mois difficiles, il existe une effervescence culturelle. Autre source d'espoir, leur capacité à adopter les nouvelles technologies. A l'image du groupe de rock Yothu Yindi qui, dans les années 1980, fit sien la guitare électrique, ils se

sont emparés du numérique dès qu'il est arrivé (au début des années 2000). Bel exemple, le projet Mulka, à Yirrkala. Une salle informatique et un site internet, où chacun peut consulter des archives : enregistrements sonores faits par des anthropologues il y a un siècle, films documentaires, photos d'aïeuls ou d'œuvres d'art parties à l'étranger. C'est aussi un lieu de création où sont nées des dizaines de documentaires, de clips de rap ou de rock et de films expérimentaux. Ces productions montrent que les Yolngu savent jouer de l'imaginaire qui s'est développé autour d'eux (notamment de l'étiquette de « plus ancien peuple sur terre » dont les affublent certains médias et l'industrie du tourisme). Elles prouvent aussi leur volonté de partage. Pendant le confinement, alors que le territoire était fermé, le centre d'art d'Yirrkala et une agence de tourisme locale ont organisé tous les week-ends des concerts en direct sur Facebook, suivis par des milliers de personnes. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ANNE CANTIN

Pour faire connaître
son talent, rien
de tel qu'organiser
un concert en direct
sur Facebook

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +



Djal Guruwiji, joueur et facteur de didjeridoo de renommée internationale (en haut, avec son fils, Vernon), reçoit des stagiaires venant du monde entier tout au long de l'année. Pour fabriquer ses instruments, il abat des eucalyptus creusés par les termites (en bas) après en avoir testé la sonorité.



JESSICA DE LARGY HEALY

Franco-Australienne, cette spécialiste au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative du CNRS prépare, avec les équipes du Musée du quai-Branly-Jacques Chirac, à Paris, pour juin 2021, une exposition de peintures sur écorce consacrée aux paysages d'eau du nord de l'Australie.







Cœur de Suisse

La force tranquille des montagnes et des vaches, des coutumes séculaires... La photographe Alessandra Meniconzi, habituée aux contrées lointaines, rend hommage à son pays natal.

PAR MATHILDE SALJOUGUI (TEXTE) ET ALESSANDRA MENICONZI (PHOTOS)

En mai débute un ballet ancestral : les troupeaux suisses gagnent les prairies d'altitude, où ils vont paître jusqu'à la fin septembre. Le nombre de vaches n'a cessé de diminuer ici (690 000, environ 200 000 de moins qu'en 1975), pourtant elles restent un symbole de ce pays, où l'on estive depuis six mille ans.

Des pics poudrés de neige, surplombant un lac... La Suisse éternelle ? Pas tout à fait. Cette retenue est née en 1932 avec le barrage de Grimsel, dans l'Oberland bernois, destiné à produire de l'électricité. Un important chantier est en cours pour remplacer le mur d'origine en béton et augmenter la capacité du lac.

Des paysages grandioses parfois façonnés par l'homme







**En septembre, l'hommage
rendu au bon goût des alpages**

Chaque année, dans la vallée du Justistal (canton de Berne), le jour de la désalpe (retour du bétail des pâturages d'altitude), ils sont là, empilés. Les fromages de l'été sont répartis entre les éleveurs selon la quantité de lait produite, lors d'un rituel vieux de 300 ans : le Chästeilet.

Un hiver et un printemps voués aux héros les plus étranges



De l'Épiphanie (6 janvier) au Mardi gras (février), c'est carnaval à Evolène, dans le Valais. Des «peluches» (à gauche), en peaux de chamois et de mouton et à masque en bois d'arolle déambulent dans le village afin de chasser les esprits de l'hiver. Dans les cantons d'Argovie, de Soleure et de Bâle-Campagne, Pâques est le temps de l'Eierläset, une course aux œufs entre des personnages incarnant le printemps et l'hiver (à droite).



Il alimente le Rhône via les gorges de la Massa. Avec ses onze milliards de tonnes de glace, le glacier d'Aletsch, dans le canton du Valais, est le plus grand des Alpes. Mais sa langue a reculé d'un kilomètre en vingt ans. Et si rien n'est fait pour freiner le réchauffement climatique, il pourrait bien disparaître d'ici à la fin du siècle.

**Sur les cimes, des colosses
de glace plus fragiles que jamais**





Après un été dans les alpages, quelque 800 moutons redescendent, escortés par une procession festive. Du col de la Gemmi au village de Loèche-les-Bains, ils parcourent un dénivelé de 1 700 m.



**ALESSANDRA
MENICONZI |
PHOTOGRAPHE**

Cela fait vingt ans que cette photojournaliste suisse, âgée de 57 ans et basée à Lugano, dans le Tessin, documente les modes de vie et traditions spirituelles de peuples autochtones. Pour GEO, elle a notamment travaillé sur les nomades de la Bayan-Ölgii, en Mongolie (juin 2019).

Les silhouettes, couvertes de mousse, de lierre et d'aiguilles de sapin, affublées de masques grimaçants, font tintinnabuler à chaque pas cloches et grelots. Tous les ans, le 31 décembre et le 13 janvier, c'est une étrange procession qui traverse ainsi les matins enneigés d'Urnäsch, dans le canton d'Appenzell Rhodes-Extérieures. Appelés les «vilains», ils sont suivis des «beaux», affublés de la tenue traditionnelle de l'Appenzell en velours et dentelle, du masque pastel et de l'imposante coiffe ornée de personnages en bois ou papier mâché recréant des saynètes de la vie paysanne. Eux aussi portent des cloches de vache : deux, énormes, sur le torse et le dos. Jusque tard dans la nuit, ces groupes vont de ferme en ferme dans une sonnaillle de cuivre et de bronze – la musique des alpages – et chantent des *Zäuerli*, *yodels* graves et lents typiques de la région, pour chasser les mauvais esprits et souhaiter la bonne année. Quatre siècles que ça dure. «Cette tradition du *Silvesterklaus* est une des plus fascinantes de mon pays, explique Alessandra Meniconzi. Le village d'ordinaire paisible se retrouve plongé hors du temps. On oublie que dans nos pays "industrialisés", il reste des traditions surprenantes.» Coutumière de reportages en zones reculées, de la Sibérie à la Namibie, Alessandra sait de quoi elle parle. «En Suisse, je ne cesse d'être étonnée par la diversité des paysages et des coutumes.» Dans le canton du Valais, elle a ainsi photographié les «combats de reines», opposant des vaches de la race d'Hérens. Dans le Tessin, elle a capturé la beauté bucolique des villages, comme celui de Corippo, avec ses toits d'ardoise, ses façades

en granit et ses balcons en bois. Dans le canton de Vaud, elle a suivi la *poya* (montée) et la *désalpe* (descente) du bétail sur la route des pâturages. Et dans l'Oberland bernois, elle a rencontré les instrumentistes qui ont redonné du souffle au cor des Alpes. Ces traditions ont modifié son regard sur son pays. «Finalement, la Suisse est plus proche de la Mongolie qu'on ne croit, dit-elle. Mêmes latitude et altitude moyenne, et, dans les deux contrées, le même sport national, la lutte, et aussi le curling ! Sans oublier la consommation de produits laitiers, parmi les plus importantes au monde.»

Mais, avertit la photographe, la force tranquille des montagnes suisses et la vivacité des traditions restent impuissantes face au réchauffement climatique et au bétonnage. «L'année dernière, 2 000 bâtiments ont été érigés hors des zones constructibles [grâce à des dérogations]», regrette Alessandra Meniconzi. Et pour cause : dans ce pays aux deux tiers couvert par les Alpes, moins de 6 % du territoire est accessible à la construction. Elle se réjouit toutefois de la prise de conscience de ses compatriotes : en mars 2019, quatre grandes associations ont lancé une double initiative populaire pour renforcer la protection des paysages et de la biodiversité dans la Constitution. En juin, leurs propositions ont atteint les 100 000 signatures requises pour pouvoir être soumises au gouvernement fédéral. En attendant, Alessandra continue à arpenter son pays, portée par ses paysages et les patois des cantons romands, les dialectes suisses allemands, le silence des cimes... Et ce son qu'elle aime par-dessus tout : la symphonie des cloches de vaches, l'autre hymne de la Suisse. ■

MATHILDE SALJOUGUI

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur [GEO.fr](https://www.geo.fr) section GEO +



Le festival de Coire (canton des Grisons) attire des dizaines de milliers de personnes. Entre concerts et concours de traite de vache, on y décerne depuis trente-cinq ans le prix de la plus belle barbe alpine. S'y affrontent des Suisses, comme cet homme, mais aussi quelques étrangers.

EN COUVERTURE



AU CŒUR DES

ROUTES DE LA SOIE

GEO VOUS ENTRAÎNE DANS UNE
ODYSSÉE D'OASIS EN
CARAVANSÉRAILS, LE LONG DE CES
VOIES QUI HIER RELIAIENT
ORIENT ET OCCIDENT... ET DEMAIN
LES RAPPROCHERONT ENCORE.

DOSSIER DIRIGÉ PAR ALINE MAUME
ET NADÈGE MONSCHAUX

Une femme mène son troupeau de yaks dans les alpages de la vallée d'Alaï, au Kirghizistan. Dans ce pays, beaucoup d'éleveurs pratiquent la transhumance, utilisant parfois les anciens axes marchands.



**DOUZE JOURS DANS
LE SILLAGE
DES CARAVANES
P. 56**

**«L'ASIE CENTRALE
REDEVIENT LE
PIVOT DU MONDE»
P. 76**

**DANS
LE FIEF DES
ISMAÉLIENS
P. 80**

**LA COLLECTION
INTERDITE
DE NOUKOUS
P. 84**

**LE BONHEUR
EST DANS
LE «JAILOO»
P. 90**

EN COUVERTURE | Les routes de la soie



Une route serpente dans les hauts plateaux de la province de Naryn, au centre du Kirghizistan. Une région quasi déserte, avec à peine six habitants au km².



ITINÉRAIRE

Douze jours dans le sillage des caravanes

LES PISTES INFINIES, LES
DÔMES TURQUOISE,
LES FORTERESSES OCRES,
LES BAZARS EFFERVESCENTS...
DE KHIVA À OCH, UNE
REPORTER A ACCOMPLI LE
PLUS MYTHIQUE DES VOYAGES.

PAR CHARLY WILDER (TEXTE)





SAMARKAND

La finesse des majoliques, l'élégance des minarets... *Les Mille et Une Nuits* auraient pu avoir été écrites ici. Avec ses trois madrasa (écoles coraniques), édifiées entre les ^{XV}^e et ^{XVII}^e siècles, la place du Régistan est le symbole de Samarkand, l'une des plus anciennes villes d'Asie centrale (2750 ans), dans l'actuel Ouzbékistan.





KHIVA

Des enfants s'amuse-
nt au pied de l'imposante
muraille de brique
qui cerne Itchan Kala,
la vieille ville de Khiva,
où se dressent encore
mosquées, palais,
harem, mausolées...
Etablie dans une oasis,
cette cité ouzbèke était
jadis l'ultime escale
des caravaniers avant la
traversée du désert
du Karakoum, menant
à la mer Caspienne.





DOUCHANBÉ

Avec ses allées en marbre et ses imposantes colonnades, le marché de Mehrkon, inauguré en 2014, est le plus moderne – mais aussi le plus cher – de Douchanbé, la capitale tadjike. En un siècle, ce modeste village s'est transformé en une métropole digne de ce nom, qui compte désormais 800 000 habitants.

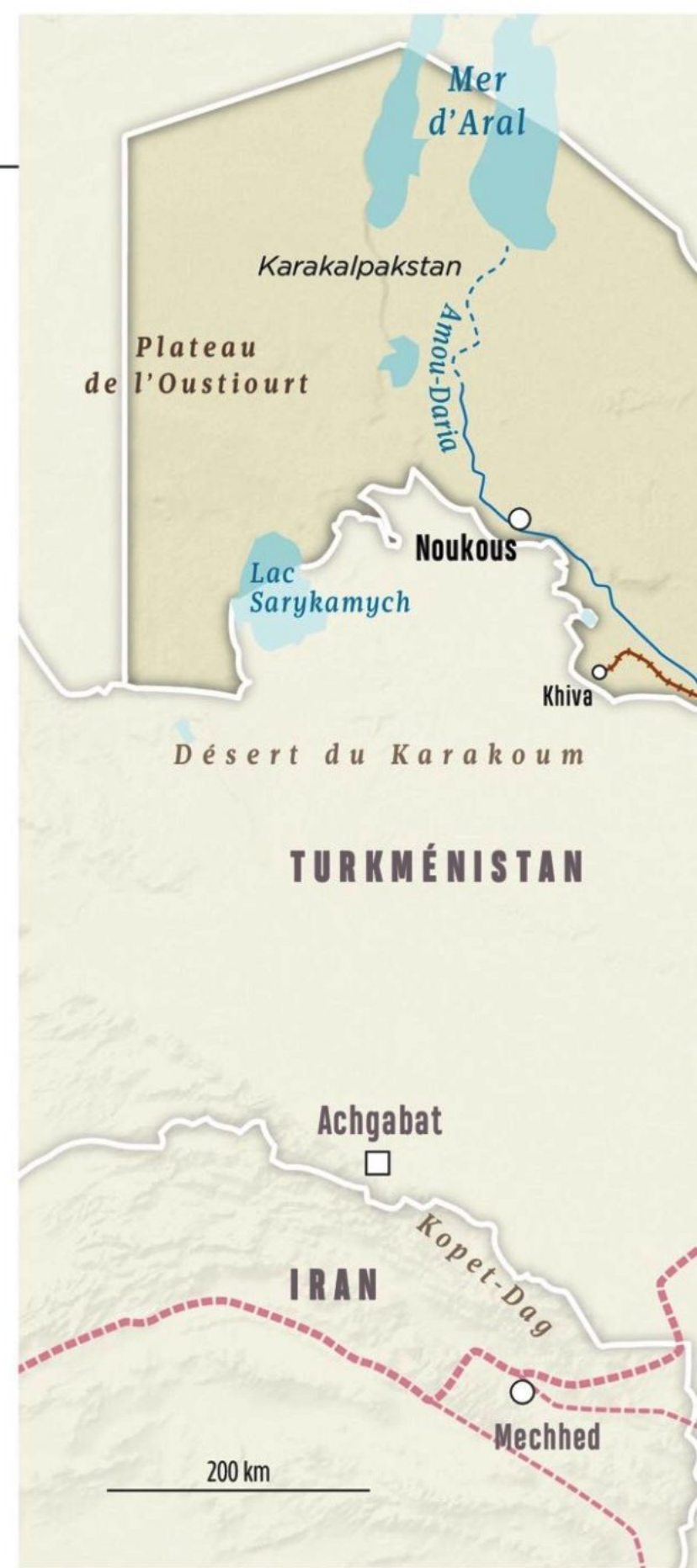
PAR TEMPS CLAIR, ON
APERÇOIT 7 000 MONTAGNES...
LA CHAÎNE DE L'HIMALAYA
PARAÎT SI PROCHE !

S

ous un ciel d'un bleu profond, nous filons à toute allure à travers les montagnes désolées de l'est du Pamir. Des jours durant, nous venons de suivre l'une des routes les plus traîtresses qui soient, celle du Pamir, qui serpente à travers les hautes terres du Tadjikistan avant de bifurquer vers le nord en direction du Kirghizistan, le long de la frontière avec la Chine. Nous avons franchi notre plus haut col, à 4 655 mètres, avec vue sur la chaîne de l'Hindou Kouch. Et la piste s'étend maintenant, désertique, sur un terrain glacial et monochrome de crêtes, de gorges et de cratères à l'infini.

«Par temps clair, d'ici on peut voir 7 000 montagnes», dit Omourbek Satarov, le chauffeur pamiri de 38 ans, en agitant le bras en

direction de l'Himalaya. Et de désigner du doigt toute sorte d'éléments intrigants : un ancien laboratoire biologique clandestin tenu par les Soviétiques ; une montagne truffée de gisements d'or que le gouvernement tadjik a récemment cédés à la Chine dans le cadre d'un «accord secret» ; un poste de contrôle construit en 1912, sous l'Empire russe, et maintenu en équilibre à flanc de falaise par un mortier fait de boue et de fourrure de chameau ; et enfin, des moutons avec des cornes en spirale. Une espèce baptisée Marco Polo, du nom de l'explorateur vénitien qui emprunta ce chemin à l'époque où il faisait partie des routes de la soie, ce vaste réseau de voies commerciales entre la Chine et la Méditerranée, qui



permet jadis la diffusion à travers le monde, non seulement d'étoffes et autres marchandises, mais aussi d'œuvres d'art, de technologies, d'idées et de croyances.

Omourbek nous montre maintenant un autre poste de contrôle, bâti, selon lui, sur un charnier où sont ensevelis des *basmatchi*, des combattants musulmans qui se rebellèrent contre le régime soviétique à ses débuts. «Il paraît que l'endroit est hanté, glisse-t-il. Les garde-frontières voient des fantômes ici.» Il le sait parce que son père, ses oncles et son grand-père ont tous gardé la frontière sous l'uniforme soviétique. Lui-même a été agent de la lutte antidrogue, poursuivant les trafiquants qui font transiter par là l'opium et l'héroïne afghans, qui sont ensuite



REPÈRES

vendus à Moscou – un commerce Est-Ouest nouvelle manière, plus scabreux que celui d'autrefois. «Ce n'était pas très sympa comme boulot», conclut Omourbek, qui travaille désormais dans le tourisme, un secteur en pleine expansion au Tadjikistan.

A ce stade, je suis aux deux tiers d'un voyage dont j'ai rêvé pendant des années : un périple le long des routes de la soie, à travers trois pays d'Asie centrale, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Kirghizistan. Cette région du monde fut, pendant des siècles, le berceau de la civilisation – le Graal des bâtisseurs d'empire, d'Alexandre le Grand à Gengis Khan – mais, jusqu'à peu, elle était difficile, voire impossible d'accès pour les Occidentaux. Pendant des générations, les temples,

les mosquées et madrasa (écoles coraniques), les anciens bazars et les paysages naturels de cette région sont restés cachés derrière le rideau de fer, puis plongés dans la dictature, la pauvreté, l'agitation sociale et la guerre... Mais ces dernières années, le vent a tourné. Une relative stabilité économique et politique s'est installée dans la région. En Ouzbékistan, la mort, en 2016, du dictateur Islam Karimov, au pouvoir depuis 1991, a conduit à des réformes et à une tentative de dégel, sorte de «printemps ouzbek». Le Tadjikistan, quant à lui, a entrepris une remarquable reconstruction depuis la fin, en 1997, d'une terrible guerre civile de six ans. Et les émeutes qui dévastaient le Kirghizistan il y a dix ans ont aussi fini par s'estom-

A l'époque des routes de la soie, les marchands s'accommodaient d'une géographie hostile : sables brûlants, steppes infinies, cols imprenables... Avant l'avènement des grandes voies maritimes, c'était le chemin le plus direct entre la Chine et l'Europe.

per. Les frontières s'ouvrent, et certaines restrictions en matière de visas sont levées [depuis 2019 et hors période de restriction sanitaire, les citoyens de 45 pays, dont la France, peuvent voyager sans visa touristique en Ouzbékistan pendant trente jours]. Il est même prévu d'instaurer un «visa de la soie», permettant d'entrer facilement dans cinq pays d'Asie centrale. Seul l'Etat policier du Turkménistan reste fermé.

Le transport s'est aussi amélioré, en partie grâce à la «Belt and Road initiative» lancée en 2013 par la Chine [voir interview]. Egalement connu sous le nom de «nouvelles routes de la soie», ce projet controversé à un billion de dollars vise à développer des infrastructures colossales entre l'Asie de l'Est et ●●●



Tony Centicola / NYT / REA

NOUREK

Installés sur un *taptchane*, sorte de lit-table en bois typique de l'Asie centrale, ces jeunes Tadjiks se requinquent dans une *tchaikhana* («maison de thé») au bord de la route, avec vue sur le lac de barrage de Nourek.

●●● l'Europe, mais aussi à étendre l'influence politique et économique de la Chine.

Notre grand voyage a débuté dans l'ancienne ville sainte de Boukhara, après avoir évité Tachkent, la capitale ouzbèke. Jadis deuxième ville phare du monde musulman après Bagdad, Boukhara était depuis des siècles le cœur d'échanges commerciaux, mais aussi un centre intellectuel, religieux et culturel. C'est là que les grands poètes persans Ferdowsi (vers 940-1020) et Roudaki (860-941) composèrent leurs œuvres majeures, et qu'Avicenne (980-1037), le «père de la médecine moderne», écrivit des traités qui marquèrent les scientifiques et les philosophes des siècles suivants, du Caire à Bruxelles.

Là, à l'aube, nous découvrons la place Liab-i Haouz (XVII^e siècle). Deux madrasa recouvertes de céramiques bleues flanquent un vaste réservoir en pierre, ainsi qu'un cloître soufi et un salon de thé. Nous dormons quelques heures dans l'un des nombreux *bed and breakfast* installés dans des maisons du XIX^e siècle qui appartenaient jadis à des marchands juifs. Puis nous nous dirigeons vers le complexe religieux du Po-i-Kalon, le chef-d'œuvre architectural de Boukhara. Situé au sud de l'ancienne citadelle Ark, il comprend un exquis minaret du XII^e siècle, l'un des deux seuls bâtiments de la ville à avoir été épargnés par Gengis Khan. Pendant des siècles, les criminels condamnés étaient jetés de son sommet,

d'où son surnom de «tour de la mort». Certains pensent que les motifs en losanges de ses briques cuites ont inspiré – par l'intermédiaire de Marco Polo – ceux du palais des Doges, à Venise.

Dans une sorte de transe, nous parcourons le labyrinthe de la cité, avec ses mosquées à dômes bleus, ses cours intérieures parées de mosaïques et ses anciens caravansérails (des auberges où les voyageurs pouvaient se reposer avec leurs animaux), le tout relié par des arcades affublées de quelques magasins à touristes de mauvais goût. Entre deux bazars installés sous des coupes, où les habitants écoulaient des objets d'artisanat de qualité et d'authenticité variables, nous visitons Magok-i-Attari, la plus ancienne mosquée d'Asie

centrale, un palimpseste de l'histoire religieuse de Boukhara : ce lieu de culte du XVI^e siècle a été construit sur une mosquée du IX^e siècle, elle-même bâtie sur les vestiges d'un temple du feu zoroastrien du V^e siècle, érigé à l'époque au-dessus des restes d'un sanctuaire bouddhiste. Nous filons ensuite au hammam de Bozori Kord, vieux de 350 ans, où nous sommes passés à la vapeur, frottés, massés puis décapés avec un mélange de miel et de gingembre par divers membres de la famille irano-ouzbèke qui en est aujourd'hui propriétaire.

Au coucher du soleil, nous nous attablons à la terrasse d'un restaurant avec vue sur les dômes et les toits blanchis par le soleil de Boukhara. On y déguste les plus grands succès de la cuisine d'Asie centrale, façonnée par diverses cultures gastronomiques, de l'Extrême-Orient à la steppe mongole en passant par le golfe Persique. La salade de chou chinois, concombre, oignon et bœuf, relevée d'une vinaigrette au soja, sésame et piment, est suivie du fameux *plou*, aliment de base dans la région. Ce riz pilaf originaire de Perse puise probablement sa source dans les techniques culinaires de l'âge d'or islamique, et a ensuite inspiré des plats tels que la paella espagnole ou le biryani indien. Ici, le riz est mis à rissoler avec de la viande – en général de l'agneau ou du mouton –, puis cuit dans un chaudron appelé *kazan* avec des oignons, de l'ail et des carottes, et épicé avec du cumin, de la coriandre, des baies d'épine-vinette ou des raisins secs, des pétales de souci et du poivre. Il introduit à merveille une brochette d'agneau et de bœuf, arrosée du sempiternel thé vert que l'on boit dans toute l'Asie centrale. Ce sera là le som-

met de notre expérience culinaire, dans une région dont, disons, la gastronomie n'est pas le fort.

Tôt le lendemain, nous empruntons l'élégante ligne de train à grande vitesse qui, depuis 2018, réduit considérablement les temps de trajet entre Tachkent, à l'est, et l'ancienne cité des routes de la soie de Khiva, à l'ouest. Les champs de

juif, qui semble aujourd'hui oublié, puis nous nous dirigeons vers la nécropole de Chah-e-Zindeh («le roi vivant»), un vaste dédale de mausolées aux tuiles bleues et aux voûtes en nid d'abeille.

Les sites sont extraordinaires, mais plus encore que Boukhara, Samarkand souffre de la surenchère touristique. Chah-e-Zindeh a été restaurée avec excès en 2005, et d'insistants vendeurs de souvenirs squattent désormais les saintes madrasa du Régistan. La question fait débat en Ouzbékistan, surtout depuis que des bulldozers ont rasé, sur 2,5 kilomètres, les maisons médiévales de la cité de Chakhrisabz, dans le sud-est du pays, faisant ainsi planer sur le site la menace de son retrait, par l'Unesco, de la liste du patrimoine mondial de l'humanité. Reste à savoir si des leçons ont été tirées de cet épisode.

Le lendemain matin, nous nous enfonçons en taxi dans la luxuriante vallée du Zeravchan, avec ses champs de coton, de blé et de coquelicots rouge sang, vers la frontière tadjike. Nous traversons la zone clôturée surmontée de panneaux fanés par le soleil représentant le président tadjik, Emomali Rahmon, et le successeur de Karimov à la tête de l'Ouzbékistan, Chavkat Mirziyoyev, se serrant triomphalement la main. C'est l'un des nombreux points de passage frontaliers ouverts ces dernières années dans le cadre d'un apaisement des tensions entre les deux voisins, à la suite de la mort de Karimov.

Une fois arrivés du côté tadjik, nous faisons notre choix parmi les chauffeurs costauds qui bataillent pour nous proposer leurs services, et nous voilà partis en direction de Pendjikent, une ville historique située juste après la frontière. ●●●



TACHKENT

D'illustres poètes ou cosmonautes y apparaissent dans un décor de marbre, céramique ou bronze... Le métro de la capitale ouzbèke, inauguré en 1977, est un bijou.

coton défilent dans la lumière bleutée du matin jusqu'à ce que nous atteignons enfin Samarkand. Une ville aussi ancienne que Rome ou Babylone, et dont l'architecture, qui surpasse celle de Boukhara, doit beaucoup à Tamerlan [voir encadré], le conquérant turcomongol de la fin du Moyen Âge qui en fit sa capitale.

A l'observatoire d'Ulugh Beg, l'un des plus vieux et des plus beaux de l'histoire de l'humanité, se trouvent les vestiges d'un sextant géant, qui permit aux astronomes de l'époque de mesurer la position et la trajectoire des objets célestes avec une précision stupéfiante. Du Régistan, l'ancienne place centrale de Samarkand, avec son triptyque de madrasa, nous marchons jusqu'au vieux quartier





SON-KOUL

Un instant de sérénité, à 3 000 mètres d'altitude. Des semi-nomades kirghiz ont planté leurs yourtes sur les rives du lac Son-Koul, et laissé leur bétail et leurs chevaux s'éparpiller sur ces terres vierges. Ce pâturage n'est accessible que l'été. Ici, deux cents jours par an, les eaux du lac sont gelées, et les cols alentour barrés par la neige.

●●● Après un arrêt pour voir des ruines néolithiques aux abords de la cité, nous visitons le musée Roudaki, consacré au grand poète persan du même nom, mais surtout connu pour ses impressionnantes fresques sogdiennes du VIII^e siècle, qui dépeignent la vie à la cour ainsi que des scènes des épopées persanes. Des œuvres merveilleuses qui témoignent de la fortune et de la sophistication des Sogdiens, principaux marchands caravaniers d'Asie centrale entre les V^e et VIII^e siècles [voir chronologie], et qui ont joué un rôle majeur dans l'introduction du bouddhisme en Chine et de la soie en Europe. Happée par ma rêverie historique, je n'ai pas réalisé être entrée dans une pièce remplie d'animaux empaillés en décomposition, aux gueules figées dans des expressions de douleur et de terreur. Mais à ce stade du voyage, ce genre de surprises est devenu la routine. Pour apprécier ce type d'expédition en Asie centrale, il faut accepter l'étrange et l'inattendu – les plats de viande gras, les toilettes à la turque lugubres et de fréquents loupés confinant au chaos le plus infâme, et souvent le plus hilarant. Au cours de notre séjour de douze jours, nous serons ainsi impliqués dans plusieurs incidents routiers, passerons d'innombrables heures à chercher des distributeurs automatiques de billets en service escortés de gens «serviables» les plus divers. Nous serons aussi réveillés un matin par un chauffeur de taxi tambourinant à la porte de notre chambre d'hôtel et insistant pour nous emmener dans une autre ville, et une fois, dans un restaurant pour banquets, on nous servira de la mayonnaise dans un calice étincelant ! Mais, par ailleurs, nous chevaucherons à l'aube dans des pâturages de montagne aux fleurs sauvages givrées, observerons les caravanes de chameaux

afghans traverser le corridor du Wakhan en pleine tempête de neige, et nous baignerons dans des sources chaudes d'eau sulfureuse, au grand air de la montagne, en rigolant avec des gens du coin. Chaotique, mais mémorable.

De Pendjikent, nous continuons vers Douchanbé, la capitale tadjike, pour explorer ses larges avenues et monuments de style soviétique, mais spectaculairement embellis depuis l'arrivée au pouvoir d'un nouveau maire, Roustam Emomalii, fils du président Emomalii Rahmon. Emomalii père, au pouvoir depuis bientôt

CHAQUE VILLAGE DE MONTAGNE OFFRE AUX VISITEURS UN REPAS CHAUD ET UN LIT, OU UN RECOIN À MÊME LE SOL

vingt-huit ans, a réussi à stabiliser le pays, mais avec un autoritarisme croissant. Et tout le monde ici s'attend à ce que son fils lui succède.

Mais on perçoit ici d'autres influences, venues de l'Est comme de l'Ouest. Les adolescents tadjiks vêtus en Nike ou Adidas encombre les rues de Douchanbé, et en allant boire une bière sur la grande terrasse du Tchaïkhona Rokhat, un salon de thé de style persan datant de l'époque soviétique, nous passons devant une foule rassemblée autour d'une scène démontable, brandissant des smartphones sous une banderole sur laquelle on peut lire : «Huawei Tajikistan Selfie Show».

Le lendemain matin, nous avons rendez-vous avec le chauffeur d'une société appelée Toit du monde (surnom de la Haute-Asie, une région qui comprend le Pamir, l'Himalaya et le Tibet) et un cadre russe de 29 ans travaillant dans le

charbon, qui va partager avec nous le prix du trajet entre Douchanbé et Och (environ 1 000 euros). Le périple dure généralement six jours, mais nous décidons de le faire en quatre, en ralliant d'une traite la bourgade de montagne de Khorog. Soit seize heures de route.

Cela devrait être épuisant. C'est au contraire merveilleux. La banlieue de Douchanbé laisse bientôt place à un paysage bleu-vert ondoyant et à la fantastique surface aquatique du réservoir de Nourek, une source d'énergie hydroélectrique majeure ici. Les nuages projettent leurs ombres sur les hameaux accrochés à flanc de falaise, scintillant dans la lumière du soir, tandis que les cheminées crachent de la fumée.

Nous finissons par atteindre la rivière Pandj, qui sépare le Tadjikistan et l'Afghanistan, et pendant deux jours, nous suivons son cours. Sur la berge opposée, les zones rurales du nord de l'Afghanistan, aussi paisibles que celles de la rive tadjike. Après un arrêt à des sources chaudes, nous randonnons jusqu'aux ruines de forteresses et temples zoroastriens et bouddhistes qui ponctuaient jadis les routes de la soie. La nuit, nous mangeons et dormons chez l'habitant. Chaque village de montagne compte aujourd'hui quelques chambres d'hôtes, où des Pamiris hospitaliers proposent aux visiteurs un repas chaud et un lit, ou un recoin à même le sol.

Alors que nous grimpons toujours plus haut, l'isolement sauvage du Pamir oriental semble se refermer autour de nous. D'imposantes gorges et parois rocheuses s'étendent à l'horizon, entrecoupées de bandes de verdure – des lopins de terre travaillés par des agriculteurs selon des méthodes traditionnelles oubliées à l'époque soviétique. A la chute de l'URSS, aucune région n'a été plus durement touchée que le Pamir, ●●●

TROIS HÉROS POUR TROIS PAYS EN QUÊTE D'IDENTITÉ



ISMAÏL SAMANI, UN ÉMIR AU SOMMET

Sur la grande place Azadi de Douchanbé, la capitale du Tadjikistan, s'élève le plus haut monument de la ville : une statue de 25 mètres à l'effigie d'Ismaïl Samani. Descendant d'une famille originaire de Perse, cet émir du IX^e siècle (849-907) régna d'une main de fer sur la Transoxiane (territoire centré sur l'Ouzbékistan actuel et une partie du Kazakhstan) et le Khorasan (incluant le nord-est de l'Iran et une partie de l'Afghanistan). Fondateur de la dynastie des Samanides, qui domina la région jusqu'au XI^e siècle, Ismaïl I^{er} contribua notamment à la diffusion de l'islam sunnite en Asie centrale. Le point culminant du Tadjikistan (7 495 mètres), ex-pic Staline puis du Communisme, a été rebaptisé pic Ismaïl Samani en 1998. La monnaie nationale, le somoni, a aussi été nommée en son honneur.



KOURMANJAN DATKA, LA REINE DE L'ALAÏ

C'est l'une des rares figures féminines vénérées en Asie centrale. Née en 1811 dans la région d'Och (dans le sud de l'actuel Kirghizistan), Kourmanjan Datka fut une cavalière émérite et une féministe avant l'heure (elle a fui un mariage forcé). Elle reçut après la mort de son deuxième époux le titre de *datka* («général» ou «chef juste»), réservé aux chefs des tribus kirghiz de l'Alaï. En 1895, alors qu'un de ses fils venait d'être exécuté par les Russes, elle continua malgré tout d'œuvrer à la paix avec l'Empire tsariste. A Bichkek, la capitale du Kirghizistan, un monument a été érigé en son honneur dans le parc Dubovy. Elle y apparaît (comme sur les billets de 50 soms) portant l'*eletchek*, la coiffe traditionnelle des nomades kirghiz. Elle mourut à 95 ans, âge auquel elle montait toujours à cheval !

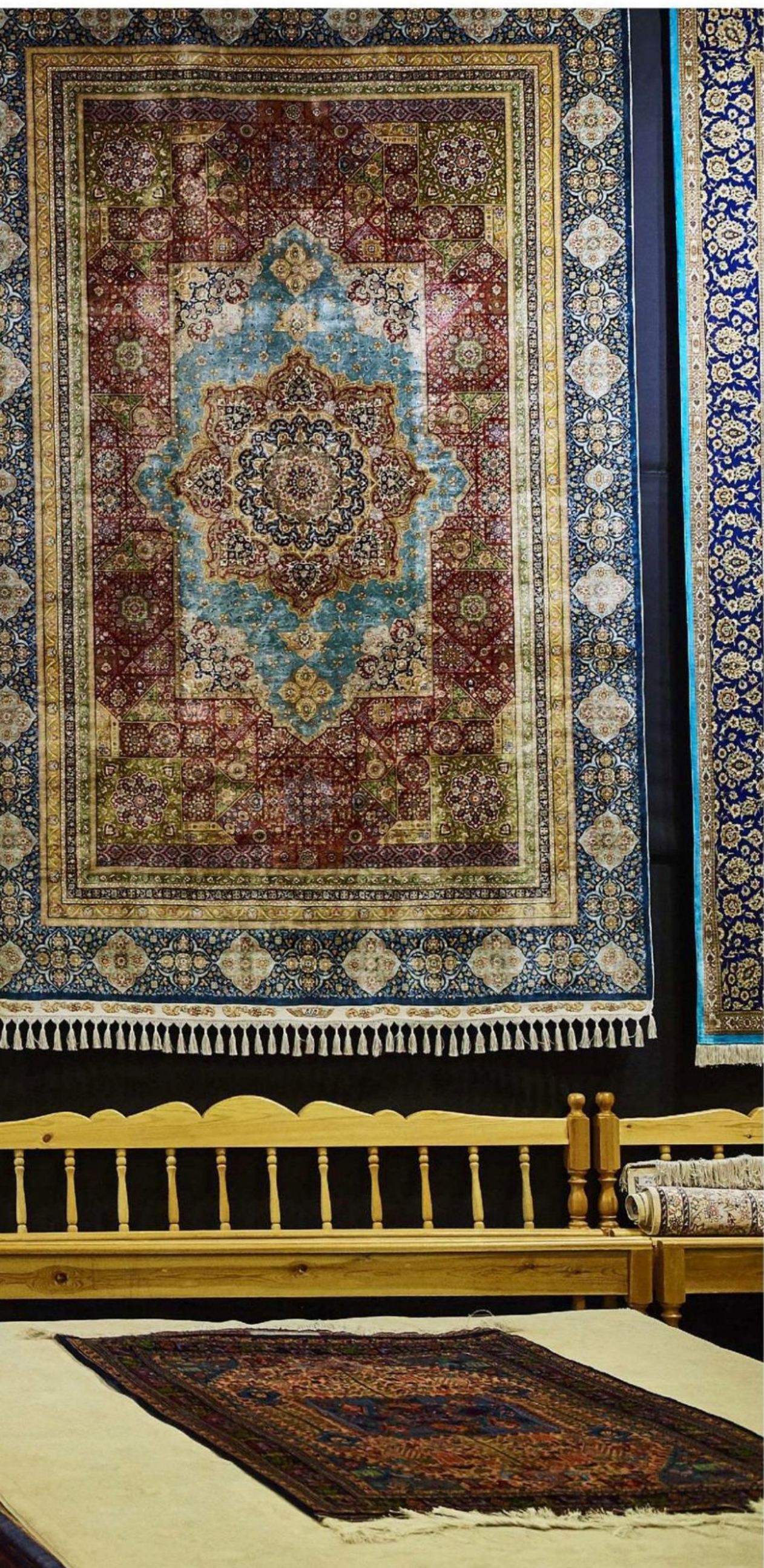


TAMERLAN, LE FÉROCE CONQUÉRANT

Boiteux, borgne et infirme du bras droit, Amir Timour (1336-1405) n'en régna pas moins sur un empire gigantesque, qui s'étendait de l'Inde jusqu'aux rives de la Méditerranée. Aujourd'hui considéré comme le père de tous les Ouzbeks, il se disait descendant de Gengis Khan, un lien qu'il devait en réalité à son mariage. Adolescent, il brillait déjà par ses talents de guerrier. C'est d'ailleurs au combat qu'il sera blessé et baptisé Timour Leng (Timour le boiteux), un surnom transcrit en Occident par Tamerlan. Ses conquêtes furent marquées par la violence : Bagdad fut saccagée par deux fois, Alep et Damas pillées. Ses héritiers, les Timourides, régnèrent encore un siècle après sa mort. La statue ci-dessus se dresse à Chakhrisabz, sa ville natale (dans le sud-est de l'Ouzbékistan).



Exposés à la vente dans un atelier de Boukhara (Ouzbékistan), ces tapis particulièrement chatoyants sont en soie.



Photos de g. à d. : Andrea Pistolesi / hemis.fr; Eric Martin / Le Figaro

MARGUILAN, TEMPLE DES ÉTOFFES PRÉCIEUSES

Boukhara brille par ses broderies et Khiva par le travail du bois, mais pour ce qui est de la soie, c'est la ville ouzbèke de Marguilan qui perpétue une tradition liée à l'histoire des routes commerciales en Asie centrale. Aujourd'hui, l'Ouzbékistan est le troisième producteur mondial de soie – loin derrière la Chine et l'Inde. La qualité de ses réalisations tient presque à une seule adresse : Yodgorlik. Cette fabrique, adossée au bazar de Marguilan, se visite. On peut y croiser les acheteurs des plus grandes maisons de couture (Gucci, Versace...), qui viennent y déguster les fameux *ikat*, des étoffes aux motifs chamarrés nées du savoir-faire de 200 employés appliquant des méthodes ancestrales. Dans un premier hangar, de fragiles écheveaux de soie attendent dans des sacs que des mains expertes fassent le tri en fonction de leur taille et de

leur qualité, avant d'atterrir dans la vapeur des marmites où le fil se libérera de la colle naturelle qui maintenait le cocon. Vient alors l'étape du dévidage, sur des bobinoirs. Puis de la teinture, réalisée exclusivement par des hommes. D'autres bâtiments abritent les métiers à tisser en bois, vieux d'un siècle. Spectacle magique. Cliquetis des ciseaux, staccato des navettes et balancement des poulies : des centaines de fils sont tendus sur des machines semblables à des harpes géantes. C'est sur ces engins qu'on produit le summum de la qualité ouzbèke, les *khan-atlas* ou «soieries royales», entièrement tissées à la main (vendues sur place autour de 27 euros le mètre). Un atelier plus moderne, mécanisé, se consacre à d'autres modèles, plus abordables, comme les *adras*, qui mêlent soie et coton (autour de 9 euros le mètre). ■



●●● zone la plus défavorisée et la plus isolée du pays le plus pauvre de l'ancien bloc de l'Est. Les Pamiris ont d'autant plus souffert que pendant la guerre civile, de 1992 à 1997, rangés du côté rebelle, ils ont subi de lourdes pertes. Au cours de la dernière décennie, ils se sont relevés de façon étonnante, notamment grâce à l'aide étrangère, dont une grande partie provient de la fondation de l'Aga Khan, leur chef spirituel [voir notre article sur les ismaéliens].

Le tourisme change tout, lui aussi, explique Bakhten Rouzadorova, 48 ans, directrice d'école mariée à un éleveur de yaks, qui nous loue une chambre dans le village isolé de Bouloumkoul. «Il y a de plus en plus de visiteurs chaque année, dit-elle en servant un énorme plat de poisson frit. Cela nous rend très heureux, pas seulement parce qu'ils dépensent de l'argent, mais aussi parce que, parfois, ils nous aident d'autres façons.» L'année précédente, par exemple, un Américain, venu une première fois en tant que touriste, est revenu pour équiper l'école d'un nouveau toit étanche. Après le déjeuner, nous explorons le reste du village, construit sur un plateau balayé par le vent et entouré de cimes coiffées de neige. Des hommes sont en train de réparer des panneaux solaires of-

ferts par une ONG allemande. C'est beau ici, leur disons-nous. «Oh oui, vraiment beau !» rétorque l'un d'entre eux sur un ton tellement sarcastique qu'il se fait comprendre aussitôt, alors que des enfants slaloment sur un vélo rouillé autour d'habitations en argile et bouse de yak.

Cet après-midi-là, nous nous rendons plus haut encore dans le Pamir oriental, nous arrêtant pour admirer les lacs chatoyants de Yashilkoul et Bouloumkoul. C'est à Mourghab, à 3 650 mètres d'altitude, que nous faisons la connaissance d'Omurbek, qui

DES ENFANTS SLALOMENT SUR UN VÉLO ROUILLÉ AUTOUR D'HABITATIONS EN ARGILE ET BOUSE DE YAK

s'est procuré les papiers nécessaires pour nous conduire au Kirghizistan. En à peine plus d'une heure, les sommets enneigés d'un blanc éclatant du col de Taldyk cèdent la place au vert de la vallée d'Alaï, au Kirghizistan. Dans les pâturages broutent vaches et chevaux, que l'on retrouve parfois errant sur la route.

Le vert devient plus intense à mesure que nous descendons dans la vallée de Ferghana, ancien corridor luxuriant reliant les civilisations grecque, chinoise, bactrienne et parthe. Puis nous arrivons enfin à Och, ville emblématique des routes de la soie. Il est trop tôt dans la saison pour visiter les extraordinaires pâturages de haute montagne, les *jailoo* [voir notre article] de Son-Koul, Kotchkor ou Karakol. Alors, le lendemain, nous nous rendons au parc national de Kirghiz-Ata, à une heure de trajet. Là, nous séjournons dans une yourte, près de la maison d'un berger et de sa famille. Nos derniers jours en Asie centrale, nous les passons à cheval, à travers des forêts denses de genévriers et dans les montagnes, apprenant à monter comme les Kirghiz. Les ronces me griffent les jambes, et je suis si fourbue après nos chevauchées qu'il m'est difficile de marcher. Il n'y a rien d'autre à manger que du *plov* ou des *manty* (ravioles farcies de mouton) de la veille. Une nuit, la neige s'abat sur la yourte, l'eau s'infiltre sur les côtés, détrempant notre lit. Nous nous réveillons en tremblant sous les couvertures, observant à travers le centre de la tente le ciel pâle. Comme tout est difficile ! Pourvu que cela ne s'arrête jamais. ■

CHARLY WILDER

© 2020, THE NEW YORK TIMES COMPANY

Repères

II^e-I^{er} SIÈCLE AV. J.-C.

La Chine des Han est menacée par des nomades venus des steppes du nord. Ses ambassadeurs, chargés de rouleaux de soie en guise de monnaie d'échange, partent chercher des alliés jusque dans la vallée de Ferghana, en Asie centrale.

I^{er} SIÈCLE AV. J.-C.

La soie chinoise arrive dans l'Empire romain par l'intermédiaire de marchands parthes et kouchans. A Rome, les Chinois sont appelés les Sères (soyeux).

16 AP. J.-C.

Le Sénat romain interdit le port de la soie, dont les riches patriciens se sont entichés. Par la suite, Pline l'Ancien et Sénèque dénoncent un luxe qui obère les finances de l'Empire.

365

Marchandises, idées et techniques se diffusent dans toute l'Asie. Le bouddhisme, notamment, se propage depuis Dunhuang, situé à la croisée de plusieurs voies commerciales dans le nord-ouest de la Chine.

IV^e-V^e SIÈCLE

Les marchands de la Sogdiane (Ouzbékistan et Tadjikistan actuels), dont la capitale est Samarkand, ont le monopole du commerce en Asie. Leur route va jusqu'à la capitale chinoise, Chang'an (actuelle X'ian).

618

L'avènement de la dynastie Tang fait de Chang'an la plus grande ville du monde. Un immense marché y rassemble des milliers de commerçants sogdiens, turcs, ouïghours, arabes, persans, indiens...

VIII^e SIÈCLE

L'islam se diffuse le long des routes d'Asie centrale. De plus en plus de négociants sont musulmans. Une guerre civile disloque l'empire des Tang, qui perd le monopole de la fabrication de la soie.



Juliette Robert / Haytham - REA

BOUKHARA

Avec son quatuor de tours couronnées d'azur, le Tchor Minor (« quatre minarets », en persan), une école coranique édifée en 1807, est l'un des monuments emblématiques de Boukhara, ville phare de l'Asie centrale depuis l'Antiquité.

XII^E-XIII^E SIÈCLE

Les Mongols pacifient la région et sécurisent le réseau routier reliant la mer Noire au Pacifique. Mais les voies maritimes, dominées par les Arabes, gagnent du terrain sur le commerce terrestre.

XIII^E SIÈCLE

Des voyageurs européens, comme le franciscain Guillaume de Rubrouck, envoyé par le roi de France (Saint Louis) à Karakorum, et Marco Polo, marchand vénitien au service de l'empereur mongol Kubilay Khan, rapportent de précieux récits.

1368

La dynastie Ming isole peu à peu la Chine de l'Occident. Le pays ferme ses portes au commerce international au XV^e siècle.

1453

La prise de Constantinople par les Ottomans bloque l'accès vers l'Occident. L'Europe commence à produire de la soie et des ateliers voient le jour en Italie.

XV^E-XVI^E SIÈCLE

La découverte de nouvelles voies maritimes permet l'acheminement de denrées exotiques comme le thé, la porcelaine... Les routes de la soie perdent de leur importance.

1877

Le baron Ferdinand von Richthofen, géographe allemand chargé par Bismarck de concevoir le tracé d'une voie ferrée entre l'Allemagne et la Chine, invente l'expression « route de la soie ».

2013

Le président chinois Xi Jinping lance le programme des « nouvelles routes de la soie » (« Belt and Road Initiative »). Son objectif : créer un réseau mondial d'infrastructures stratégiques au service de l'économie chinoise.



«L'Asie centrale redevient le pivot du monde»

LA CHINE A LANCÉ UN PROJET D'UNE
AMBITION FOLLE : REDONNER VIE
AUX ANCIENNES VOIES COMMERCIALES
ENTRE ASIE ET EUROPE. DÉCRYPTAGE.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)



ISABELLA DAMIANI
Maître de conférences en géographie politique à l'université Paris-Saclay, elle est l'auteur de *Géopolitique de l'Asie centrale - Entre Europe et Chine : le cœur de l'Eurasie* (éd. PUF, 2013).

GEO La volonté de relancer les routes de la soie a été annoncée par la Chine il y a sept ans. Où en est-on ?

Isabella Damiani Son lancement officiel a effectivement eu lieu en 2013, lors d'un discours du président chinois Xi Jinping au Kazakhstan, mais cette ambition remonte à loin. Au départ, le projet se nommait *One belt, one road* («une ceinture, une route») et sa première représentation cartographique avait été intitulée *New silk road, new dreams* («nouvelle route de la soie, nouveaux rêves»). Maintenant, on parle de *Belt and Road Initiative*. Quelle que soit l'appellation, les références aux routes de la soie restent présentes, de même que l'image de la «ceinture», qui permettrait de mieux relier la Chine au reste du monde grâce à des voies de circulation terrestres et maritimes, des infras-

tructures (autoroutes, voies ferrées, oléoducs, gazoducs...) et des points d'appui stratégiques (ports, bases militaires...).

Comment se dessinent ces nouvelles voies ?

Les tracés sont en constante évolution, au gré des partenariats stratégiques conclus par la Chine et des soubresauts géopolitiques. Une chose est sûre : la *Belt and Road Initiative* met, ou plutôt remet, l'Eurasie au centre de l'échiquier mondial, et à travers elle, Pékin réaffirme un lien ancestral avec l'Europe. Les routes terrestres redonnent à l'Asie centrale ce rôle de pivot commercial et culturel au cœur des deux continents qu'elle possédait au temps des grands échanges caravaniers. Concrètement, six corridors terrestres sont en train d'être installés. Un premier, en train, qui ●●●

●●● passe par la Mongolie et la Russie pour rejoindre la Baltique. Un autre, également ferroviaire mais central, qui traverse Kazakhstan, Russie, Biélorussie et Pologne, puis rejoint la vallée de la Ruhr, en Allemagne, au bout de 10 000 kilomètres et douze jours de trajet. De là, les marchandises chinoises peuvent continuer par voie ferrée vers Rotterdam, Prague, Lyon ou Madrid. Un autre axe, routier, concerne les territoires anciennement soviétiques que sont les *stan* («pays», en persan) d'Asie centrale : il traverse Kazakhstan, Kirghizistan, Ouzbékistan, Tadjikistan et Turkménistan, puis file à travers l'Iran et la Turquie, jusqu'à Istanbul. Enfin, trois autres voies carrossables se développent en direction de l'Asie méridionale : l'une vers le Pakistan, l'autre vers la Birmanie et le Bangladesh, et la dernière vers Singapour, en sillonnant le Sud-Est asiatique. Ces trois derniers itinéraires sont reliés aux routes maritimes, essentielles pour la Chine : le transport par bateau, bien que deux fois plus long (trente à quarante jours), est en effet le moins coûteux et concerne plus de 90 % des échanges intercontinentaux. La Chine cherche à sécuriser le passage par l'océan Indien, la mer Rouge et la Méditerranée, en s'appuyant sur un réseau de ports où elle a investi des sommes considérables, comme Gwadar au Pakistan, Sittwe en Birmanie ou Le Pirée en Grèce.

Quels sont les bénéfices pour la Chine et pour les pays concernés ? L'impulsion donnée par Xi Jinping sert d'abord des objectifs de politique interne, en termes d'unité nationale (notamment renforcer le contrôle de la région autonome du Xinjiang, où vivent des Ouïghours qui sont turcophones et musulmans) et d'affirmation de

la puissance chinoise. Il s'agit ensuite pour la Chine de sécuriser ses approvisionnements énergétiques et alimentaires tout autant que de faciliter ses exportations. Aujourd'hui, 140 Etats ont signé des accords de coopération avec Pékin dans le cadre des nouvelles routes de la soie. Cela prend des formes multiples : investissements directs dans des infrastructures, aides au développement, prêts bancaires, partenariats politiques ou économiques... A quoi s'ajoutent des échanges culturels s'inscrivant dans une logique de *soft power*. Parallèlement à la relance des routes de la soie, il y a la volonté de diffuser un modèle culturel alternatif à celui des Etats-Unis, par exemple en ouvrant des instituts Confucius (plus de 500 dans le monde) et en diffusant des cours de mandarin.

Est-ce à dire que les territoires centrasiatiques, anciennement soviétiques, sont passés sous influence chinoise ?

La Russie y conserve un rôle important, diplomatique notamment. Cependant, les investissements chinois sont omniprésents, y compris dans le financement de la construction de bâtiments officiels, comme le nouveau Parlement tadjik. Dès la dissolution de l'URSS, en 1991, la Chine s'est rapprochée de ces voisins fraîchement indépendants pour la mise en place de pipelines et de voies d'acheminement de matières premières, afin de s'assurer les ressources énergétiques du Kazakhstan, du Turkménistan ou de l'Ouzbékistan. Quant à la réutilisation par Pékin de l'image historique des «routes de la soie», elle est loin d'être anodine car elle touche une corde sensible dans les pays concernés. L'invocation de ce passé prestigieux met en valeur leurs villes, telles Samar-

kand ou Boukhara, et les anciens trajets, dont les premiers remontent au moins à l'époque romaine. Toutefois, depuis quelque temps, on observe une forme de sinophobie croissante. Du Kazakhstan au Tadjikistan, les nations ne s'y retrouvent pas toujours économiquement : par exemple, la Chine y amène souvent sa propre main-d'œuvre pour ses projets d'infrastructures. La crise de la Covid-19 aussi a un impact, notamment en termes de financement. Certains pays, tel le Pakistan, ont déjà annoncé être incapables de rembourser les prêts souscrits dans le cadre des nouvelles routes de la soie.

Entre les différents pays d'Asie centrale, certaines frontières restent à clarifier. Dans la vallée de Ferghana notamment, entre Ouzbékistan, Kirghizistan et Tadjikistan. Ce flou menace-t-il le projet chinois ?

Le partage de cette vallée entre les trois républiques, advenu dans les années 1920, correspondait à des délimitations administratives internes à l'URSS. Avec l'indépendance, ces frontières sont devenues internationales. De nombreuses zones et leurs ressources sont encore disputées. Cette situation, à une centaine de kilomètres de la Chine, ne facilite pas le développement des nouvelles routes de la soie. Chavkat Mirziyoyev, président de l'Ouzbékistan depuis 2016, a fait de la résolution de cette querelle frontalière une priorité. Et un projet de corridor ferroviaire Chine-Kirghizistan-Ouzbékistan, envisagé il y a une vingtaine d'années puis tombé dans l'oubli, est en train de renaître sous impulsion ouzbèke. La vallée de Ferghana, c'est la clé de voûte de l'Asie centrale. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR SÉBASTIEN DESURMONT

OUZBÉKISTAN



Population : 33 millions d'habitants.

PIB par habitant : 1 725 dollars.

Composition ethnique et religieuse :

90 % d'Ouzbeks, musulmans.

Nombreuses minorités : Tadjiks, Tatars, Kazakhs, Russes. A l'ouest, un peuple turc autonomiste, les Karakalpaks (« Bonnets noirs »).

Régime politique : présidentiel autoritaire. Après 25 ans de dictature, début de détente politique et économique initiée par Chavkat Mirziyoyev, élu en 2016.

Atouts économiques : coton (5^e producteur mondial) ; richesses énergétiques et minières (gaz, uranium, cuivre...) ; tourisme (en plein essor) ; primeurs et céréales de la vallée de Ferghana.

Enjeux environnementaux : gestion de l'eau (prélèvements massifs pour l'irrigation, assèchement de la mer d'Aral) ; usage intensif de pesticides et d'engrais.

Liens avec la Russie : réchauffement des relations après une brouille liée à la coopération militaire avec les Etats-Unis en Afghanistan. Investissements massifs de compagnies russes dans les télécoms, l'agroalimentaire et l'énergie (centrale nucléaire).

Poi-Kalon, Boukhara



Andrea Pistolesi / hemis.fr

TADJIKISTAN



Population : 9,3 millions d'habitants.

PIB par habitant : 871 dollars.

Composition ethnique et religieuse : A 85 % des Tadjiks, musulmans en majorité sunnites, sauf dans l'Est, berceau des ismaéliens, chiites. Minorités ouzbèkes et kirghizes.

Régime politique : Verrouillage de la démocratie et corruption généralisée, sous la férule d'Emomalii Rahmon, « réélu » sans discontinuer depuis 1994.

Atouts économiques : coton, source principale de revenus ; eau (40 % des ressources hydriques d'Asie centrale), et donc potentiel hydroélectrique ; pays le plus pauvre de la région.

Enjeux environnementaux : fonte rapide des glaciers, notamment dans le Pamir ; multiplication des barrages sur le fleuve Syr-Daria.

Liens avec la Russie : plusieurs lois de « dérusification » (par exemple : obligation de donner un nom tadjik aux nouveau-nés).

Mais importante diaspora tadjike en Russie (plus d'un million de personnes). Et la Russie reste le principal fournisseur en matière de télécommunications, alimentation...

Stella Khujand, Khodjent



Alexela / hemis.fr

KIRGHIZISTAN



Population : 6,3 millions d'habitants.

PIB par habitant : 1 309 dollars.

Composition ethnique et religieuse : 70 % de Kirghiz, très attachés aux traditions nomades et pratiquant un islam modéré. Survivance de rites chamaniques et animistes. Importante communauté ouzbèke au sud (14 % de la population).

Régime politique : Deux révolutions sanglantes en 2005 et 2010.

Depuis 2017, officiellement démocratie parlementaire mais régime présidentiel fort.

Atouts économiques : le bétail, principale source de revenus pour la population ; uranium et or (mine de Koumtor : 10 % du PIB).

Enjeux environnementaux : recul des glaciers dans les Tian Shan et chute des réserves en eau douce ; émanations radioactives provenant des mines d'uranium et pollution due aux extractions d'or ; surpâturage et déboisement.

Liens avec la Russie : union douanière eurasiatique et coopération économique avec le trio Russie-Kazakhstan-Biélorussie. Base militaire russe toujours en fonction (plusieurs sites).

Tour Burana, vallée de Tchouï



Tuul et Bruno Morandi



Dans le fief des ismaéliens

LEUR TERRE : LES CONFINS DU PAMIR.
LEUR CHEF SPIRITUEL : LE RICHISSIME AGA KHAN.
RENCONTRE AVEC LES ADEPTES
DE CE COURANT MINORITAIRE DE L'ISLAM.

PAR CONSTANCE DE BONNAVENTURE (TEXTE)

K

horog trône au pied d'un mont en forme de cône parfait. Cette cité de 30 000 habitants, isolée à douze heures de route de Douchanbé, la capitale tadjike, s'étale à la confluence des rivières Gunt et Pandj, dans l'imposant massif du Pamir et de ses pics à plus de 7 000 mètres d'altitude. A quelques kilomètres, la frontière

afghane. Un gouffre entre deux mondes opposés. Une atmosphère paisible émane de Khorog, de ses grandes allées bordées de peupliers, de ses petites maisons de béton coloré. Sur les marchés, les femmes, souvent sans voile, décident de tout, et des couples se promènent main dans la main.

Le bout du monde se trouverait-il ici ? Aucune compagnie aérienne ne dessert le petit aéroport de la capitale de la province autonome du Haut-Badakhchan (qui représente la moitié du Tadjikistan, mais seulement 4 % de la population, soit 360 000 personnes). Une ville surnommée capitale de «l'Aga-Khanistan», d'après le nom du chef spirituel des ismaéliens, l'Aga Khan. Ce courant minoritaire de l'islam s'est développé au VIII^e siècle. «C'est une variante du chiisme

qui exige d'accéder à la religion par la raison, par des schémas de pensées construits, explique David Gaüzere, directeur du Centre d'observation des sociétés d'Asie centrale. L'ismaélisme, opposé à tout obscurantisme, prône ainsi l'égalité hommes femmes». Aujourd'hui, les ismaéliens sont quinze millions de fidèles dans le monde, au Moyen-Orient, en Afrique de l'Est, Europe, Amérique du Nord et Asie. Mais c'est ici, dans la zone reculée du Haut-Badakhchan, où ils sont majoritaires, que le célèbre prince Karim Al-Hussaini IV, alias l'Aga Khan, 83 ans, réalise le plus de projets et d'investissements.

Ces croyants dont les rituels puisent dans le zoroastrisme, le bouddhisme et le christianisme, autant que dans le Coran, n'ont pas toujours été bien vus des ●●●



Tuul et Bruno Morandi (x2)

●●● autres musulmans. Et ont parfois subi des persécutions. Par sécurité, ils utilisaient la *taqiya*, une stratégie de dissimulation de leur confession. Aujourd'hui encore, rien ne les distingue de leurs concitoyens. Pendant la période soviétique, alors que manifester sa foi était risqué, ils perpétuèrent leurs traditions grâce à la musique, au chant et à la poésie. Désormais, même si les ismaéliens tadjiks ne sont plus ostracisés par le pouvoir, leur pratique est empreinte de la même discrétion. Ils prient – trois fois par jour, contre cinq pour les autres musulmans – aussi bien dans des mosquées que dans des *jamatkhana* («maisons de prière»), parfois un simple local.

L'autorité divine et spirituelle incarnée par Karim Aga Khan IV est responsable de l'évolution de la pratique et de l'interprétation des textes religieux. Né à Genève en 1936, diplômé de Harvard, ce

richissime homme d'affaires vit en grande partie en Europe, entre Chantilly et Lisbonne, et prône un islam moderne et modéré. Il injecte 925 millions de dollars par an dans le développement des pays de la diaspora ismaélienne. L'Aga Khan Development Network (AKDN) emploie ainsi 80 000 personnes dans le monde, dont 3 500 au Tadjikistan.

Le portrait de l'Aga Khan est accroché dans toutes les yourtes et maisons du Pamir. Et quand ils parlent de lui, les habitants l'appellent «Son Altesse». Il faut dire que cette région du Tadjikistan connaît un essor économique plus rapide que le reste du pays, qui est le plus pauvre d'Asie centrale (avec un PIB par habitant de 871 dollars en 2019). L'AKDN s'est implanté ici en 1992, après la dislocation de l'URSS. A l'époque, la guerre civile faisait rage entre le pouvoir procommuniste et les

Sans les cornes d'argali (un ovin d'Asie centrale) trônant à l'entrée, rien ne signifierait ce sanctuaire ismaélien. Ce lieu de culte se situe près du village de montagne de Langar, bien connu des alpinistes.

forces islamistes. Depuis 1997 et le retour de la paix, l'Aga Khan gère de nombreux projets dans les secteurs de l'énergie, des télécommunications et du tourisme. Objectif : le progrès social. «Le but de Son Altesse n'est pas simplement de faire des profits, mais d'apporter les services rendus par le secteur privé dans les coins les plus reculés : l'argent n'est jamais perdu s'il est investi dans les montagnes», insiste Daler Jumaev, qui dirige Pamir Energy depuis cinq ans. Cette société, fondée en 2002 en partenariat avec le gouvernement, produit et distribue de l'électricité à cinq millions de personnes en Asie centrale. Permettant à 96 % du Haut-Badakhchan de disposer du courant.

Une grande partie des bénéfices de l'AKDN est utilisée pour améliorer le quotidien des habitants. A Douchanbé et à Khorog, des «centres ismaéliens» facilitent



Nul signe distinctif pour les ismaéliens, qui portent les costumes locaux, ici, des chapeaux de feutre et des tuniques aux couleurs nationales.

LES «JAMATKHANA», LES MAISONS DE PRIÈRE, PARFOIS UN SIMPLE LOCAL, SONT UN MODÈLE DE SOBRIÉTÉ

la vie de leurs membres (aides à la recherche d'emploi, soutien scolaire et garderies...) mais aussi des autres citoyens. Pour Muzaffar Jorubov, président du conseil national ismaélien (une institution présente dans chaque pays de la diaspora) au Tadjikistan, sa communauté est bien intégrée à la société parce que l'Aga Khan n'aide pas uniquement ses «sujets». «Pendant la guerre civile, le gouvernement tadjik a demandé à Son Altesse de fournir de la nourriture au Haut-Badakhchan, raconte-t-il. L'AKDN a distribué des vivres à tout le monde. Ainsi, la famine qui a touché le reste du pays a peu impacté les Pamiris.»

Depuis 2017, les jeunes de la région ont accès aux études supérieures grâce à la création par l'Aga Khan de l'université d'Asie-Centrale. «Nous sommes prêts à dépenser notre dernier sou pour éduquer nos enfants», martèle

Muzaffar Jorubov. L'accès au savoir est essentiel pour les ismaéliens, pour qui foi et intellect sont les deux facettes de la compréhension de tout. Les équipements du campus de Khorog, qui accueille 140 élèves, rivalisent avec ceux des universités occidentales. Bibliothèques, labos, restaurant, résidence étudiante, courts de tennis, salles informatiques... rien ne manque. Particularité : l'enseignement, laïque et mixte, est dispensé en anglais. Tojiniso Olimnazarova, professeur d'anglais de 42 ans, voit sa ville se transformer petit à petit. A 18 heures, tous les rideaux sont baissés, et pourtant : «L'arrivée d'étudiants originaires d'Asie centrale [Kazakhstan, Pakistan...] a transformé la population, qui s'ouvre de plus en plus», explique-t-elle. «Une fois adultes, la plupart des gens de mon village, Rushan [à soixante-quinze kilomètres de Khorog], s'exilent

pour étudier ou travailler, souvent en Russie», nuance Khirzdod Nazarov, un ismaélien de 22 ans. Depuis trois décennies en effet, une émigration massive touche le Tadjikistan, au point que les transferts d'argent en provenance de la diaspora représentaient, en 2019, plus du quart du PIB. Khirzdod, lui, fera son master en France. Revendra-t-il au pays après ? «Difficile de répondre, avoue-t-il. Que faire dans mon village à part enseigner ou tenir un petit commerce ?» Dans ce contexte, le campus de Khorog offre une lueur d'espoir. «L'université donne du travail à beaucoup, insiste Tojiniso Olimnazarova, la prof d'anglais. J'espère que nos étudiants formeront l'élite de demain et ne s'exileront pas.» Et que la nouvelle génération assurera l'avenir du fief de la communauté, havre discret au milieu du Pamir. ■

CONSTANCE DE BONNAVENTURE





OUZBÉKISTAN

La collection interdite de Noukous

DANS L'EXTRÊME OUEST
DU PAYS, UN MUSÉE HORS DU
COMMUN ABRITE DES MILLIERS
D'ŒUVRES SAUVÉES
DE LA CENSURE SOVIÉTIQUE.
VISITE GUIDÉE DU
«LOUVRE DES STEPPES».

PAR SÉBASTIEN DESURMONT



1. Né dans l'ouest de la Russie, Aleksandr Nikolayev (1897-1957) était fasciné par la culture orientale, qui lui a inspiré des tableaux comme celui-ci, dans le style des miniatures. Arrêté en 1938, il passa quatre années en détention. **Un professeur, première moitié du XX^e siècle, huile sur toile, 52 x 44 cm.**

2. Les couleurs éclatantes et l'architecture singulière de l'Asie centrale ont exalté la créativité de Victor Ufimtsev (1899-1964), originaire de l'Oural. Son goût pour le futurisme et les collages s'exprime particulièrement ici. **L'heure du thé, années 1920, huile, tissus et végétaux sur contreplaqué, 62 x 62 cm.**

3. Avec ces silhouettes évanescentes et des teintes douces, Elena Korovay (1901-1974) évoque une scène de rue en Ouzbékistan. Cette artiste a aussi été enseignante, auteur de livres pour enfants... **Femmes (roses) de Boukhara, 1931-1932, huile sur toile, 84 x 70 cm.**

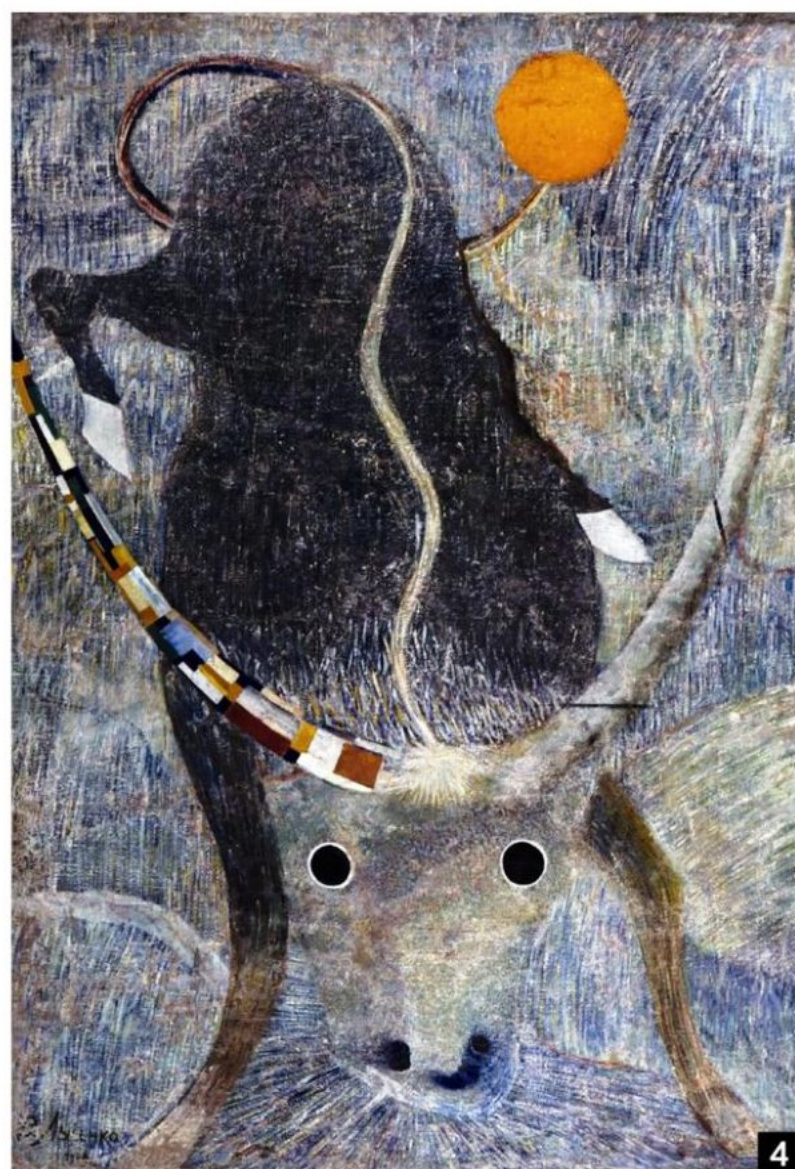
4. Cette toile a été considérée comme «antisoviétique» à cause des yeux de l'animal, «comme des canons de fusil». Elle est signée Vasiliy Lysenko (1899-vers 1974), un Biélorusse qui fut condamné en 1935 à six ans de travaux forcés. **Le Taureau, 1929, huile sur toile, 141 x 109 cm.**



2



3



4

L

'endroit pourrait avoir été inventé par Hergé pour un album de Tintin. Sauf que le Karakalpakstan est un territoire réel. Située au milieu des steppes de l'ouest de l'Ouzbékistan, cette république autonome a pour capitale Noukous, 260 000 habitants, une cité créée de toutes pièces en 1932 par les Soviétiques. L'histoire s'arrêterait là si cette ville n'abritait pas la collection d'art la plus incroyable d'Asie centrale.

C'est pour elle que les visiteurs font le voyage. Dix heures de route depuis Tachkent, au bout desquelles s'ouvrent les portes d'un musée qui renferme d'extraordinaires œuvres de l'avant-garde russe, hier honnie par l'idéologie soviétique, ainsi que des artefacts de la culture locale, elle aussi ébranlée par le rouleau compresseur de Moscou. Un trésor né de l'opiniâtreté d'un homme, l'Ukrainien Igor Savitsky (1915-1984), peintre, archéologue et ethnologue. Collectionneur aussi compulsif que subversif, cet aventurier au regard décidé, sanglé dans sa vareuse de cuir, tel qu'on le découvre sur la photo géante qui trône à l'entrée du bâtiment, débarqua ici au début des ●●●

UN AVENTURIER PASSIONNÉ D'ART A ACHETÉ SOUS LE MANTEAU CES TOILES PROHIBÉES

●●● années 1950. Il se prit de passion pour la contrée et son peuple, les Karakalpaks, des semi-nomades turcophones malmenés par l'instauration des kolkhozes. Alors, il recueillit leurs objets quotidiens, tapis, toiles de yourtes, amulettes... Autant de pièces à admirer dans les salles de Noukous, au côté de l'autre marotte de Savitsky : les œuvres qui ne répondaient pas aux critères du «réalisme socialiste». Soit 15 000 toiles (sur 90 000 pièces).

Aux cimes, les mouvements picturaux du début du XX^e siècle, néoprimitivisme, cubisme, constructivisme... Un festival de couleurs et de formes. Mais pas de noms connus. Et pour cause ! La plupart des artistes exposés (Vassiliy Lysenko, Ivan Koudriachov...) n'ont pas, comme Kandinsky ou Chagall, fui l'URSS, et ils l'ont payé cher, interdits d'exercer leur art, déportés au goulag ou exécutés. Conscient que Noukous était un trou perdu providentiel pour entreposer sa collection interdite, Savitsky, qui avait obtenu en 1966 l'autorisation d'ouvrir un petit musée pour y présenter des objets archéologiques, y transféra les peintures qu'il achetait sous le manteau en Union soviétique. Avec la perestroïka, puis l'indépendance de l'Ouzbékistan en 1991 et le régime autoritaire qui s'ensuivit jusqu'en 2016, cette collection fut menacée de dilapidation. Mais aujourd'hui, le pays est fier de son «Louvre des steppes».

■ SÉBASTIEN DESURMONT





5. L'expressivité des poses, comme ici autour d'un tandoor (four), est typique de l'œuvre de Mikhail Kurzin (1888-1957), par deux fois emprisonné et exilé. Son «crime» : «déformer la réalité soviétique». **Les Boulangers, début xx^e siècle, pochoir, gouache et aquarelle sur papier, 28 x 21 cm.**

6. Orthodoxe de confession, Vladimir Komarovskiy (1889-1937) était un peintre d'icônes réputé dans le milieu artistique, même s'il a aussi réalisé des portraits, comme ici, le sien. Il fut exécuté le 5 novembre 1937. **Portrait d'un homme, années 1920, huile sur contreplaqué, 89 x 71 cm.**

7. Considéré comme un «artiste bourgeois» et critiqué par Khrouchtchev en personne, Robert Falk (1886-1958) fut l'un des chefs de file de l'avant-garde russe. Il a fini ses jours dans le plus grand isolement. **Deux jeunes filles, première moitié du xx^e siècle, huile sur toile, 89 x 107 cm.**

8. Adeptes de l'expressionnisme, Nadezhda Kashina (1896-1977), née à Perm (ouest de la Russie), trouva en Ouzbékistan des sujets hauts en couleurs, comme ici, cette foule bigarrée sur une place de Samarkand. Le musée conserve 540 de ses œuvres. **Shir-Dor, 1928, huile sur toile, 87 x 87 cm.**



Le bonheur est dans le *jailoo*

DANS CES PÂTURAGES D'ÉTÉ
OÙ CAMPENT, EN FAMILLE, LES ÉLEVEURS
KIRGHIZ, LES TRADITIONS
NOMADES SONT BIEN VIVANTES.

PAR NICOLAS LEGENDRE (TEXTE)

P

ar hasard, lors d'un voyage à travers le Caucase, l'Asie centrale et la Russie, j'ai découvert le *jailoo* – le pâturage d'été – de Besh-Tash. Gorgé de truites, le Besh-Tash est un torrent né dans les hauteurs de l'Alataou de Talas, massif du nord-ouest du Kirghizistan. Il alimente deux lacs turquoise nichés à 3 000 mètres, puis gronde dans

une large vallée entourée de pics enneigés. Autour de son lit paissent moutons, vaches et chevaux par milliers. De loin en loin : une yourte. Partout : l'herbe rase, comme tondue par ces armées d'animaux. Au Kirghizistan, les innombrables *jailoo* témoignent de la persistance du pastoralisme nomade, pratiqué depuis des siècles par ce peuple originaire du sud de la Sibérie. Indépendant depuis 1991, le pays perpétue un mode de vie qui a résisté à la mainmise soviétique.

Quatre mois durant, je me suis laissé guider par les rencontres. C'est ainsi que, venant du Kazakhstan tout proche, je suis arrivé à Talas, ville moyenne du nord-ouest kirghiz. Dans une gargote, un jeune homme m'a parlé de Besh-Tash. Le lendemain, j'ai trouvé un chauffeur disposé à m'y

emmener. Le torrent, les yourtes, les montagnes, les cohortes de ruminants et les cavaliers dépassant notre voiture composaient une fresque aux airs d'éden pastoral. Quatre-vingt-dix pour cent du territoire de cette République enclavée au cœur de l'Asie centrale se trouvent à plus de 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La moitié des six millions d'habitants travaille dans le secteur agricole. Beaucoup d'éleveurs pratiquent le semi-nomadisme, vivant avec leurs familles dans un habitat «en dur» durant l'hiver et transhumant en été. «A l'époque soviétique, le pastoralisme était très encadré, explique Guéorgui Mory, docteur en anthropologie sociale à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (Paris). La sédentarisation fut accomplie à partir des années 1950 : les ●●●

QUICONQUE
PASSE DEVANT
LA YOURTE
EST INVITÉ
À ENTRER.
L'HOSPITALITÉ,
ICI, N'EST PAS
UN VAIN MOT



Tuul et Bruno Morandi

Offrir le thé ou le *koumis*, le lait de jument fermenté, boissons préférées des nomades, est une façon de souhaiter la bienvenue aux visiteurs.

●●● exploitations se sont agrandies, on a construit des infrastructures (étables, maisons électrifiées, et aussi écoles, maisons de la culture...)» Mais les Soviétiques ont tenté d'éradiquer les traditions, interdisant ce qui faisait référence aux ancêtres, aux récits généalogiques chers aux Kirghiz. En trois générations, les savoirs des anciens ont presque été perdus. «Après l'indépendance, il n'y a pas de retour au nomadisme proprement dit, mais une volonté de préserver des coutumes reflétant la vie nomade d'avant l'URSS, poursuit le chercheur. Le *kokboru* (sorte de polo) par exemple, les traditions culinaires tel que le *beshbarmak* (un plat de viande) ou encore les joutes verbales entre *akyns* (les bardes locaux).»

Mon chauffeur avait un ami à Besh-Tash. Nous nous sommes arrêtés près de sa yourte. Razak, la quarantaine, avait le visage

émacé, brûlé par le soleil du Tian Shan, les «montagnes célestes» qui dominent le nord du pays. Il s'installait au même endroit chaque été, à 3 000 mètres d'altitude, avec son épouse, Loumira, leurs deux enfants, leurs chiens, une dizaine de chevaux et quelques vaches. Ils ont accepté que je plante ma tente près de leur campement et m'ont fourni thé, beurre et pain moyennant une petite somme. J'ai partagé leur quotidien, tâchant de me fondre dans le décor, jouant avec les enfants, déambulant dans l'alpage, cherchant l'ombre en journée, grelottant, la nuit, dans mon sac de couchage, quand la température tombait sous les 5 °C.

Je n'ai jamais surpris Razak et Loumira oisifs. L'un et l'autre travaillaient dur de l'aube au crépuscule : traite des animaux, corvée de bois, fabrication du beurre, pêche, préparation des repas,

nettoyage de la yourte... Leur vie était un tunnel de labeur, comme celle des semi-nomades alentour. Et comme celle, d'ailleurs, de la plupart des paysans sédentaires d'Occident, mais avec, dans les *jailoo*, la mécanisation en moins, et ceci en plus : la fabrication du *koumis*. Une grande affaire ici. Cette boisson au goût acide n'a qu'un seul ingrédient : le lait de jument, longuement remué dans une baratte jusqu'à ce qu'il fermente et devienne légèrement alcoolisé (0,1 à 3 degrés). Au Kirghizistan comme dans la plupart des pays d'Asie centrale (où il porte d'autres noms), le *koumis* joue un rôle central. Les Kirghiz louent ses vertus, supposées ou avérées.

L'hospitalité, chez les éleveurs kirghiz, n'est pas un vain mot. Quiconque se présente au seuil de la yourte est invité à s'asseoir. On offre au convive du thé, parfois du *koumis*, des gâteaux ou des bonbons. Ayant tendance à me confondre en remerciements, j'ai vite constaté que ces manières surprenaient mes hôtes. Dans l'estive, l'hospitalité est si évidente qu'on n'y prête guère attention. Installés dans des lieux reculés et vivant dans des conditions parfois hostiles, les nomades ont toujours eu besoin les uns des autres. En cas de pépin, un problème de santé par exemple, il faut trouver un voisin pour s'occuper du bétail. Les visiteurs de passage colportent en outre des nouvelles fraîches et apportent des vivres ou de nouveaux objets.

Et ce mode de vie perdure, même si, contrairement à ce qu'une vision romantique pourrait laisser croire, les éleveurs kirghiz n'évoluent ni «hors du temps» (la plupart ont un téléphone portable ou une voiture), ni «hors du monde» (l'école est obligatoire jusqu'à 16 ans, un héritage soviétique, et le taux d'alphabétisation est de 98 %). Ils produisent une partie des denrées qu'ils consomment, mais ont besoin d'argent pour payer les



Nicolas Legendre

études des enfants, acheter du miel, des fruits ou de l'essence. Il leur faut donc vendre des bêtes et le fameux lait de jument fermenté... Chez Razak et Loumira, le koumis était collecté par Malik, un quadragénaire vivant à Talas. «En ce moment, j'achète le litre 30 soms (environ 30 centimes d'euros), m'a-t-il confié. Et je le revends 70 soms en ville.» Malik montait à l'estive tous les quatre jours avec son pick-up chargé de grands bidons en plastique qu'il rapportait pleins à Talas.

Razak et Loumira n'avaient qu'un troupeau modeste, une yourte de petite taille sans électricité, peu d'objets manufacturés et pas de véhicule. Dans ce pays, un des plus pauvres du monde avec un PIB de 1 100 euros par habitant, la plupart des pasteurs semi-nomades vivent d'un élevage et d'une agriculture de subsistance, ce qui les rend vulnérables

Chaque été, Loumira et Razak (à dr.) installent leur campement dans le *jailoo* de Besh-Tash, à 3 000 m d'altitude, dans le nord-ouest du Kirghizistan. Leur fils Aïpirna (à g.) monte à cheval depuis tout petit.

face aux bouleversements de leur environnement. «Le bétail reste l'une des principales richesses du pays, souligne l'anthropologue Guéorgui Mory. Or la fonte des glaciers liée au réchauffement climatique risque à long terme de priver les bergers de ressources en eau et de détériorer les pâturages. Une partie des populations se mobilise aussi contre l'exploitation minière, comme la mine d'or de Koumtor, qui représente des revenus importants mais pollue énormément.»

Le XX^e siècle n'a pas non plus épargné les nomades kirghiz. «À l'indépendance en 1991, le pays a connu une grave crise économique, avec une chute drastique de la taille des troupeaux, poursuit le chercheur. Les fermes collectives ont été pillées, beaucoup d'infrastructures ont été démantelées et revendues pour faire face à la misère. Depuis, des centaines

de milliers de Kirghiz ont émigré pour trouver un emploi en Russie, en Turquie ou en Corée du Sud. Aujourd'hui, plus d'un quart de la richesse du Kirghizistan dépend de ces travailleurs expatriés, souvent des hommes jeunes, qui envoient de l'argent à leurs familles» A Besh-Tash, pour fêter la rupture du jeûne du ramadan (90 % des Kirghiz sont musulmans sunnites), les voisins de Razak et Loumira m'ont convié dans leur yourte, plus vaste et pimpante que celle de mes hôtes. Des panneaux solaires fournissaient l'électricité. Il y avait, posé sur un antique meuble en bois, un poste de télévision. Nous avons mangé promptement sans nous éterniser en palabres. C'était un jour de fête, mais c'était avant tout un jour comme les autres : la nuit allait tomber, il était temps de rentrer les bêtes dans leur enclos. ■

NICOLAS LEGENDRE



ESWATINI

LA DERNIÈRE MONARCHIE ABSOLUE D'AFRIQUE

C'est un royaume de poche, enclavé à l'extrême sud du continent noir. Indépendant depuis cinquante-deux ans, l'ex-Swaziland, doté d'un Parlement de façade, vit encore selon des règles féodales. Le monarque et ses proches détiennent tous les pouvoirs. Et la quasi-totalité des richesses.

PAR GWENAËLLE LENOIR (TEXTE) ET JAMES OATWAY (PHOTOS)

Entouré de sa cour, Mswati III (au second plan, en tête de cortège), au pouvoir depuis 1986, se rend à une cérémonie rituelle appelée «danse des roseaux», dans la capitale royale, Lobamba.





isage rond et sourire tendre de la jeune fille à peine sortie de l'enfance, Nomvuyo s'apprête à vivre une journée

qui marquera sa vie. Demain, la fillette [elle préfère taire son nom de famille] va enfin rejoindre le groupe des adolescentes de son clan. Au rythme des chants et des percussions, comme des centaines d'autres demoiselles, bracelets de cheville tintinnabulants, faux sabre brandi, colliers s'entrechoquant, elle frappera alors du pied la pelouse du grand stade de Lobamba, la capitale royale de l'Eswatini, ex-Swaziland (le pays compte aussi une capitale administrative, Mbabane, et une capitale économique, Manzini). Les danseuses, jeunes vierges à la poitrine nue et au bas-ventre à peine couvert, défileront devant le roi, sa famille, une foule de dignitaires et quelques touristes attirés par les traditions... ou par ces corps à peine pubères. Avant la procession, Nomvuyo et les autres ont afflué de tout le royaume pour, quatre jours durant, couper des roseaux en bord de rivière et dans les marais, puis les lier en fagots. Leur récolte servira à réparer les pare-soleil et brise-vent des palais de Ntfombi, alias la «Grande Eléphante» : la reine mère, 70 ans cette année.

L'Umhlanga, la «danse des roseaux», héritage d'un ancien rite de chasteté, se tient chaque année pendant une semaine à la fin de la saison sèche, fin août-début septembre. Cette fête, qui ne date que des années 1940 dans sa forme actuelle, sert souvent de vitrine à l'Eswatini, confetti à l'échelle de l'Afrique (17 300 km², soit la moitié de la Belgique), enclavé entre deux mastodontes, l'Afrique du Sud et le Mozambique, et peuplé de 1,1 million d'habitants. Une micronation, mais qui offre une superbe palette de paysages, immenses champs de canne à sucre, montagnes granitiques, forêts subtropicales ou encore savanes chaudes, où vivent rhinocéros noirs, éléphants, lions, hippopotames, zèbres... Il n'y a eu ici ni apartheid, ni guerre civile ni conflits ethniques. L'envers de ce décor idyllique ? Une immense pauvreté. Des ressources et des terres entre les mains d'une poignée de privilégiés, membres de la famille royale ou descendants de colons. Un parlement fantoche et une opposition muselée. Car ce pays est la dernière monarchie absolue du continent africain. C'est le roi, Mswati III, 52 ans, sur le trône depuis trente-

quatre ans, qui a d'ailleurs décrété du jour au lendemain en 2018, lors du cinquantième anniversaire de l'indépendance, que le pays ne s'appellerait plus Swaziland, mais, comme avant la colonisation, Eswatini, le «pays des Swatis» (nom dérivé de celui de sa propre dynastie).

La monarchie swatie fait grand cas des traditions, même les plus discutables. «Chaque groupe d'âge a un rôle bien défini dans la société, et une cérémonie qui lui est attachée, explique Stanley Dlamini, directeur du Conseil national des arts et de la culture. Par exemple, en février, il y a Marula : les femmes mariées apportent des fruits du marula [arbre typique de l'Afrique subsaharienne] au palais royal. Ces cérémonies participent au dynamisme du sentiment national.» Bakhile Ngamet, 14 ans, a, pour sa part, été encouragée par sa famille à participer pour la quatrième fois à la fameuse danse des roseaux censée célébrer la pureté des jeunes filles. «Ma mère est fière de ma virginité, assure-t-elle. Et j'aime bien l'ambiance ici.» En cette veille du premier jour de l'Umhlanga, l'atmosphère est en effet joyeuse. Il fait déjà nuit, mais les adolescentes, surexcitées, ont du mal à trouver le sommeil dans leur campement fait de baraques et de tentes dressées pour l'occasion dans le township de Lobamba, à deux pas du palais royal, immense cité dans la cité, cloisonnée par des grilles à la Buckingham Palace. Dans des dizaines d'échoppes, on fait griller du poulet et



des abats. La fumée se mêle à la poussière soulevée par des centaines de pieds. Les filles se baladent en bandes, se prennent en selfie. Certaines hésitent devant des studios de photo portatifs, une tenture tendue entre deux piquets et dotée d'un décor plus ou moins kitsch. Quelques-unes sacrifient une poignée d'emalangen (pluriel de lilangen, la monnaie nationale) pour immortaliser le moment.

Les voix critiques du régime rappellent les aspects les plus dérangeants de cette fête : «Les filles viennent ici en espérant être repérées par le roi, qui est polygame», explique Bong. Comme

tous ceux qui osent critiquer le monarque, la jeune femme d'affaires de 30 ans préfère ne pas donner son nom complet. «C'est souvent lors de la cérémonie que Mswati III déniché ses femmes, poursuit-elle. Et les participantes à l'Umhlanga se disent que si ce n'est pas lui qu'elles séduisent, ce sera peut-être un homme riche. N'importe qui fera l'affaire s'il les sort de la misère.»

La danse des roseaux permet également, disent les opposants au trône, de faire venir des touristes (un secteur en plein essor), et surtout d'attirer les foules, donnant l'illusion d'une grande popularité du souverain. «Les autorités prétendent que 100 000 à 150 000 jeunes filles participent à l'Umhlanga, mais en réalité, même remplis, tous les bus du pays ne pourraient pas en transporter plus de 15 000 !», signale Lucky Lukhelé, en exil à Johannesburg depuis 1998 et porte-parole du Mouvement de solidarité avec le Swaziland. Bongile, la jeune femme dont les parents, fervents républicains, ont toujours refusé qu'elle participe à la cérémonie, renchérit : «Chaque chef traditionnel doit envoyer un certain nombre de filles. Si une famille refuse, elle doit payer une amende. Alors que chaque participante à l'Umhlanga repart avec un morceau de viande et un kit de fournitures scolaires. Un petit trésor, dans un pays pauvre comme le nôtre.» Dans l'ex-Swaziland en effet, selon la Banque mondiale, environ 40 % des habitants vivent sous le seuil de pauvreté internationale de 1,9 dollar par jour (ils sont 15,5 % en Namibie, 26,9 % au Lesotho, 33,9 % au Zimbabwe...).

Attirer des étrangers pour faire entrer des devises, ce n'est pas nouveau pour le minuscule Etat. A l'époque de l'apartheid et du carcan puritain en Afrique du Sud, le Swaziland pariait sur les plaisirs interdits chez son grand voisin : bars, jeux d'argent et, dit-on, maisons closes. Aujourd'hui encore, non loin d'Oshoek, le principal poste frontière avec l'Afrique du Sud, tout au long de la vallée d'Ezulwini, surnommée «la vallée heureuse», se succèdent casinos (toujours interdits en Afrique du Sud), hôtels de luxe et centres commerciaux. Le week-end, les établissements hôteliers à flanc de colline, discrets au milieu de la végétation luxuriante, ne désemplissent pas. Bourgeoisies noire et blanche d'Afrique du Sud, mais aussi Chinois implantés en Afrique australe, viennent goûter le bon air et la tranquillité en famille, ou s'encanailler autour des bandits man-

chots et des tables de poker. Un des géants du secteur, le Sud-Africain Sol Kerzner, y possède un complexe casino palace tape-à-l'œil, le Royal Swazi Spa, tout en marbre, stuc, moquette épaisse et lustres dégoulinants. Au très *british* «club bar», ambiance feutrée, trophées de chasse et photos aux murs de sportifs blancs, est attablé en ce jour d'août un groupe d'hommes d'affaires noirs, des Swatis, en tenue de golf. Au même moment, arrive à l'hôtel, en voiture de luxe et accompagné d'un garde du corps, un jeune homme longiligne. Pagne aux couleurs de la royauté – noir, blanc et rouge – noué sur l'épaule : c'est un proche de Mswati III. Une scène ordinaire dans la vallée heureuse.

Depuis son intronisation en 1986, à l'âge de 18 ans, l'actuel souverain a épousé quatorze ou quinze femmes – le nombre varie selon les sources – qui lui ont donné une bonne trentaine

ICI, NI APARTHEID, NI GUERRE CIVILE NI CONFLITS ETHNIQUES. PROBLÈME NUMÉRO 1 : UNE IMMENSE PAUVRETÉ

d'enfants. L'immense famille royale puise ses origines dans un peuple, les Ngwane, jadis installés au nord de l'actuelle ville de Durban, en Afrique du Sud. Dans les années 1820, les Ngwane perdirent la guerre contre les Zoulous. «Après s'être fait voler une partie de leur cheptel et de leurs femmes, un petit nombre d'entre eux s'établit dans la zone de l'Eswatini actuel, explique Matthieu Rey, historien à l'Institut français d'Afrique du Sud. Sobhuza I^{er} y fonda le royaume, qui s'est solidifié ensuite autour de son successeur, Mswati II.» Pas de frontières à l'époque, mais des protections ●●●

GRAND REPORTAGE

Blousons en cuir et bières à gogo : dans ce pays rural, le rallye de motards organisé chaque été à Sidvokodvo détonne.



Dans l'est, dominant les plantations de canne à sucre, encore souvent fertilisées à la main. C'est l'«or vert» de l'Eswatini.



Les premières lueurs de l'aube illuminent des rangées de pins. Dans le nord du pays, l'industrie forestière est en plein essor.

Lors des grandes fêtes annuelles à Lobamba, la capitale royale, sont installés des studios photo de bric et de broc.



**LE PAYS EST UN GROS
PRODUCTEUR DE SUCRE
DE CANNE. UNE MANNE
GÉRÉE PAR LE ROI
QUI ROULE EN ROLLS...**



Le soleil se couche sur une ferme isolée. A la campagne, les maisons en brique remplacent peu à peu les huttes rondes en chaume.



Riz et haricots rouges mijotent dans des marmites. C'est ici l'un des 1 700 centres de protection infantile fondés par l'Unicef.



Des couturières s'activent dans cette usine dirigée par une femme. Le textile est l'une des rares industries de l'ex-Swaziland.

**POLYGAME, LE SOUVERAIN
PROFITE DES FÊTES
TRADITIONNELLES POUR
REPÉRER DE
POTENTIELLES ÉPOUSES**



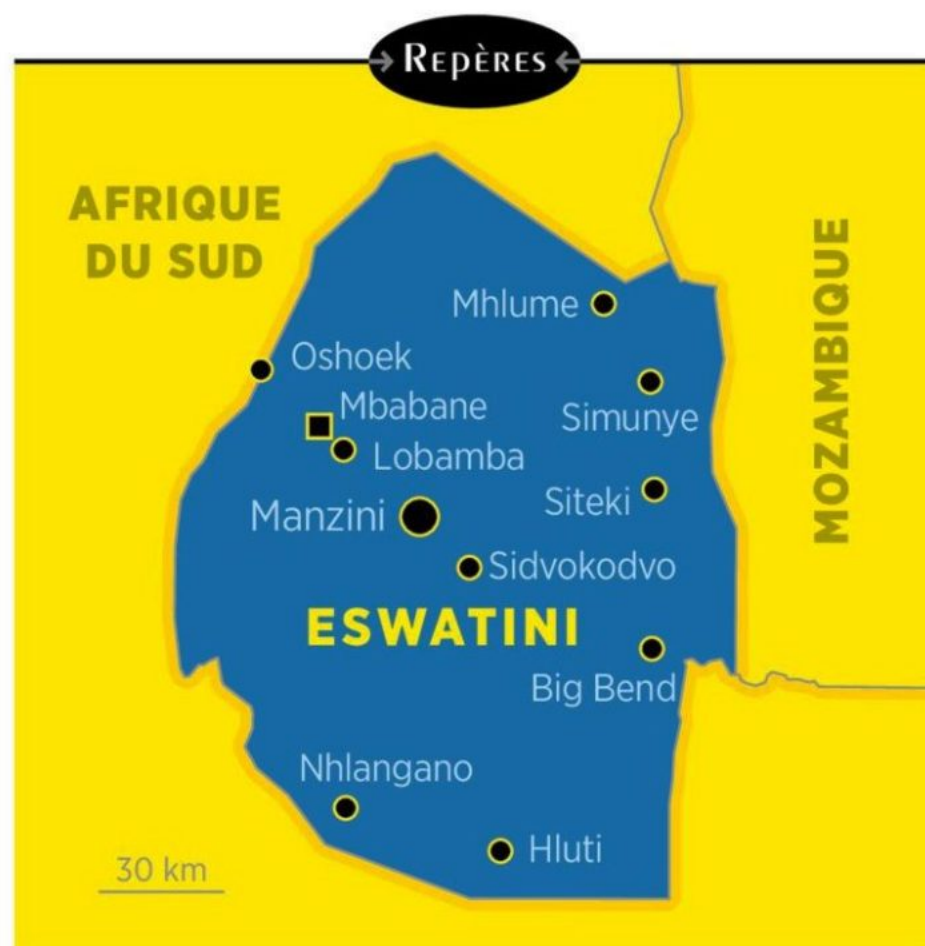
Chaque été, des centaines d'adolescentes participent à un rituel célébrant à la fois leur virginité... et la reine mère.



●●● naturelles : des chaînes de montagnes dominant, à l'est comme à l'ouest, les grands plateaux du centre. Une chance, car les voisins de l'époque n'étaient pas forcément très amicaux : à l'ouest, les Boers, colons d'origine néerlandaise, conquéraient alors de vastes territoires ; à l'est, les Portugais colonisaient la côte de l'océan Indien et son arrière-pays ; au sud, s'étendait le royaume zoulou, indépendant jusqu'en 1879. «En 1902, à la fin de la deuxième guerre entre Boers et Anglais en Afrique du Sud, le royaume swati passa sous protectorat britannique et le resta jusqu'à l'indépendance en 1968, poursuit Matthieu Rey. Mais son système politique n'a jamais vraiment bougé.» Le roi règne encore grâce à un réseau de chefs traditionnels qu'il nomme lui-même. Pour avoir le droit de se présenter aux élections législatives, il faut être approuvé à main levée par une assemblée présidée par ce chef. Autant dire que les esprits critiques n'ont aucune chance.

Sa majesté Mswati III porte aussi bien le costume trois-pièces que le vêtement traditionnel – pagne, bâton de commandement et plumes rouges, symboles de la royauté, dans les cheveux. Il est réputé, tout comme ses proches, pour son train de vie extravagant. Le monarque apprécie les montres et les voitures de luxe, et en fait profiter les siens. Dernier cadeau collectif en date, à l'automne 2019, dont la presse anglaise et l'opposition en exil scandalisée se sont fait l'écho : dix-neuf Rolls-Royce pour lui-même et ses épouses et 120 BMW pour le reste de la famille, pour un total de quinze millions d'euros. Alors qu'au même moment, les fonctionnaires défilaient dans les rues de la capitale, Mbabane, 62 000 habitants, pour réclamer une augmentation de leurs traitements (215 euros mensuels en moyenne), gelés depuis plusieurs années. Et qu'ils ont été accueillis par des canons à eau et des tirs de grenades lacrymogènes. Les rares manifestations, contre les expulsions forcées de terres agricoles au profit de grands propriétaires ou contre le travail des enfants, sont d'ailleurs systématiquement réprimées.

Alors les opposants se taisent ou s'exilent, en Afrique du Sud pour la plupart. Comme Lucky Lukhelé, le porte-parole du Swaziland Solidarity Movement, qui s'insurge contre un régime qui préfère utiliser le terme de «sujets» plutôt que celui de «citoyens». «D'ailleurs, si l'on habite à proximité d'une propriété royale, il est obligatoire de ●●●



LE PALMARÈS DU PIRE

L'Eswatini cumule les handicaps, même si le royaume progresse...

◆ **Espérance de vie** : 59 ans (42,5 ans en 2005).

◆ **Taux de prévalence du HIV** : 27 % (sur les 15-49 ans), le plus élevé au monde. Mais la majorité des personnes contaminées sont désormais traitées.

◆ **Indice de développement humain (IDH)** : 138^e place sur 189, en termes de santé, éducation et niveau de vie (147^e place en 2003).

◆ **Indice de perception de la corruption** : 113^e rang mondial sur 180.

◆ **Revenu national brut (RNB) par habitant** : 3 590 dollars (la moyenne mondiale est de 11 569). Soit douze fois moins qu'en France, mais deux à sept fois plus que chez certains voisins : Zimbabwe, Zambie, Lesotho ou Mozambique.

◆ **Indice de performance environnementale (IPE)** : 168^e au classement, sur 186.

Sources : derniers chiffres Onu, Yale-Columbia U.

tiel par des Sud-Africains et des Chinois. Dans la région de Big Bend, au pied de la chaîne des monts Lebombo, frontière avec le Mozambique, d'immenses rectangles vert vif contrastent avec une savane grillée par la saison sèche. «12 000 hectares sont plantés en canne à sucre dans cette zone, explique Zwelethu Dlamini, membre de Eswade, un organisme gouvernemental d'aide aux projets agricoles. Il y a à la fois de grands propriétaires et des coopératives.» Dans un champ, une dizaine de personnes versent du fertilisant à la main. Ces petits paysans ont mis en commun leurs lopins et s'en répartissent le profit à la fin de l'année. «Nous avons chacun reçu chacun 740 euros l'an dernier», précise ainsi Ntokozo Ngcamphalala. Ils n'ont qu'un client, la Royal Swaziland Sugar Corporation, détenue en majorité par un fonds d'investissement géré par le roi sans que personne n'ait son mot à dire. Malgré sa petite taille, l'Eswatini est le quatrième producteur africain de sucre de canne, dont il exporte une partie vers l'Europe. Ce secteur, qui représente 18 % du PIB, est la chasse gardée de la cour. Et ce n'est pas le seul. «Les richesses du pays [coton, tabac, riz, fer, bois...] sont systématiquement confisquées par le roi et ses proches : toute société étrangère, comme la filiale de Coca-Cola, doit céder 51 % de ses parts à un fonds souverain détenu par le monarque et donc accepter un membre de la famille royale à son conseil d'administration», explique Lucky Lukhelé. «Nous ne pouvons rien négocier ni vendre à quelqu'un d'autre, nous sommes pieds et poings liés, déplore ainsi Sanele Dlamini, membre d'une autre coopérative de canne. Nous allons peut-être devoir nous reconverter dans le maraîchage [dans lequel l'Etat n'intervient pas]. D'autant qu'il faut irriguer de plus en plus longtemps la canne à cause des sécheresses qui se multiplient.»

... travailler gratuitement plusieurs jours par an pour son entretien», dénonce-t-il. Le développement du royaume semble ainsi calqué sur les caprices du monarque et de son cercle. Alors que les routes asphaltées et les ponts sont rares dans le pays et limités aux abords des treize palais royaux, l'Eswatini s'est doté en 2014 d'un aéroport international, appelé King Mswati III. Coût : 140 millions d'euros. Pas énorme, mais disproportionné par rapport aux besoins : à peine quelques avions chaque jour, avant même la pandémie de coronavirus. Le maigre tissu industriel, centré autour de la canne à sucre, est tenu pour l'essen-

Le dérèglement climatique fragilise en effet ce pays, où, selon le Programme des Nations unies pour le développement, 69 % de la population vit de la terre. Les pluies se décalent dans le temps, deviennent imprévisibles : «L'an dernier, c'était en décembre au lieu d'octobre, raconte Vuzi Matgerula, la cinquantaine, qui vit à proximité de la frontière sud-africaine, au milieu de vallons jauniss. Et à cause de gelées précoces, j'ai perdu une bonne partie de ma récolte de maïs !» Ce fils de paysans est revenu à la terre il y a une dizaine d'années. Auparavant, il a longtemps travaillé dans une

association de lutte contre le sida, épidémie qui a ravagé le pays. «Quand j'avais une vingtaine d'années, les gens tombaient comme des mouches», se souvient Vuzi, lui-même contaminé dans les années 1990. Pas d'hôpitaux gratuits dans ce pays où les services publics sont quasi inexistantes et où l'on ne compte que douze ambulances. Les anti-rétroviraux, distribués gratuitement depuis 2010, ont fait baisser la mortalité. Mais avec 27 % d'adultes séropositifs selon l'Onusida, la prévalence du VIH reste la plus forte au monde. Et pourtant, au bord des routes, dans les villes, il n'y a plus une seule affiche de prévention. A cause du sida, l'Eswatini, relativement épargné par la crise de la Covid-19 [2 648 cas confirmés pour quarante et un morts, à l'heure où nous mettons sous presse], n'affiche une espérance de vie que de cinquante-neuf ans

NE SE PRÉSENTE PAS QUI VEUT AUX ÉLECTIONS : LES ESPRITS CRITIQUES N'ONT AUCUNE CHANCE



(l'une des plus faibles au monde), et 45 % des enfants y sont orphelins ou «vulnérables», c'est-à-dire à la charge de communautés villageoises souvent trop pauvres pour leur assurer un avenir. En moins de vingt ans, l'Unicef a créé ici 1 700 garderies de proximité pour les plus petits, soit 55 000 enfants, qui bénéficient ainsi d'un repas par jour. Pour certains, la «scolarité» s'arrêtera là.

D'autres s'en sortent mieux. Gift Magagula [son nom a été changé], la quarantaine, a ainsi échappé aux tracasseries qui affligent ses compatriotes. L'homme possède une grande maison, envoie ses enfants dans les meilleures écoles et emploie entre trois

et six salariés. A l'abri des regards, au flanc des montagnes de l'ouest du pays, Gift, qui a des clients fidèles en Afrique du Sud, cultive... du cannabis. Pour être prévenu des descentes de la police, il s'est organisé avec des voisins. «C'est illégal, mais nos ancêtres cultivaient cette plante», se justifie-t-il. La donne pourrait changer : le roi réfléchit à légaliser la production de cannabis, comme l'ont fait le Lesotho, le Zimbabwe (à usage thérapeutique exclusivement) et l'Afrique du Sud. Pour Gift Magagula, paradoxalement, ce n'est pas une bonne nouvelle. «Ça profitera à des gens qui se mettront en cheville avec la famille royale. Et c'est le roi qui en tirera les bénéfices.»

Tokky Hou, elle aussi a réussi, mais dans le textile, un secteur relativement nouveau ici, qui emploie 22 000 personnes dans une vingtaine d'usines. Tokky est la seule Swatie – et la seule femme – à en diriger une. Elle est à la tête de 600 ouvriers, presque exclusivement des femmes, dans la proche banlieue de Manzini, la capitale économique. Mariée à un Taïwanais, cette quinquagénaire parle le mandarin et a fait ses armes comme intermédiaire entre les industriels chinois et les autorités swaties. Elle a ensuite lancé ses propres lignes de production. Aujourd'hui, elle vend ses textiles à des marques sud-africaines, qui, bas salaires swatis obligent (0,90 euro de l'heure, contre 1,50 en Afrique du Sud), trouvent à se fournir ici à vil prix.

Autre décor, autre *success story*. Vêtue d'une combinaison de simili cuir noir ultra-moulante, d'un casque orné de deux cornes et les yeux masqués par des lunettes de soleil de marque, Noku-thula Shongwe pose au volant de son énorme Harley Davidson. Fait rare pour une native du royaume, cette trentenaire a pu s'offrir cette grosse cylindrée grâce aux salons d'esthétique et aux boutiques de bijoux qu'elle possède en Afrique du Sud, à Johannesburg. En cet hiver austral, elle a roulé jusqu'à Sidvokodvo, au centre de l'Eswatini, pour participer à un rallye de motards qui, depuis vingt-sept ans, se tient à la fin août, au milieu de champs jaunés par le soleil. Au menu, blousons en cuir et bijoux à tête de mort, tempêtes de décibels, rodéos sur l'asphalte et bières à gogo. Les immatriculations indiquent «Mozambique», «Botswana», «Lesotho» et, surtout, «Afrique du Sud». La moto unit les peuples. Et fait souffler un petit vent de liberté dans la dernière monarchie absolue d'Afrique. ■

GWENAËLLE LENOIR

GEOBOOK COLLECTOR TINTIN 110 PAYS 7000 IDÉES

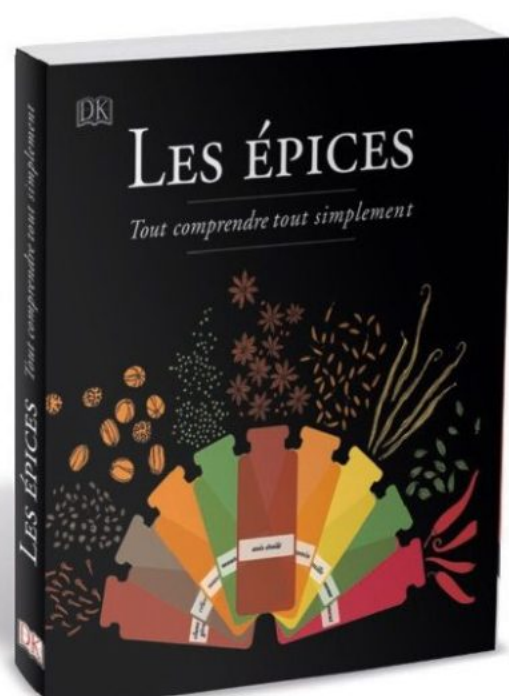
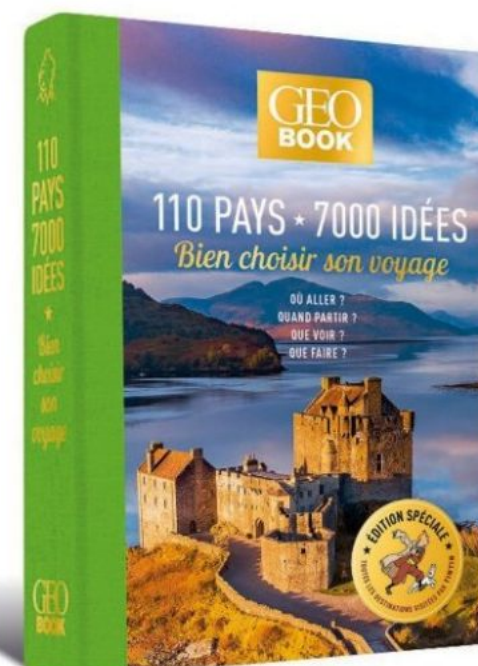
Bien choisir son voyage

Partez à la découverte du monde avec le célèbre reporter Tintin. Ce guide pratique est l'outil indispensable pour préparer ses vacances et découvrir les plus beaux paysages autour du monde.

Éditions GEO (spéciale Tintin) - Format : 19 x 25 cm - 440 pages

Prix

abonnés	non-abonnés
28,45€	29,95€



LES ÉPICES

Tout comprendre tout simplement

Ce livre pratique vous apprend à distinguer les arômes de 60 épices, à créer vos propres mélanges et innover en cuisine. Un tel voyage aux 4 coins du monde vous donnera envie de cuisiner autrement.

Éditions DK - Format : 20 x 24 cm - 224 pages

Prix

abonnés	non-abonnés
25,55€	26,90€

CES BATAILLES QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE

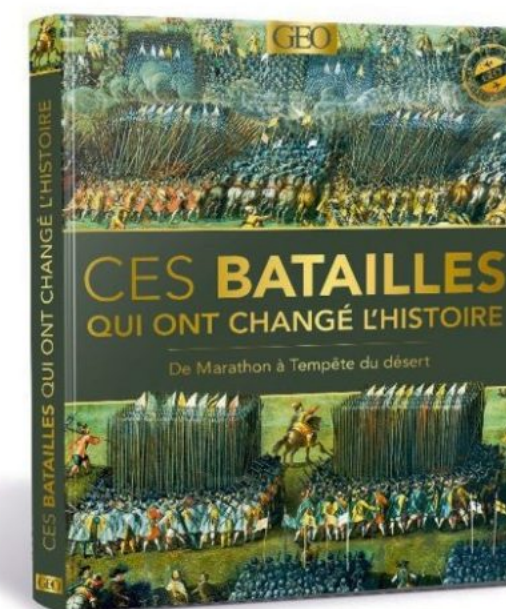
De Marathon à Tempête du désert

Ce livre nous plonge au cœur de 90 batailles célèbres. Revivez 5000 ans d'histoire à travers les plus grands affrontements qui ont changé l'histoire.

Éditions GEO - Format : 30,1 x 25,2 cm - 256 pages

Prix

abonnés	non-abonnés
34,15€	35,95€



ESCAPE GAME GEO

Version luxe !

Partez à la découverte des plus grands monuments du patrimoine français et vivez une aventure inédite ! Cette boîte de jeux est le cadeau idéal pour partager des moments conviviaux en famille ou entre amis.

Editions GEO - Format : 20 x 15 x 5 cm - 96 pages & 144 cartes

Prix

abonnés	non-abonnés
18,95€	19,95€

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !



LE CHAT DE GELUCK

HeroBook

Chacun de nous se reconnaît dans son héros : traits de caractère, personnalité, fantaisies... Cet ouvrage donne également la part belle au visuel avec de nombreuses illustrations, photos et dessins.

Une lecture propice à l'imagination avec en bonus 16 pages de goodies papier !

Éditions GEO - Format : 23,1 x 26 cm - 144 pages

Prix

abonnés	non-abonnés
14,25€	14,99€

LE MONDE EN 300 CARTES

Images satellites et infographies

Conçu par les plus grands spécialistes internationaux de cartographie, ce livre est un outil de référence indispensable pour comprendre la géographie du Monde.

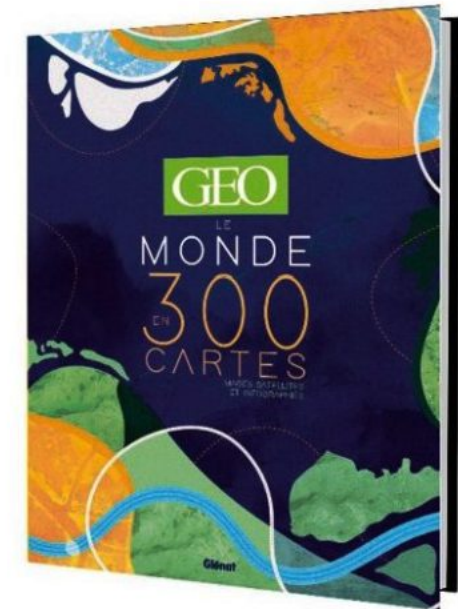
L'ouvrage est organisé en trois parties distinctes : Le Monde en cartes ; Les images satellites de la Terre ; Les infographies du Monde, rassemblant des cartes physiques et politiques et des cartes thématiques couvrant des sujets essentiels comme la géologie, la météorologie ou l'économie.

Un livre en grand format pour tous les curieux et passionnés des cartes du monde.

Éditions GEO - Format : 23 x 31,8 cm - 352 pages

Prix

abonnés	non-abonnés
37,95€	39,95€



* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

POUR COMMANDEZ, C'EST FACILE !

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M.

GEO499V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

☐ Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur  **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur**



Situé en bas du menu sur mobile

3 Je saisis la clé Prismashop

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

- ☐ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- ☐ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de **78€** (1 an - 12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).
- ☐ **Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.**

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
GEOBOOK collector tintin	13853			
110 pays 7000 idées				
Les épices	13812			
Ces batailles qui ont changé l'Histoire	13823			
Escape Game GEO	13796			
Le chat de Geluck	13837			
Le monde en 300 cartes	13852			
Participation aux frais d'envoi				+ 5 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)				+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2020. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.



Total général en € :



Gaël Turine/MAPS

VOYAGE AU PAYS DES SAMARITAINS



Ni juifs, ni musulmans, les Samaritains empruntent
aux deux traditions. Prise entre les feux du conflit
israélo-palestinien, leur petite communauté, établie
en Cisjordanie et près de Tel-Aviv, lutte pour survivre.

PAR CYRIL GUINET (TEXTE)
ET GAËL TURINE (PHOTOS)



Le prêtre brandit la Torah
tandis que les fidèles
adressent leurs prières
à l'Eternel. Chaque année,
en octobre, les Samaritains
gravissent le mont Garizim,
près de Naplouse, pour
y célébrer Souccot,
la fête des Tabernacles.



En Cisjordanie, du haut du mont Garizim («sacrifice»), les vestiges du sanctuaire samaritain dominent les lumières de Naplouse. D'après la tradition, c'est là qu'Abraham allait immoler son fils Isaac avant que Dieu n'arrête son geste.

Sur les ruines de leur temple accrochées à un
tertre venteux, ils prient, chantent et honorent
Dieu, comme, pensent-ils, Moïse il y a 3000 ans





Pendant Souccot, les Samaritains – ici, le grand prêtre Abdullah Wassef Tawfiq – reçoivent leurs amis sous un baldaquin de fruits. Leur version des cabanes qu'édifient les juifs pour symboliser les refuges des Hébreux durant leur errance dans le désert.



Chacun complimente son voisin pour sa «soucca»,
composition de grenades, citrons, cédrats... tout
en se vantant de posséder la plus belle du village



Chez ses parents, Abdullah Cohen s'apprête à prier. Respectueux des traditions, le jeune homme ne vit pas pour autant en marge du monde. Fêré de jeux vidéo, il a créé une équipe de Counter-Strike, un jeu de guerre en ligne.

Dans les ténèbres qui enveloppent encore le village, des fantômes vont et viennent. Les silhouettes vêtues de longues tuniques blanches se dirigent vers le temple, un bâtiment massif à la façade claire ponctuée de signes mystérieux. Abdullah Cohen, un jeune homme aux cheveux noir corbeau, le teint mat, les paupières gonflées par le manque de sommeil, distingue parmi elles son grand-oncle Najeh : la tête couverte d'un *tallith*, le prêtre serre contre lui la Torah présumée la plus ancienne au monde. Il est à peine quatre heures en ce matin d'octobre et, comme chaque année, les Samaritains de Kiryat Luza, une bourgade nichée sur les flancs du mont Garizim, dans le nord de la Cisjordanie, s'apprêtent à célébrer Souccot, la fête des Tabernacles, qui commémore l'aide divine reçue par les Hébreux lors de l'Exode. Sur la route tortueuse qui monte de Naplouse, les pinceaux de lumière d'une dizaine d'autocars balaient le chemin pierreux. Bientôt, fidèles en tenue rituelle, touristes palestiniens, israéliens et autres étrangers affluent. Tous viennent assister au rituel reproduit à la lettre «depuis Moïse». Depuis trois mille ans. Une heure plus tard, mal éclairé par la chiche lumière des lampadaires, un long cortège se met en route sous les guirlandes qui pavoisent le village en direction du sommet. Najeh Cohen en tête. La procession effectuée plusieurs haltes, pour

prier, entonner un chant ou se recueillir en silence. Arrivé en haut, le prêtre brandit la Torah vers les cieux. Le vent qui caresse les cimes transporte la lancinante mélodie des psaumes récités par les Samaritains. Abdullah joint sa voix à celles des fidèles, les yeux fermés. Lorsqu'il les rouvre, le ciel rougeoie à l'est, du côté du Jourdain, et la brume matinale s'effiloche sur les crêtes du mont Garizim. «Tout le monde connaît la parabole du bon Samaritain, dans l'Evangile de Luc, sourit-il. Mais peu de gens savent qui nous sommes et d'où nous venons. Et même que nous existons encore.»

«Une barque minuscule, entourée par les hautes vagues d'une mer ennemie.» Ainsi Nathan Schur, spécialiste autrichien de l'histoire de la Palestine, a-t-il décrit la minuscule communauté des Samaritains qui a miraculeusement réussi à préserver son identité au cours des siècles. Ce peuple affirme descendre des tribus qui, selon la Bible, formaient le peuple d'Israël il y a trois millénaires et se considère comme gardien de la religion «israélite» originelle. Arabophones, les Samaritains pratiquent, utilisant l'hébreu ancien, une religion qui ressemble beaucoup à celle des juifs. Pour eux, Jérusalem ne signifie rien. Leur lieu le plus sacré est le mont Garizim. Ni les envahisseurs venus d'Assyrie, de Babylone ou de Grèce durant l'Antiquité, ni les conflits avec leurs voisins judéens (les futurs ●●●

Au fil des siècles, la région a souvent

changé de maître, mais eux affirment

n'avoir jamais quitté leur terre sacrée

Repères

UNE VIE PIEUSE ENTRE DEUX MONDES

Un seul dieu, Yahvé, un seul prophète, Moïse, un seul livre, la Torah : les Samaritains se nomment eux-mêmes les *shomerim*, les «gardiens», et se disent détenteurs de la véritable tradition biblique.



LES SYMBOLES

La *menora*, le chandelier à sept branches des Hébreux cité dans le livre de l'Exode, est considérée par les Samaritains comme un emblème communautaire. L'étoile de David, symbole dont il n'est pas fait mention dans la Bible mais qui figure sur le drapeau de l'Etat d'Israël, elle, est ignorée.



LA TORAH

Les Samaritains révèrent les cinq livres qui composent la Torah (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome) dont ils affirment détenir la version authentique. Leur Torah comporte environ 6 000 différences – près d'une par verset – avec la version juive. Les plus importantes concernent le mont Garizim, présenté comme lieu saint à la place de Jérusalem.



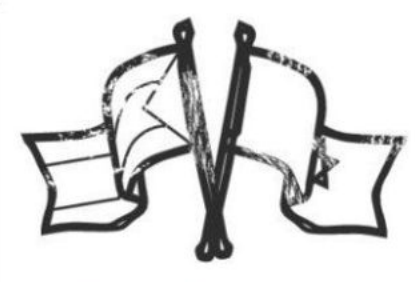
LES PRATIQUES

Comme les juifs, les Samaritains pratiquent la circoncision, ou encore accrochent la *mezouza* (boîtier contenant deux passages bibliques) à l'entrée des maisons. Ils ne mangent pas non plus de porc, et le bétail consommé est également tué rituellement. Enfin, eux aussi respectent le shabbat, un jour de repos assigné au septième jour de la semaine, le samedi, pendant lequel il est interdit d'utiliser l'électricité.



LES DIX COMMANDEMENTS

Samaritains et juifs s'accusent mutuellement d'avoir modifié la loi dictée par Dieu à Moïse. Les premiers assurent que la version originale comporte, en dixième position, le respect du mont Garizim comme centre du culte. Passage, selon eux, supprimé dans la Torah juive et remplacé par «Je suis l'Eternel, YHWH, ton Dieu».



L'IDENTITÉ

En Cisjordanie, les Samaritains sont détenteurs de trois papiers d'identité : israéliens, palestiniens et jordaniens depuis que le roi Hussein leur a fait don du terrain sur le mont Garizim où ils ont construit le village de Kiryat Luza. Ils votent aux trois élections. Ceux qui vivent près de Tel-Aviv, considérés comme des citoyens israéliens, sont astreints au service militaire.



LE TEMPLE

Dieu a ordonné la construction d'un temple sur le mont Garizim, pensent les Samaritains. Cette montagne est sacrée à plusieurs titres : l'Eternel y aurait façonné Adam avec de la poussière, elle abrite le rocher où Abraham devait sacrifier son fils, les dix commandements y ont été donnés à Moïse et c'est l'endroit où l'arche de Noé s'est échouée. Le grand prêtre se doit de résider près du temple.



LA PRIÈRE

Pour désigner leurs temples, les Samaritains parlent de synagogues. Mais l'édifice est différent de celui des juifs – l'intérieur ressemble davantage à une mosquée – et la robe des croyants évoque celle des derviches. Enfin, ils prient en se prosternant sur le sol, à la façon des musulmans.



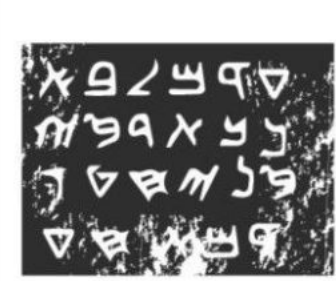
LA PLACE DE LA FEMME

Les obligations vestimentaires sont inexistantes. Mais les femmes doivent respecter les préceptes de pureté dictés par la Torah, souvent dans une interprétation très stricte : isolement lors des règles ou après la naissance d'un enfant. Contrairement à la tradition juive, le statut de Samaritain se transmet par le père.



LES SACRIFICES

Contrairement aux juifs, les Samaritains pratiquent encore le sacrifice de l'agneau pascal. Durant la Pâque samaritaine, un mois après la Pâque juive, chaque famille apporte sur le mont Garizim un mouton qui est égorgé. Les animaux, débarrassés de leur graisse et de leur peau, sont ensuite embrochés sur une longue perche de bois, cuits sur des brasiers et mangés lors d'un banquet.



L'ÉCRITURE

L'alphabet samaritain est une variante de celui des Hébreux de l'Antiquité, abandonné au I^{er} siècle avant notre ère. Il comprend vingt-deux consonnes et aucune voyelle. Cette écriture, qui se lit de droite à gauche, est utilisée uniquement lors des rites religieux.



Chez le grand prêtre, le salon est orné du portrait de son prédécesseur et d'un psaume en arabe : «Seigneur, je suis fier d'être Votre serviteur.»

Le Bon Samaritain refait ses stocks : sa religion l'y autorisant, le magasin vend bière et alcools forts, notamment aux Palestiniens.

Omniprésence du conflit. A Kiryat Luza, cet extrémiste juif d'une colonie voisine, fusil à l'épaule, fait face au prêtre samaritain Husni Wasef Tawfik.

Victime de la consanguinité, Saloum est handicapé. A d., l'enfant de son frère et de sa belle-sœur, ukrainienne, est un espoir pour la communauté.

Yair a trouvé sa femme en Ukraine (ici leur mariage en 2003). Sur le mont Garizim, Alexandra est devenue Shura Abdelmoumen Cohen.



Vêtus d'une longue robe blanche et coiffés d'une toque rouge, ces jeunes Samaritains s'apprêtent à rejoindre la synagogue. Le samedi, les hommes y passent huit heures à réciter des psaumes et entonner les chants.



Persécutés lors d'invasions, convertis de force au christianisme puis à l'Islam, les Samaritains n'étaient plus que 141 au début du ^{xx}e siècle



Dans la synagogue de Kiryat Luza, ces femmes murmurent des versets devant le rouleau d'Abisha, le texte le plus vénéré par les Samaritains, qu'aurait rédigé un petit-fils de Moïse. Les experts, eux, le font remonter au XII^e siècle.

●●● juifs) à l'aube de notre ère, ni les conversions forcées au christianisme, ni la vague conquérante de l'Islam au VII^e siècle n'ont pu les déloger de leur massif coiffé de broussailles, parmi les plus hauts de la région (881 mètres). Ni à les éloigner de leur foi. A plusieurs reprises, ils ont failli être anéantis. Au début du XX^e siècle, il ne restait que 141 survivants : quatre-vingts hommes et soixante et une femmes. Aujourd'hui, ils sont environ 800. Coincés entre les belligérants du conflit israélo-palestinien, les Samaritains se battent pour sauvegarder un double patrimoine : historique et génétique. Ils luttent d'un côté pour conserver leur culture, de l'autre contre la consanguinité qui fait planer sur leurs têtes la menace de l'extinction.

Disposant des deux cartes d'identité,

les Samaritains voyagent librement

sur le territoire, israélien ou occupé

Des maisons en pierre blonde de part et d'autre d'une route principale. Un supermarché, une synagogue et un petit magasin à l'enseigne du Bon Samaritain où les Palestiniens de la vallée viennent faire provision d'alcool le week-end. Kiryat Luza, sur un plateau du mont Garizim, est un village 100 % samaritain. Nulle part ailleurs, peut-être, on ne saisit aussi bien la position stratégique et sensible de cette population. Au nord, le panorama offre une vue imprenable sur Naplouse, à quelques kilomètres, et, juste à côté, le camp de Balata, une enclave de 500 mètres de côté où s'entassent quelque 30 000 Palestiniens

chassés de leur foyer par la guerre de 1948 et leurs descendants. Balata est également le repaire de groupes armés se réclamant du Fatah, le mouvement créé par le leader historique de la lutte pour la libération de la Palestine, Yasser Arafat. Ces derniers affrontent aussi bien les forces israéliennes que celles de l'Autorité palestinienne qui tentent de les démanteler. Au sud, à 300 mètres à vol d'oiseau, se trouve Har Brakha, une colonie israélienne abritant 2 500 extrémistes juifs, dont on croise certains à Kiryat Luza, fusil M-16 en bandoulière. Derrière la montagne, enfin, est installé un poste militaire de Tsahal, l'armée israélienne.

C'est parce qu'ils étaient désireux d'échapper au conflit, dans lequel ils entendent respecter une stricte neutralité, que les Samaritains qui vivaient depuis des siècles à Naplouse se sont repliés là. En 1989, alors que l'intifada embrasait les rues de Naplouse, ils ont vendu leurs propriétés du centre-ville et, pour la majorité, fait construire des maisons sur un plateau de leur montagne sacrée, donnant naissance à Kiryat Luza. D'autres ont rejoint Holon, dans la banlieue de Tel-Aviv, où une petite communauté s'était déjà installée depuis les années 1950. Les Samaritains de Holon viennent trois fois l'an à Kiryat Luza pour les fêtes religieuses. Alors, la différence entre les deux groupes est flagrante. Ceux de Holon se repèrent à leur façon de s'habiller, de se comporter et de tenir un discours franchement pro-israélien. Plus mesurés, ceux de Cis-jordanie savent qu'entretenir de bonnes relations avec les deux camps est une question de survie.

Les Samaritains peuvent se déplacer librement dans la région. Ils disposent d'une carte d'identité de chacun des deux Etats et même – privilège octroyé par le roi Hussein – d'un passeport jordanien. «On a le ticket complet pour la Terre sainte», plaisante Abdullah Cohen. La situation est avantageuse, mais parfois risquée. Un soir d'été 2015, alors qu'il rentrait à Kiryat Luza, Abdullah a été interpellé par deux soldats de Tsahal près d'un check point. «Je leur ai dit que j'étais samaritain, explique-t-il. Mais ils étaient nouveaux dans la zone et ignoraient ce que cela signifie. Et puis, je parle hébreu avec un accent arabe. Cela les a rendus nerveux.» En une fraction de seconde, Abdullah Cohen a senti sur sa tempe le canon d'un fusil d'assaut M-16. «L'examen de ma carte d'identité les a rendus encore plus perplexes : j'ai le prénom le plus arabe du monde et le nom le plus juif du monde !» s'amuse-t-il aujourd'hui. Des histoires comme celle-là, tous les Samaritains en racontent. La plus dramatique est sans doute celle qui est arrivée à Yousef Cohen, en 2001, lors de la Deuxième Intifada, alors qu'il circulait dans Naplouse. Prenant ce prêtre samaritain pour un colon israélien, des Palestiniens ont tiré sur son véhicule. Touché à la jambe, l'homme alors âgé de 56 ans a perdu le contrôle de sa voiture et foncé droit... sur un barrage israélien ! Deuxième ouverture de feu et deuxième blessure, à la même jambe. «En quelques minutes, il a été blessé par un Palestinien et un Israélien», commente Abdullah.

Les Samaritains sont cités dans les Evangiles, notamment dans une célèbre parabole, raison pour laquelle des chrétiens qui visitent la Terre sainte inscrivent le mont Garizim à leur programme. Là, les touristes admirent les ruines du temple [voir encadré], le site de Tell Balata (Sychar dans la Bible) jouxtant le camp palestinien du même nom, le puits de Jacob et le tombeau de Joseph, fils de Jacob et Rachel, tout proches. Puis ils font une halte à Kiryat Luza, où se trouve, au fond d'une rue poussiéreuse, un musée. Abdullah Cohen y accueille les visiteurs. Là sont exposés des vêtements de prière, une Torah hors d'âge, des poteries, une reconstitution du mont sacré et un arbre généalogique en forme de chandelier à sept branches qui prétend remonter 125 générations, jusqu'au temps de Josué (qui, selon la tradition, succéda à Moïse à la tête des Hébreux). Aux murs sont accrochés des versets de la Bible et des clichés en noir et blanc. En hébreu, en arabe, et en anglais, Abdullah raconte l'histoire des Samaritains, les différences avec le judaïsme. La principale est territoriale : «Les juifs prient à Jérusalem, nous, sur le mont Garizim», explique-t-il.

C'est à la demande de sa famille qu'Abdullah, qui a étudié le marketing à l'université de Naplouse et rêve de voyager à l'étranger, a endossé ce rôle d'accompagnateur, il y a quatorze ans. Comme ●●●



Ces touristes de Floride, qui quittent le temple, visitent la Terre sainte. Ils ont poussé jusqu'au mont Garizim sur les conseils de leur tour-opérateur.

LE TEMPLE DU MONT GARIZIM, RIVAL DE CELUI DE JÉRUSALEM

Une controverse oppose les Samaritains et les juifs depuis l'Antiquité. Chacune des deux communautés affirme que son sanctuaire – celui du mont Garizim, à côté de Naplouse, en Cisjordanie, pour les premiers, et celui de Jérusalem pour les seconds – est le lieu légitimé par les textes sacrés pour accueillir les sacrifices. Pour les juifs, Dieu aurait ordonné au roi Salomon, au X^e siècle avant notre ère, d'ériger son temple à Jérusalem, sur le mont aujourd'hui surmonté par l'esplanade des Mosquées, troisième lieu saint de l'Islam (et où les fouilles sont interdites par l'Organisation de la conférence islamique). Pour les Samaritains, c'est à Moïse, plusieurs siècles auparavant, qu'il aurait ordonné qu'un sanctuaire à ciel ouvert soit érigé sur le mont Garizim. «Il est probable que les sanctuaires des Samaritains et des juifs ont d'abord coexisté, estime Jean-Daniel Macchi, professeur à l'université de Genève et expert du monde samaritain. Des textes en araméen retrouvés en Egypte le suggèrent.» Les fouilles menées sur le mont Garizim ont montré que plusieurs lieux de culte s'y sont succédé. «Le plus ancien retrouvé remonte au V^e siècle avant notre ère, explique Jean-Daniel Macchi. Il s'agit d'un complexe qui fonctionna jusqu'à ce que les Hasmonéens, une dynastie

juive, le rasant vers 108 av. JC. Il fut à nouveau détruit, par les Byzantins cette fois, qui persécutèrent les Samaritains et installèrent sur le site du temple une église chrétienne. Les matériaux d'origine furent déplacés, réemployés, brouillant les indices.» Difficile donc de savoir à quoi ressemblait jadis l'édifice du mont Garizim mis au jour en 1964 par une expédition américaine et fouillé de 1982 à 2004 par l'Israélien Yitzhak Magen. «On a retrouvé les traces d'une enceinte fortifiée, percée de trois portes, mais aucun bâtiment ressemblant à un temple, explique Anne Katrine de Hemmer Gudme, spécialiste de l'Ancien Testament à l'université d'Oslo. Il est possible que cela ait été un sanctuaire en plein air où l'on pratiquait des sacrifices d'animaux.» Ce que semble attester la mise au jour sur les lieux de 300 000 fragments d'os. «Des moutons, des chèvres et quelques bœufs, sacrifiés par les Samaritains les plus aisés, et des tourterelles pour les autres, probablement pour implorer l'aide de Yahvé ou le remercier, puisqu'une des 380 inscriptions relevées sur le site mentionne son nom», poursuit la chercheuse. Environ 17 000 pièces de monnaie et des milliers de récipients en terre cuite, en pierre ou en métal exhumés témoignent de la puissance, au II^e siècle avant notre ère, du sanctuaire samaritain.



Pour sauver leur peuple, les prêtres en appellent
à l'Eternel, mais aussi à une agence matrimoniale
spécialisée dans les femmes ukrainiennes

Tandis que les hommes prient dans la synagogue de Kiryat Luza à l'occasion de Souccot, ces femmes doivent patienter à l'extérieur. A l'issue des célébrations, les portes s'ouvriront et elles pourront entrer à condition de se couvrir la tête.





La zone du mont Garizim est placée sous contrôle de l'armée israélienne. On voit parfois des blindés traverser le village ou Tsaahal organiser, comme ici avec ce soldat qui prépare son discours, des cérémonies militaires.

●●● tous les Samaritains, il est dispensé du service militaire dans l'armée israélienne. Il boit de l'alcool, ainsi que sa religion l'y autorise, et fume du haschich de temps en temps. Sur Internet, il défie des adversaires du monde entier aux jeux vidéo. Mais, chaque samedi, il se lève à trois heures

du matin, troque son survêtement contre une robe de prière et se rend à la synagogue. A l'entrée, il retire ses chaussures pour aller s'asseoir dans la grande salle, ouvre son livre de chants et com-

mence à se balancer au rythme de la mélodie. Quitter son village lui a traversé l'esprit. «Mais ce n'est qu'un rêve, dit-il. Il faut préserver notre culture.» Il sait que chaque déserteur rapproche son peuple de l'extinction. Son regard glisse sur les photos accrochées aux murs du musée : portraits d'austères vieillards barbus et enturbannés. «Si je partais, j'y gagnerais la liberté, résume-t-il.

Mais, en retour, le monde perdrait quelque chose de précieux.» Pourtant, la plus grande menace pour les Samaritains est moins la défection de quelques-uns que l'endogamie.

L'application stricte des règles sur les unions – les Samaritains ne peuvent se marier qu'entre eux – et surtout l'interdiction des conversions font planer le danger de la consanguinité. A Kiryat Luza, on peut voir un nombre impressionnant de personnes se déplaçant à l'aide d'un déambulateur ou de béquilles. Des handicapés mentaux aussi. Une grossesse sur cinq doit être interrompue. Jolie brune aux longs cheveux et au sourire éclatant, Shorok Cohen – elle n'est pas de la famille d'Abdullah – a 25 ans et travaille dans une banque palestinienne de Naplouse. Elle sait que, lorsqu'elle se mariera, ce sera forcément avec un homme du village. «On nous prépare à cette idée depuis l'enfance, explique-t-elle sans amertume. Si une femme épouse un homme extérieur à la communauté, ses enfants ne seront pas considérés comme samaritains car, contrairement à la tradition juive,

**A 19 ans, Alexandra, débarquée
d'Ukraine, est devenue Shura, a appris
l'arabe et les prescriptions de la Torah**

Repères

TROIS MILLE ANS D'HISTOIRE MOUVEMENTÉE

Vers 930 av. JC

D'après la Bible, sur la rive ouest du Jourdain, les tribus du royaume de Salomon se séparent : certaines forment, au sud, autour de Jérusalem, le royaume de Juda, et les autres, au nord, le royaume d'Israël ou de Samarie.

722 av. JC

Les Assyriens envahissent la Samarie et déportent les populations, à l'exception d'un petit groupe, dont les Samaritains d'aujourd'hui disent descendre.

537 av. JC

Les Samaritains proposent leur aide aux juifs pour reconstruire le temple de Jérusalem, détruit par les Babyloniens. Le refus qu'ils essuient marque la rupture entre les deux communautés.

Vers 108 av. JC

La dynastie juive des Asmonéens détruit Samarie et le temple édifié avant le V^e s. av. JC sur le mont Garizim, près de l'actuelle Naplouse.

chez nous, ce sont les hommes qui transmettent ce statut.» Mais, pour régénérer l'ADN samaritain, les prêtres, qui concentrent tous les pouvoirs, se sont résolus, en 2003, à tolérer les mariages mixtes. Uniquement pour les hommes.

Yair Cohen, un cousin d'Abdullah, a été le premier autorisé à épouser une «étrangère». En 2003, il s'est adressé à une agence matrimoniale spécialisée dans les pays de l'Est. Sur catalogue, Yair a ainsi choisi Alexandra Krasjuk, 19 ans (soit la moitié de son âge à l'époque), originaire de Kher-son, en Ukraine. Alexandra, qui vivait avec ses parents dans un deux-pièces, espérait une vie meilleure et prospère en Israël. Son arrivée à Kiryat Luza l'a quelque peu déçue. Elle ne parlait ni anglais, ni arabe, ni hébreu, et ne connaissait rien aux rites locaux. Devenue Shura – son prénom samaritain –, elle a appris l'arabe et s'est habituée aux prescriptions de la Torah : ne pas travailler ou ne pas utiliser l'électricité pendant le shabbat. Ne rien avaler à Yom Kippour. Elle a dû s'habituer à ce que tout le monde au village sache quand elle a ses règles. «La menstruation est une période "sainte", pas "impure", explique de son côté Shorok Cohen. Ces jours-là, la femme ne doit dormir que dans son lit et ne toucher qu'à des objets qui lui appartiennent. Elle doit se reposer et son mari, l'aider dans les tâches ménagères.» Lorsqu'elle a donné naissance à Aboud, en 2009, Alexandra-Shura a dû aussi respecter une période de quarante jours sans que personne ne la touche. Six ans plus tard, Anjelica et Saada, des jumeaux, sont venus agrandir la famille. Ses trois enfants grandissent en samaritains. Par ailleurs, dans les rues, les femmes se promènent tête nue, portent jupe courte et talons hauts. «Notre religion ne nous impose pas de contraintes vestimentaires, explique Shorok. Nous devons juste nous couvrir la tête lorsque nous allons prier.» Shura se sent moins seule depuis qu'une quinzaine d'autres Ukrainiennes se sont installées à Kiryat Luza et se sont converties. Une opération d'une simplicité... biblique ! Pas de cérémonie, de rites ni d'examen : il suffit de promettre de respecter la loi que l'Eternel a dictée à Moïse. Aujourd'hui, dans les rues du village, on croise parfois une femme ou un enfant dont la chevelure blonde et le regard bleu glacier représentent l'espoir de la petite nation.



A l'école du mont Garizim, gérée par des Palestiniens et des Samaritains, Dima Abd Alhak fait cours à une dizaine d'enfants des deux communautés.

Abdullah Cohen aussi doit se marier. «Ma petite amie doit d'abord terminer ses études», dit-il. L'heureuse élue est une cousine éloignée. Elle aime le shopping et les séries télé turques. Ils ont effectué des tests génétiques pour vérifier qu'ils pouvaient avoir des enfants sans risques. Son autre projet, fonder une agence de tourisme en Terre sainte, a été mis entre parenthèses par l'épidémie de Covid-19. Grâce aux mesures sanitaires prises aussi bien par Israël que par l'Autorité palestinienne, en juin 2020 personne ne semblait avoir été infecté à Naplouse et à Kiryat Luza. «La synagogue est restée fermée pendant cinq shabbats, explique Abdullah. Chacun priait chez soi.» Une première pour les Samaritains, qui ont redouté que la fête de Pâque prévue début mai – un mois après le Pessah des juifs –, soit annulée. Mais elle a eu lieu, avec masques et distance physique.

En attendant le retour à la normale, Abdullah enseigne l'anglais en ligne à des étudiants. «Dès qu'ils apprennent d'où je viens, la leçon s'élargit à notre communauté et son histoire, raconte-t-il. Les gens ont envie d'en savoir plus.» Alors, patiemment, Abdullah répond aux questions. Encore et toujours, il veut être un bon Samaritain. ■

CYRIL GUINET, AVEC GAËL TURINE

Vers 484

Le temple du mont Garizim est à nouveau détruit, cette fois par les Byzantins. Il ne sera jamais reconstruit.

VII^e siècle

Suite à la conquête islamique de la région, les Samaritains sont considérés comme *dhimmi* (protégés).

1841

Des oulémas de Naplouse voient dans les Samaritains des païens pouvant être convertis de force. Le grand rabbin de Palestine intercède en leur faveur avec succès.

1954

Au recensement, les Samaritains sont au total 313 dont 151 femmes. 87 d'entre eux s'installent à Holon, près de Tel-Aviv.

1987-1993

Les violences de l'Intifada poussent les Samaritains de Naplouse à se replier dans le village de Kiryat Luza, sur le mont Garizim.

1996-2004

Un Samaritain siège au Conseil législatif de l'Autorité palestinienne.

2012

Les ruines du temple du mont Garizim sont ouvertes aux touristes.

La Cave du Voyageur

La France n'est pas le seul pays du vin ! Notre sélection d'idées cadeau pour voyager depuis sa salle à manger, explorer des vignes lointaines ou partager un verre aux quatre coins du monde. Avec modération et curiosité.

PAR OPHÉLIE NEIMAN (TEXTE)



OPHÉLIE NEIMAN,
JOURNALISTE

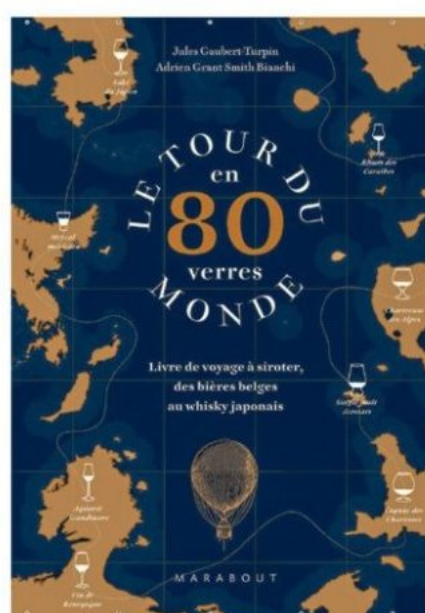
Journaliste, auteur du livre *Le vin c'est pas sorcier* (éd. Marabout), elle est spécialisée dans l'univers du vin, la dégustation et les cultures qui l'entourent.



Surprenante, cette boîte en bois de pin permet de transporter une bouteille avant de se transformer en lampe design. Câble et douille sont inclus. Amikado, 29,90 €.



Encombrement minimal replié, réutilisable et autogonflant, un gilet de sauvetage pour ramener une précieuse bouteille à bon port. Winehug, 24,90 €.



Le tour du monde en quatre-vingt alcools mythiques. Découvrez leur goût et leur histoire. éd. Marabout, 25 €.



Imperméable et isotherme, ce sac en Néoprène donne de la joie et du style au transport de vin. Nuovoware, 16,99 €.



Des billes en Inox pour nettoyer les fonds de carafe. Peugeot, 11,99 €.

>> DU 29 SEPTEMBRE AU <<
>>> 10 OCTOBRE 2020 <<<



Découvrez François-Xavier Barc...

À la fois vigneron et négociant, François-Xavier Barc et son associé souhaitent mettre en avant les terroirs : de Saumur-Champigny à Pouilly Fumé. C'est depuis 3 ans que leur gamme a évolué vers le bio avec des vignerons convertis à la viticulture biologique. Leurs vins bios sont régulièrement représentés dans nos magasins.

Ses mots sur son vin classé Incroyable

« C'est un vin issu de plusieurs parcelles aux terroirs d'argile, qui rassemble les valeurs du cabernet franc, par son côté gourmand, généreux et fruité. Un vin plein, mais qui garde de la fraîcheur. »

FOIRE AUX VINS

PARTAGEONS LA PASSION DES VIGNERONS FRANÇAIS.

Chez E.Leclerc, nous pensons que la **Foire aux vins** est une occasion unique de valoriser le savoir-faire de nos producteurs français. Nos experts, accompagnés par Andreas Larsson, ont, pour cette occasion, sélectionné 52 pépites nommées « Incroyables ». Des vins à prix E.Leclerc qui raviront les amateurs comme les novices.



Noté par la communauté
wine
advisor
7,6

6€,50

AOP BOURGUEIL BIO*
BARC & VALLÉE « LES MONTS »
2018 - 75 CL

*Vin issu de raisins de l'agriculture biologique.



PRÉ-COMMANDEZ NOS PÉPITES DÈS
LE 15 SEPTEMBRE SUR **MACAVE.LECLERC**



DÉCOUVREZ LES AVIS ET DONNEZ LE VÔTRE EN TÉLÉCHARGEANT
L'APPLICATION DES PASSIONNÉS DE VINS **WINE ADVISOR**



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION
LA LOI INTERDIT LA VENTE D'ALCOOL AUX MINEURS. DES CONTRÔLES SERONT RÉALISÉS EN CAISSE.

La Cave du Voyageur



Ces glaçons de porcelaine apportent chic et fraîcheur à tous les verres. Icepearl, les huit, 69 €.

Coupe la capsule proprement et sans danger : posez, pressez, tournez, c'est fait ! Le Creuset, 39 €.



Enfin un porte-bouteilles élégant ! En cuir, isotherme, avec bandoulière et rabat zippé. Freshore, 35 €.



Placé au-dessus de la carafe avant d'y verser le vin, ce mini-aérateur amplifie l'aération et filtre les dépôts. Pulltex, 43 €.



Ce sac de plage et de fête possède un compartiment secret. Sa poche amovible peut contenir l'équivalent de deux bouteilles de vin. PortoVino, 65 €.



Un modèle de vin nature à Bordeaux. Château Le Puy, Cuvée Emilien, 25 €*.



Evasion dans le Haut-Rhin avec ce crémant bio. Vignoble des 2 lunes, Eclipse, 22 €*.



Un superbe savagnin du Jura, qui emmène loin. L'Aigle à deux têtes, Les Clous, 26 €*.



La puissance de Francis F. Coppola, version vin made in USA. Director's Cut, Cinema, 36 €*.



Irrésistible : une eau-de-vie de raisin du Chili vieillie en fûts. Waqar, Pisco, 42 €*.



Argentine altitude. Terrazas de Los Andes, Cabernet Sauvignon, Reserva 26 €*.



Le rare cépage marselan, qui s'épanouit en Chine. Château Rongzi, 23 €*.

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération



L'aiguille pique à travers le bouchon pour prélever le vin. Et injecte un gaz pour préserver le reste pendant des années.
Coravin, 199 €.



400 questions sur les vins du monde entier, de la dégustation à la vinification. Un jeu pour les novices comme pour les experts. Wine IQ, environ 25 €.



Au pied du mont Fuji, tout en subtilité.
Domaine Shizen, Koshu, env. 35 €*.



Barossa Valley, l'Australie à portée.
Maverick, Breechens Shiraz, 25 €*.



Envoûtante Nouvelle-Zélande.
Trinity Hill, Hawke's Bay, Sauvignon Blanc, 20 €*.

VINS DU
VAL DE LOIRE

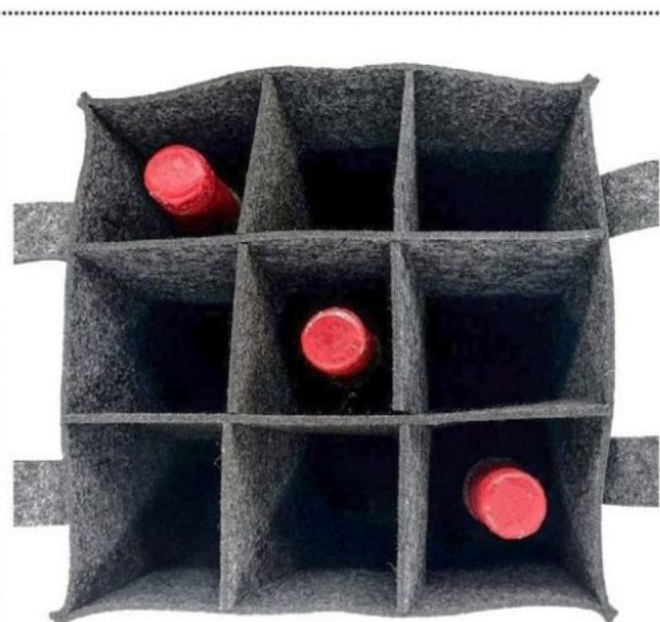
TOUS LES VINS SONT DANS SA NATURE

Nos vins s'accordent
avec tout
mais surtout
avec vous.

DÉCOUVREZ NOS 55 APPELLATIONS
SUR WWW.VINSVALDELOIRE.FR

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ,
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

La Cave du Voyageur



Ce sac en feutre à séparateurs amovibles embarque des provisions, six bouteilles de vin ou neuf de bière. *iZoeL*, 15,88 €.



On pousse le levier, la mèche s'enfonce dans le bouchon. On tire le levier, et hop, bouteille débouchée ! *Le Creuset*, 89 €.



Format mini, aération maxi ! Le vin est oxygéné, il gagne en arômes et en saveurs. L'aérateur se fixe comme un bouchon et remplace une imposante carafe. *Vacuvini*, 12,99 €.



Coffret de vingt-quatre arômes, accompagnés de livres explicatifs sur les vins qu'ils évoquent. Jeu et boîte à outils olfactive, pour soi ou à plusieurs. *Le Nez du Vin*, 150 €.

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, à consommer avec modération.



Le chenin de Loire se plaît aussi en Afrique du Sud. *Obikwa*, 5,95 €*.



La Réserve du Couvent, l'un des plus fameux vins du Liban. *Ksara*, 15 €*.



Vinifié dans des jarres enterrées à la géorgienne. *Bruale Saperavi*, 26€*.



M.-T. Chappaz, mythique vigneronne suisse. *Fendant La Liaudisaz*, 21 €*.



La Sicile souffle un vent de fraîcheur. *Terre Di Giumara Inzolia*, 12 €*.



Un grand classique de la Rioja, gourmand. *Marqués de Riscal Reserva*, 15,40 €*.



Saveurs tropicales venues du Portugal. *Dalva Douro Colheita Branco*, 8 €*.



TROUVE
TOUS
LES BACS
DE TRI.

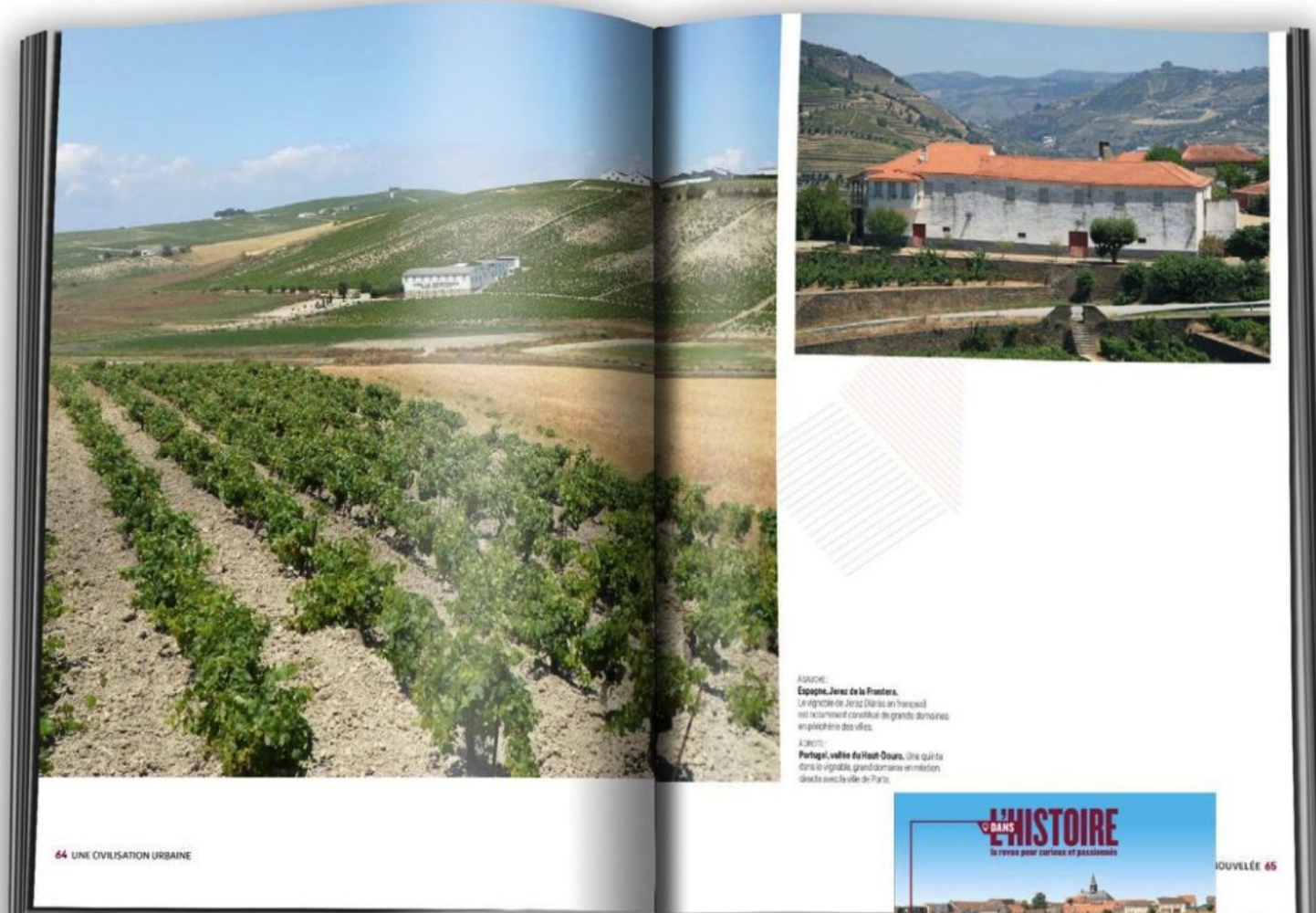
EN TRIANT VOS JOURNAUX,
MAGAZINES, CARNETS, ENVELOPPES,
PROSPECTUS ET TOUS VOS AUTRES
PAPIERS, VOUS AGISSEZ POUR UN MONDE PLUS
DURABLE. PLUS D'INFORMATIONS SUR
LE RECYCLAGE SUR
TRIERCESTDONNER.FR

CITEO

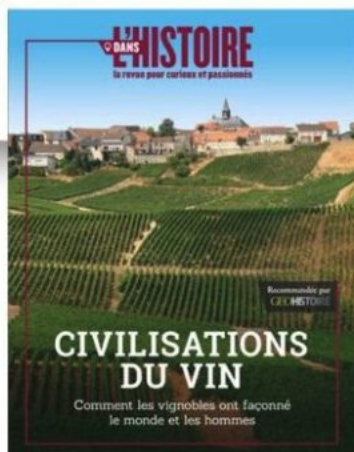
Donnons ensemble une nouvelle vie à nos produits

EN KIOSQUE

CES VIGNES QUI ONT FAÇONNÉ LES CIVILISATIONS AUTOUR DU MONDE



Dans L'Histoire -
Civilisations
du vin, 224 pp.,
19,99 €, chez
le marchand de
journaux.



Une histoire, des couleurs, des reliefs, un climat et une architecture propres à chacune d'elles... les différentes régions viticoles de la planète ont leur caractère, leurs spécificités. Et un point commun : toutes reflètent la maîtrise de l'homme sur son environnement, transformé en un ensemble discipliné, un terroir apte à produire de beaux raisins et de bons vins. Et à leur tour, ces territoires ont façonné les hommes qui y vivent.

Retracer cette évolution est toute l'ambition de ce livre, qui se penche sur l'histoire des civilisations des origines jusqu'à nos jours, à travers les enjeux territoriaux liés à l'exploitation des vignobles. Le voyage passe par la France, en Bourgogne, en Champagne et dans le Bordelais. Il permet d'explorer les vallées de Chianti et du Tokaj, de se perdre dans le Barolo, Porto ou encore Madère. Aux antipodes, il se poursuit dans les vallées australiennes, les plaines californiennes ou les grandes villes de Chine et du Brésil. À défaut de pouvoir visiter et goûter chaque cépage, profitez d'une belle promenade historique et géographique, entre savoir-faire ancestral et innovation technologique.

À LA TÉLÉ

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le dimanche

6 septembre, 13 h 00 Arnica, la reine des Vosges (43'). Rediffusion. Chaque année, les laboratoires pharmaceutiques attendent avec impatience la cueillette des petites fleurs jaunes de l'*Arnica montana* dans les Vosges. Sous forme de teinture mère, de pommade et d'huile, cette plante sauvage aide à soigner les contusions, les œdèmes ou les douleurs musculaires et articulaires.

13 septembre, 13 h 00 Singapour, quand les oiseaux chantent (43'). Inédit. A Singapour, il n'est pas rare de voir le prix d'un oiseau chanteur dépasser celui d'une voiture. Les passionnés ne regardent pas à la dépense et les concours de chant attirent de nombreux amateurs. Mais ce marché encourage aussi un trafic illégal d'oiseaux, combattu par les autorités.

20 septembre, 13 h 00 Islande - Le tricot, une affaire d'hommes (43'). Rediffusion. Durant les longs mois d'hiver, les Islandais se retirent dans leur maison et s'adonnent à une tradition ancestrale pratiquée aussi bien par les hommes que par les femmes : le tricot ! Mais pas n'importe lequel : les pulls traditionnels célèbrent les Vikings, les paysages uniques du pays et les ancêtres.

27 septembre, 12 h 45 Bangkok, les chasseurs de serpents (43'). Rediffusion. Pythons, cobras, varans... Serpents et autres reptiles font partie du quotidien des huit millions d'habitants de Bangkok. Chaque année, ils sont 35 000 à appeler les services d'urgence pour faire sortir un serpent de leur maison. Certains pompiers, particulièrement habiles, sont devenus des stars.

arte



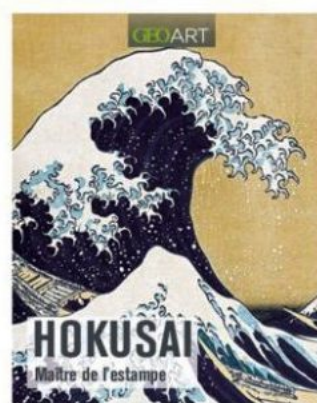
Vincent Froehly / MedienKontar

SE RESSOURCER AVEC LES ARBRES

Leurs interactions, leur intégration dans l'habitat, les espèces les plus menacées par le réchauffement climatique – épicéas, hêtres... – leur lien avec l'agriculture, mais aussi leur pouvoir de soigner et bien sûr d'inspirer artistes et écrivains... Les arbres et leur monde fascinant font l'objet de ce hors-série, qui tombe à point nommé après le confinement et en ces temps de crise sanitaire qui ont privé nombre d'entre nous de la nature. GEO se propose de vous reconnecter à ces géants et de vous aider à comprendre leur monde en écoutant les scientifiques, sans céder aux croyances. Avec, en prime, un guide complet pour profiter des arbres durant l'été, ainsi

que les interviews du chercheur en écologie et naturaliste français Jacques Tassin et du célèbre forestier allemand Peter Wohlleben. Tous les deux l'affirment, notre avenir est plus que jamais lié à celui des forêts.

GEO hors-série
Le Pouvoir des arbres, 146 pp.,
7,90 €, chez le marchand
de journaux.

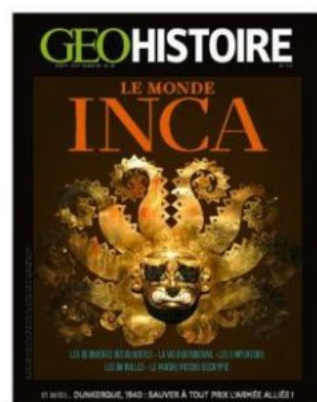


LE SOUFFLE DU JAPON

Chacun connaît la force de la *Grande Vague de Kanagawa*, l'œuvre la plus célèbre du peintre Hokusai (1760-1849). Mais l'homme était doté d'un talent prolifique, qui le poussait à renouveler sans cesse son art. Il produisit estampes et tableaux, illustra d'innombrables romans et recueils de poésie et

publia plusieurs manuels de peinture et de dessin – dont de fameux carnets de croquis (*Hokusai manga*). Ce livre, entre fantaisie et émerveillement, retrace sa vie et son œuvre empreinte de scènes du quotidien, de nature et d'érotisme. Fascinant.

GEO Art Hokusai, éd. Prisma/GEO, 15,99 €, chez le marchand de journaux.



CHEZ LES FILS DU SOLEIL

Qui était ce peuple précolombien à la tête du plus grand empire des Andes, qui rayonna du XIII^e au XVI^e siècle ? GEO Histoire s'est penché sur les civilisations qui se sont succédé dans les contreforts de la cordillère, en se focalisant sur leur épiscentre, Cuzco, où régnèrent treize souverains. Splendeur des cités forteresses, cruauté des rites... En quelques mois, les conquistadores espagnols détruisirent tout un monde. Mais l'univers des Fils du Soleil continue à fasciner l'humanité.

GEO Histoire *Le Monde inca*, 138 pp., 7,50 €, chez le marchand de journaux.

EN LIBRAIRIE

CÉDER AU CHARME DU MONTÉNÉGRO

S'essayer au rafting dans le parc du Durmitor ; se prélasser avec un verre de *rakija* près des eaux turquoise de la côte Adriatique ou partir à la découverte du monastère d'Ostrog, blotti au cœur d'une falaise... Un séjour au Monténégro, pays indépendant depuis 2006, ne peut que ravir les amateurs de voyages à la recherche de paysages variés, sensations fortes, patrimoine et gastronomie. Aidés par des habitants du cru, nos auteurs-voyageurs ont repéré les sites les plus mémorables. Avec en bonus une escale dans la ville de Dubrovnik, pour les voyageurs qui veulent en profiter pour découvrir au passage ce joyau croate, inscrit à l'Unesco depuis 1979.



GEOGuide *Coups de cœur, Monténégro et Dubrovnik*, éd. GEO/Gallimard, 13,90 €, en librairie.

SUR INTERNET

DES LIVE GEO SUR INSTAGRAM

Ils sont explorateurs, photographes, journalistes... Tous revendiquent une passion pour le voyage. C'est à ces explorateurs de l'ailleurs que nous donnons désormais la parole lors de *live* organisés sur le compte Instagram de GEO. Ces dernières semaines, le photographe Franck Vogel, la cyclo-voyageuse Aurélie Gonet et le navigateur Marc Thiercelin se sont pliés à l'exercice dans la bonne humeur. Pour connaître le programme des prochaines rencontres et poser vos questions à nos invités, rendez-vous sur Instagram : suivez nos *stories* et retrouvez les entretiens passés dans la rubrique IGTV.

Retrouvez-nous sur Instagram, compte @magazinegeo.

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET SES

LE PLUS

un cahier de 12 pages d'infos pratiques en lien avec la thématique de couverture dans chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à GEO
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

☒ OUI, je m'abonne à GEO

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

☐ Offre sans engagement ⁽¹⁾ (18 n^{os}/an)

12 GEO + 6 Hors-Séries

pour 7,80€ par mois au lieu de 9,95*

Je recevrais l'autorisation
de prélèvement
à remplir par courrier

» N'advancez pas d'argent
» Payez en petites mensualités
» Arrêtez votre abonnement quand vous voulez

MEILLEURE
OFFRE

☐ Offre annuelle ⁽²⁾ (1 an / 18 n^{os})

GEO + Hors-Séries 99€ au lieu de 119€^{40*}

Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide

-5% supplémentaires
en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop

3 SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

GEODN499

Me réabonner

Clé Prismashop

Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

Clé Prismashop

Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne

► Par téléphone **0 826 963 964**

Service 0,20 € / min
+ prix appel

► Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations
ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) : ☐ Mme ☐ M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

* Prix de vente au numéro. ** informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Média à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

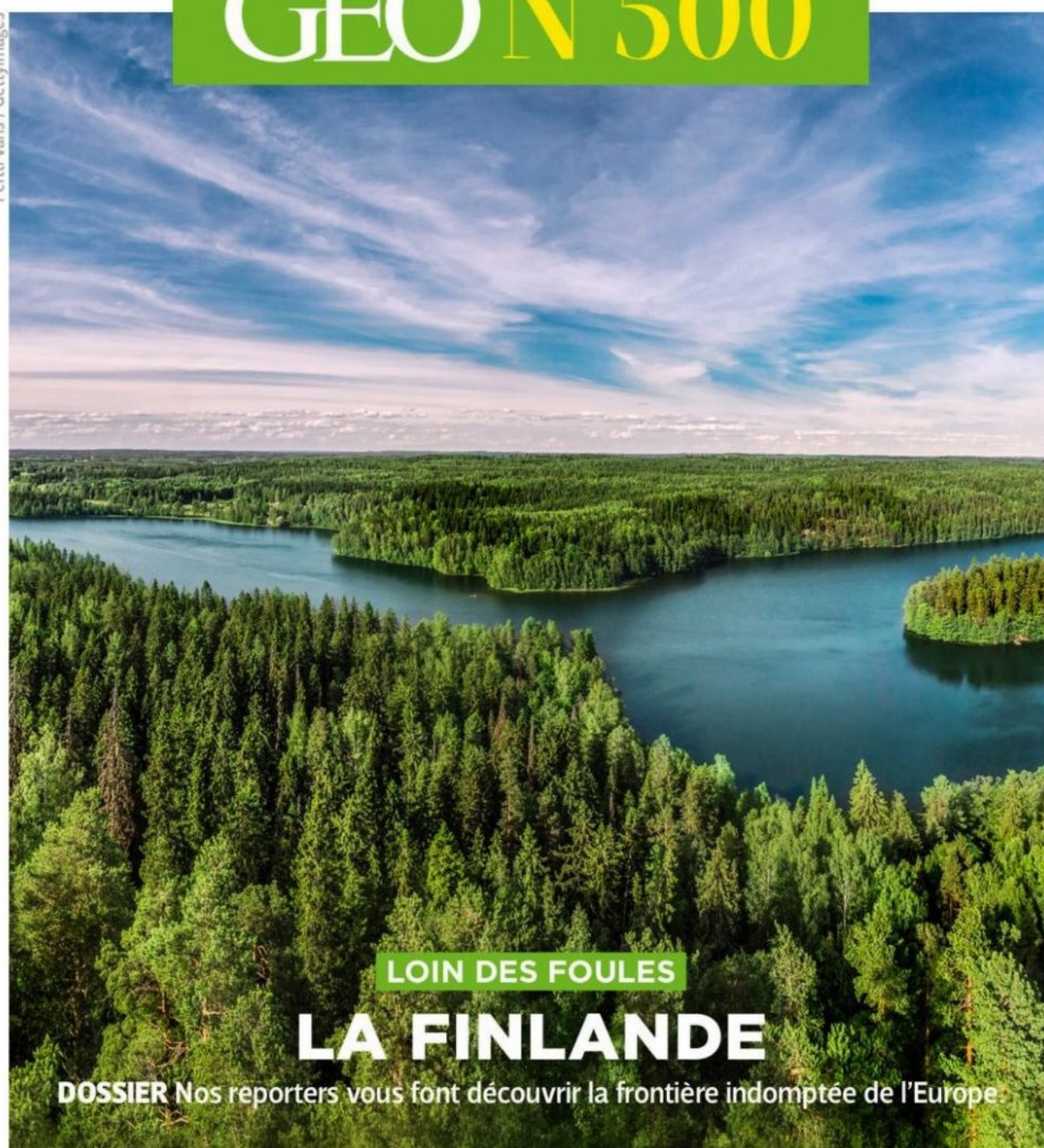
GEODN499



LE MOIS PROCHAIN

GEO N°500

Pertti Varis / Gettyimages



LOIN DES FOULES

LA FINLANDE

DOSSIER Nos reporters vous font découvrir la frontière indomptée de l'Europe.

VOYAGER AUTREMENT

Où voyagerons-nous demain ? Et comment le faire avec le plus d'égards possibles pour cette planète que nous aimons tant ? GEO profite de sa cinq-centième édition pour répondre à ces questions. Un numéro «collector» pour reprendre la route.

NATURE

AMAZONIE Quand les autochtones défendent leur territoire au péril de leur vie.

LE MONDE QUI CHANGE

DES «PROS» TÉMOIGNENT A quoi ressemblera le voyage de demain ?

EXPÉRIENCE

MOZAMBIQUE A Gorongosa, on prend soin de la faune et des populations alentour.

VOYAGER RESPONSABLE

ENQUÊTE La crise sanitaire signe-t-elle la fin du tourisme de masse ?

BONS PLANS En train, à cheval... nos idées pour s'évader en prenant son temps.

DANUBE De la mer Noire à la Forêt-Noire : 4 000 km à vélo et à contre-courant.

En vente le 30 septembre 2020

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club

Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 - e-mail : abo-service@guj.de

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Dounia Hadri (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Anne Cantin (4617), Cyril Guinet (6055),

Aline Maume-Petrović (6070), Nadège Monschau (4713), Mathilde Saljougui (6089)

geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (5365) ;

Thibault Cealic (5027), responsable vidéo ; Emeline Féard (5306) Chloé Gurdjian (4930) et Léia Santacrose (4738), rédactrices ; Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536) ;

Marianne Cousseran, social media manager (4594) ;

Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (6062),

Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaulier (6059),

Christelle Martin (6059), chefs de studio ;

Patricia Lavaquerie, première maquettiste (4740)

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomarde (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (6340),

Mélanie Moitié, chef de fabrication (4759), Jeanne Mercadante, photogravure (4962)

Ont collaboré à ce numéro : Grégoire Ader, Françoise Coulbois, Juliette de Guyenro, Hugues Piolet, Frédéric Quidet, Nicole Robinson, Sébastien Rouet

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,

ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Dorothee Fluckiger

Chef de groupe : Hélène Coin

Directrice des Événements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

(Pour joindre directement votre correspondant,

composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (6448)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6463)

Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6424),

Sylvie Culerrier Breton (6422)

Trading managers : Gwenola Le Creff (4890), Virginie Viot (4529)

Planning managers : Laurence Biez (6492), Sandra Missue (6479)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (4679)

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%,

Eutrophisation : Ptot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2020. Dépôt légal septembre 2020

ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

ARPP

Notre publication adhère à l'autorité de régulation professionnelle de la publicité et s'engage à suivre ses

recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public.

Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES

WWF

Berceau d'une civilisation prospère et d'une biodiversité particulièrement riche, la mer Méditerranée est au bord du burn out. En cause, des siècles de surexploitation. Sa faune et sa flore uniques ont besoin de nous. Avec le Blue Panda, le WWF France espère mobiliser un maximum de personnes pour préserver notre joyau de biodiversité. Prêt(e) à embarquer à nos côtés ?

Renseignements sur wwf.fr



TOURTEL BOTANICS AUX NOTES DE PÊCHE BLANCHE ET THÉ VERT

En associant l'originalité de l'infusion à l'orge et la saveur subtile du thé vert au goût délicat de la pêche, Tourtel Botanics réussit un mariage de saveurs parfaitement équilibrées. Cette boisson rafraîchissante est sans alcool 0.0%, sans colorant, sans édulcorant, sans conservateur, sans arômes artificiels et ... sans sucres ajoutés. Pour se faire plaisir à tout moment de la journée sans culpabiliser.

Disponible en GMS au prix indicatif de 4,95 € le pack de 6 x 27.5cl



FESTIVAL PHOTO LA GACILLY

Jusqu'au 31 octobre 2020, le Festival met en lumière des artistes venus du Brésil, du Mexique, du Pérou, d'Équateur ou du Chili. Engagé depuis son origine sur les questions environnementales, le Festival met à l'honneur la biodiversité dans plusieurs expositions pendant 4 mois, et propose une expérience photographique immersive et déambulatoire au cœur de

galeries à ciel ouvert, présentant le meilleur de la création photo contemporaine qui interroge notre relation au monde et à la nature. Expositions gratuites en accès libre.

www.festivalphoto-lagacilly.com



CANAÏMA, LE GIN NÉ EN AMAZONIE*

Dusa, la distillerie vénézuélienne des rhums Diplomático, dévoile son nouveau produit : un gin premium. Outre 8 ingrédients traditionnels du gin, Canaïma est produit à partir de 10 plantes cueillies à la main par les communautés autochtones de la forêt amazonienne. Chaque plante est ensuite macérée et distillée individuellement dans un alambic traditionnel en cuivre. 10 % du chiffre d'affaires de Canaïma est consacré à

des ONG qui œuvrent à préserver le patrimoine des communautés amazoniennes, telles que la Fondation Tierra Viva et Saving the Amazon.



CROISIÈRES D'EXCEPTION : À LA DÉCOUVERTE DU JAPON

En mars et avril 2021, vous partirez au pays du Soleil Levant à la période idéale des cerisiers en fleurs. Vous découvrirez Tokyo, Kobe, Hiroshima, Kochi et le mythique mont Fuji et profiterez de conférences passionnantes d'Emmanuel Le Bret, historien et Yukako Matsui, calligraphe.

Offre spéciale : - 500€/personne pour toute réservation avant le 31 octobre 2020.

Plus d'informations au 01 75 77 87 48

ou sur www.croisieres-exception.fr/geo-japon

BIOCYTE VITALITE BIO

Laboratoire français, Biocyte allie l'expertise de la nutricosmétique à la naturalité du biologique pour proposer la première gamme Biocyte Organic. Rythme de vie ou alimentation déséquilibrée sont des problématiques pouvant mener un état de fatigue constant. Vitalité Bio apporte énergie et tonus grâce aux superaliments : guarana, acérola, ginseng, goji et shiitake. Des comprimés 100 % Bio, sans pesticides ni produits chimiques, engagés pour la planète et votre santé.

Disponible en pharmacies, parapharmacies, magasins diététiques et sur www.biocyte.com





Les Hébrides sont hostiles et magnifiques à la fois ”

La romancière, qui vient de publier *Comme un empire dans un empire*, vit en Bretagne. Alice Zeniter revient pour GEO sur un voyage marquant en Ecosse. La découverte de l'archipel des Hébrides, et notamment des Hébrides extérieures, lui a même inspiré un roman, *Juste avant l'oubli* (2015).

GEO Qu'est-ce qui vous a menée dans les îles Hébrides ?

Alice Zeniter C'était il y a dix ans. Un été, avec mon copain de l'époque, j'étais allée au festival d'Edimbourg et nous avons décidé d'explorer ensuite le reste de l'Ecosse. Nous vivions dans notre voiture, un vieux break Ford dans lequel on pouvait dormir et manger. Nous avons eu une chance folle car il n'a plu que la nuit ! Le matin, la lumière était toujours un peu laiteuse et le paysage avait été transformé par les averses. Dans la journée, il faisait beau mais extrêmement venteux, il n'y avait donc pas de *midges*, ces petits insectes pénibles qui piquent et pourrissent les voyages en Ecosse en cette saison ! Nous avons exploré diverses îles, choisies en fonction du vent, qui interdit parfois aux pêcheurs assurant les traversées de prendre la mer. Après un passage par Skye, la plus grande des Hébrides intérieures, nous avons rejoint les Hébrides extérieures. Au large de la dernière île, la plus au sud,

il y a encore des îlots rocheux inhabités. Et, en face du dernier d'entre eux, c'est l'Amérique, à des milliers de kilomètres.

Quelles îles vous ont le plus marquée ?

D'abord Skye, parce qu'on peut y croiser des loutres de mer partout. Il est fascinant que des mammifères poilus soient aussi doués à la nage ! C'est aussi là que j'ai vu l'un des plus beaux endroits que je connaisse, les *Fairy Pools*, les bassins de fées : des cuvettes arrondies ressemblant à des piscines minuscules, creusées dans le calcaire par une rivière qui dévale d'une colline. La couleur claire de cette roche tranche avec le vert sombre de la végétation alentour. Dans les Hébrides extérieures, nous avons visité la petite île de South Uist. Là, j'ai beaucoup aimé Eriskay, une presqu'île de sable blanc où la mer, aux couleurs tropicales, est peuplée de phoques. Si l'on supporte l'eau très froide – ce qui est mon cas –, on peut se baigner à côté d'eux et admirer leurs yeux noirs veloutés aux longs cils.

Vous avez également un souvenir marquant de North Uist...

La construction de la route qui traverse et relie South Uist et North Uist a laissé de côté certains villages, devenus fantômes. Je me souviens de la beauté infinie de l'un d'eux, sur North Uist, dans une petite baie en arc de cercle.

Il fait face à un îlot couvert de bruyère, dont le vert, le bleu et le violet se mêlent de façon délicate. On comprend pourquoi des gens avaient choisi de s'installer à cet endroit précis, de se réveiller le matin devant ce paysage. Par-delà les herbes hautes, on voit encore, derrière des murs de pierre à demi effondrés, des restes de meubles, de vaisselle... La tristesse de ces lieux abandonnés à contrecœur m'a un peu donné envie de pleurer. Mais sur ces îles, nous avons connu aussi des moments joyeux, à boire des pintes et du whisky, dans les rares pubs, avec des habitants à l'accent prononcé. Parce que nous étions français, on nous rappelait régulièrement que la famille d'un général de l'armée napoléonienne, Etienne MacDonald, était originaire de South Uist.

Comment expliquez-vous votre fascination pour cet archipel ?

Les Hébrides sont magnifiques et hostiles en même temps, à la fois admirables et mal aimables. Cette tension-là m'attire. Les jeunes en partent, je comprends qu'ils refusent de faire leur vie dans cette forme d'enfermement. En s'en allant, ils se disent, j'imagine, qu'il n'existe pas de plus beau paysage que celui-ci. Chaque habitant doit vivre un déchirement : rester sur place, c'est accepter l'enfermement ; le quitter, c'est abandonner la beauté. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

DÉCOUVREZ LES
365
VISAGES DE
BUDAPEST

PARISI UDVAR

*Spice
of Europe*

WWW.SPICEOFEUROPE.COM

PORTES OUVERTES DU 11 AU 14 SEPTEMBRE*



**SILENT
URBAN
VEHICLE**



CITROËN C5 AIRCROSS HYBRID HYBRIDE RECHARGEABLE

LE SUV EN CLASSE E-CONFORT



20 aides à la conduite**

Recharge accélérée en moins de 2 heures

55 km d'autonomie en mode 100 % électrique

Suspensions avec Butées Hydrauliques Progressives®

Puissance cumulée thermique et électrique de 225 ch

COMMANDEZ-LE MAINTENANT

INSPIRED
BY YOU ALL

silent urban vehicle = le véhicule urbain silencieux.

Citroën préfère Total *selon autorisation préfectorale. **selon version ou motorisation.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE SUV CITROËN C5 AIRCROSS : WLTP DE 1,4 À 7,4 L/100 KM ET DE 32 À 167 G/KM.

